

LES MAITRES DE L'AMOUR

---

L'Œuvre poétique

de

**Charles Baudelaire**

---

**Les Fleurs du Mal**

TEXTE DÉFINITIF AVEC LES VARIANTES DE LA PREMIÈRE

ÉDITION (1857),

LES PIÈCES AJOUTÉES DANS LES ÉDITIONS DE 1861, 1866, 1868,

SUIVIES DES POÈMES PUBLIÉS DU VIVANT

ET APRÈS LA MORT DE L'AUTEUR

---

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

**Guillaume APOLLINAIRE**

---

Ouvrage orné d'un portrait hors texte

---

PARIS

**BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX**

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

---

MCMXXIV

LES MAITRES DE L'AMOUR

---

---

L'Œuvre poétique

de

**Charles Baudelaire**

---

**Les Fleurs du Mal**

TEXTE DÉFINITIF AVEC LES VARIANTES DE LA PREMIÈRE  
ÉDITION (1857).

LES PIÈCES AJOUTÉES DANS LES ÉDITIONS DE 1861, 1866, 1868,  
SUIVIES DES POÈMES PUBLIÉS DU VIVANT  
ET APRÈS LA MORT DE L'AUTEUR

---

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

**Guillaume APOLLINAIRE**

---

Ouvrage orné d'un portrait hors texte

---

PARIS

**BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX**

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

---

MCMXXIV

## **The Project Gutenberg eBook of L'Oeuvre Poétique de Charles Baudelaire: Les Fleurs du Mal**

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Oeuvre Poétique de Charles Baudelaire: Les Fleurs du Mal

Author: Charles Baudelaire

Commentator: Guillaume Apollinaire

Release date: March 5, 2020 [eBook #61565]

Most recently updated: October 17, 2024

Language: French

Other information and formats: [www.gutenberg.org/ebooks/61565](http://www.gutenberg.org/ebooks/61565)

Credits: Produced by Laura Natal Rodrigues at Free Literature (Images generously made available by Bodleian Libraries.)

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'OEUVRE  
POËTIQUE DE CHARLES BAUDELAIRE: LES FLEURS DU MAL \*\*\*

**L'ŒUVRE POÉTIQUE**

**DE**

# **CHARLES BAUDELAIRE**



CHARLES BAUDELAIRE

**LES MAITRES DE L'AMOUR**

**L'Œuvre poétique**

**de**

**Charles Baudelaire**

**Les Fleurs du Mal**

**TEXTE DÉFINITIF AVEC LES VARIANTES DE LA PREMIÈRE  
ÉDITION (1857),  
LES PIÈCES AJOUTÉES DANS LES ÉDITIONS DE 1861, 1866, 1868,  
SUIVIES DES POÈMES PUBLIÉS DU VIVANT  
ET APRÈS LA MORT DE L'AUTEUR**

**INTRODUCTION ET NOTES**

**PAR**

**Guillaume APOLLINAIRE**

Ouvrage orné d'un portrait hors texte

**PARIS**

**BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX**

**4, RUE DE FURSTENBERG, 4**

**MCMXXIV**

**INTRODUCTION**

Exprimer avec liberté ce qui est du domaine des mœurs, on ne connaît pas de courage plus grand chez un écrivain. Choderlos de Laclos s'y appliqua avec une précision pour la première fois vraiment mathématique.

1782, c'est la date mémorable de la publication des *Liaisons dangereuses* où, officier d'artillerie, il tenta d'appliquer aux mœurs les lois de la triangulation, qui sert aussi bien, comme on sait, aux artilleurs qu'aux astronomes.

Étonnant contraste! La vie infinie qui gravite au firmament obéit aux mêmes lois que l'artillerie destinée par les hommes à semer la mort.

\*

\* \*

Des mesures angulaires calculées par Laclos naquit l'esprit littéraire moderne; c'est là qu'en découvrit les premiers éléments Baudelaire, un explorateur raisonnable et raffiné de la vie ancienne, mais dont les vues sur la vie moderne impliquent toutes une certaine folie. C'est avec délices qu'il avait inspiré les bulles corrompues qui montent de l'étrange et riche boue littéraire de la Révolution où, près de Diderot, Laclos, fils intellectuel de Richardson et de Rousseau, eut comme continuateurs les plus remarquables: Sade, Restif, Nerciat et tous les conteurs philosophiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La plupart d'entre eux, en effet, contiennent en germe l'esprit moderne qui s'apprête à triompher, créant pour les arts et les lettres une ère nouvelle.

A cette manne nauséabonde et souvent géniale de la Révolution, Baudelaire mêla le pus spiritualiste d'un étrange Américain, Edgar Poë, qui avait composé, dans le domaine poétique, une œuvre qui est le pendant inquiétant et merveilleux de l'ouvrage de Laclos.

Baudelaire est donc le fils de Laclos et d'Edgar Poë. On démêle aisément l'influence que l'un et que l'autre ont exercée sur l'esprit prophétique et plein d'originalité de celui que, dès cette année 1917, où son œuvre tombe dans le domaine public, on peut mettre au rang non seulement des grands poètes français, mais que l'on peut encore placer à côté des plus grands poètes universels.

La preuve de l'influence des littérateurs cyniques de la Révolution sur les *Fleurs du mal* se retrouve partout dans sa correspondance et dans ses notes. Celle d'Edgar Poë a décidé le poète à adapter au lyrisme étrangement élevé que lui avait révélé le merveilleux ivrogne de Baltimore les sentiments moraux qu'il avait tirés de ses lectures prohibées.

Dans les romanciers de la Révolution il avait découvert l'importance de la question sexuelle.

Chez les Anglo-Saxons de la même époque, comme Quincey et Poë, il avait appris qu'il existait des paradis artificiels. Leur exploration méthodique lui a permis d'atteindre, appuyé sur la Raison, déesse révolutionnaire, aux

sommets lyriques vers lesquels les prédicants fous de l'Amérique avaient dirigé Edgar Poë, leur contemporain. Mais la Raison l'aveugla et l'abandonna dès qu'il eut atteint les hauteurs.

\*

\* \*

Baudelaire est donc le fils de Laclos et d'Edgar Poë, mais leur fils aveugle et fou qui, toutefois, avant d'escalader les cimes, avait regardé avec une admirable précision les arts et la vie.

Il est vrai aussi qu'en lui s'est incarné pour la première fois l'esprit moderne. C'est à partir de Baudelaire que quelque chose est né qui n'a fait que végéter, tandis que naturalistes, parnassiens, symbolistes passaient auprès sans rien voir; tandis que les naturistes, ayant tourné la tête, n'avaient pas l'audace d'examiner la nouveauté sublime et monstrueuse.

A ceux qu'étonnerait sa naissance infime de la boue révolutionnaire et de la vérole américaine, il faudrait répondre par ce qu'enseigne la Bible touchant l'origine de l'homme issu du limon de la terre.

Il est vrai que la Nouveauté prit avant tout la face de Baudelaire, qui a été le premier à souffler l'esprit moderne en Europe, mais son cerveau prophétique n'a pas su prophétiser, et Baudelaire n'a pas pénétré cet esprit nouveau dont il était lui-même pénétré, et dont il découvrit les germes en quelques autres venus avant lui.

Et il vaudrait bien la peine qu'on l'abandonnât, comme ont été abandonnés des lyriques de grand talent tels qu'un Jean-Baptiste Rousseau dès que, ressassé par les uns et les autres et mis à la portée du vulgaire, leur lyrisme eut vieilli.

\*

\* \*

Cependant, même tombé dans le domaine public, Baudelaire n'en est pas encore là et peut toujours nous apprendre qu'une attitude élégante n'est pas du tout incompatible avec une grande franchise d'expression.

*Les Fleurs du Mal* sont à cet égard un document de premier ordre.

La liberté qui règne dans ce recueil ne l'a pas empêché de dominer sans conteste la poésie universelle à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Son influence cesse à présent, ce n'est pas un mal.

De cette œuvre nous avons rejeté le côté moral qui nous faisait du tort en nous forçant d'envisager la vie et les choses avec un certain dilettantisme pessimiste dont nous ne sommes plus les dupes.

Baudelaire regardait la vie avec une passion dégoûtée qui visait à transformer arbres, fleurs, femmes, l'univers tout entier et l'art même, en quelque chose de pernicieux.

C'était sa marotte et non la saine réalité.

Toutefois, il ne faut point cesser d'admirer le courage qu'eut Baudelaire de ne point voiler les contours de la vie.

Aujourd'hui, ce courage serait le même.

Les préjugés vis-à-vis de l'art n'ont cessé de grandir, et ceux qui oseraient s'exprimer avec autant de liberté que le fit Baudelaire dans les *Fleurs du Mal* trouveraient contre eux, sinon l'autorité judiciaire, du moins la désapprobation de leurs pairs et l'hypocrisie du public.

Le retour vers l'esclavage, que l'on décore de nos jours du nom de liberté, a déjà eu pour premier résultat, en ce qui touche les lettres (tout particulièrement en horreur à l'état de choses qui se décide), de supprimer l'élite indépendante, ainsi que presque toute critique digne de ce nom, et le peu qu'il en reste n'oserait pas parler aujourd'hui des *Fleurs du Mal*.

S'il ne participe plus guère à cet esprit moderne qui procède de lui, Baudelaire nous sert d'exemple pour revendiquer une liberté qu'on accorde de plus en plus aux philosophes, aux savants, aux artistes de tous les arts, pour la restreindre de plus en plus en ce qui concerne les lettres et la vie sociale.

L'usage social de la liberté littéraire deviendra de plus en plus rare et précieux. Les grandes démocraties de l'avenir seront peu libérales pour les écrivains; il est bon de planter très haut des poètes drapeaux comme Baudelaire.

On pourra les agiter de temps en temps, afin d'ameuter le petit nombre des esclaves encore frémissants.

\*

\* \*

Mais répétons l'*Hommage* de Stéphane Mallarmé:

farouche

Le temple enseveli divulgue par la bouche  
Sépulcrale d'égout bavant boue et rubis  
Abominablement quelque idole Anubis  
Tout le museau flambé comme un aboi

Ou que le gaz récent torde la mèche louche  
Essuyeuse on le sait des opprobres subis  
Il allume hagard un immortel pubis  
Dont le vol selon le réverbère découche.

Quel feuillage séché dans les cités sans soir  
Votif pourra bénir comme elle se rasseoir  
Contre le marbre vainement de Baudelaire.

Au voile qui la ceint absente avec frissons  
Celle son Ombre même un poison tutélaire  
Toujours à respirer si nous en périssons.

G. A.

---

***AU POÈTE IMPECCABLE***

**AU PARFAIT MAGICIEN ES LETTRES<sup>[1]</sup> FRANÇAISES**

**A MON TRÈS CHER ET TRÈS VÉNÉRÉ**

**MAITRE ET AMI**

***THÉOPHILE GAUTIER***

**AVEC LES SENTIMENTS**

**DE LA PLUS PROFONDE HUMILITÉ**

**JE DÉDIE**

## CES FLEURS MALADIVES

C. B.

---

On dit qu'il faut couler les exécrables choses  
Dans le puits de l'oubli et au sépulchre  
encloses,

Et que par les escrits le mal ressuscité  
Infestera les mœurs de la postérité;  
Mais le vice n'a point pour mère la science,  
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ.  
(*Les Tragiques*, Liv. II.)

---

### Dédicace à Théophile Gautier. [Première version<sup>[2]</sup>]

*A mon très cher et vénéré maître et ami, Théophile Gautier.*

Bien que je te prie de servir de parrain aux *Fleurs du Mal*, ne crois pas que je sois assez perdu, assez indigne du nom de poète, pour m'imaginer que ces fleurs malades méritent ton noble patronage. Je sais que, dans les régions éthérées de la véritable POÉSIE, le MAL n'est pas, non plus que le bien, et que ce misérable dictionnaire de mélancolie et de crime peut légitimer les réactions de la morale, comme le blasphémateur confirme la religion. Mai j'ai voulu, autant qu'il était en moi, en espérant mieux peut-être, rendre un hommage profond à l'auteur d'*Albertus*, de *La Comédie de la Mort* et d'*España*, au poète impeccable, au magicien ès langue française<sup>[3]</sup>, dont je me déclare, avec autant d'orgueil que d'humilité, le plus dévoué, le plus respectueux et le plus jaloux des disciples.

---

[1]Le texte de l'édition de 1857 contenait la faute *ès langue française* que Baudelaire corrigea dans l'édition de 1861.

[2]*Charles Beaudelaire*, Œuvres posthumes et correspondances inédites, précédées d'une étude biographique, par Eugène Crépet (in-8, Paris, Quantin, 1887).

Poulet-Malassis, imprimeur des *Fleurs du Mal*, avait conservé épreuve de cette dédicace rejetée «*parce qu'une dédicace ne doit pas être une profession de foi*».

Cf. Charles Baudelaire, *Lettres* (Paris, Société du Mercure de France, MCMVI), 9 mars 1867. «*La nouvelle dédicace, discutée, convenue et consentie avec le magicien qui m'a très bien expliqué qu'une dédicace ne devait pas être une profession de foi, laquelle, d'ailleurs, avait pour défaut d'attirer les gens sur le côté scabreux du volume et de le dénoncer.*»

[3] Cette faute syntaxique se retrouve dans la dédicace de la première édition.

---

## LES FLEURS DU MAL 1857

### TEXTE INTÉGRAL ET DÉFINITIF AVEC LES VARIANTES

#### AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine  
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,  
Et nous alimentons nos aimables remords,  
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

lâches;

Nous nous faisons payer grassement nos aveux,  
Et nous rentrons gaîment dans le chemin

bourbeux,

Croyant par de vils pleurs laver toutes nos

taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste  
Qui berce longuement notre esprit enchanté,  
Et le riche métal de notre volonté  
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

remuent!

Aux objets répugnants nous trouvons des

appas;

pas,

mange

orange.

d'helminthes,

Démons,

poumons

plaintes.

hardie.

serpents,

rampants

immonde!

cris,

Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un

Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et

Le sein martyrisé d'une antique catin,

Nous volons au passage un plaisir clandestin

Que nous pressons bien fort comme une vieille

Serré, fourmillant, comme un million

Dans nos cerveaux ribote un peuple de

Et, quand nous respirons, la Mort dans nos

Descend, fleuve invisible, avec de sourdes

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,

N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins

Le canevas banal de nos piteux destins,

C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,

Les singes, les scorpions, les vautours, les

Les monstres glapissants, hurlants, grognants,

Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus

Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands

Il ferait volontiers de la terre un débris,  
Et dans un bâillement avalerait le monde:

involontaire,  
C'est l'Ennui!—L'œil chargé d'un pleur

Il rêve d'échafauds en fumant son houka.  
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,  
Hypocrite lecteur! mon semblable, mon frère!

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*6<sup>e</sup> strophe, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> vers.*

d'helminthes,  
Dans nos cerveaux malsains, comme un million  
démon, Grouille, chante et ripaille un peuple de

*4<sup>e</sup> vers.*

plaintes.  
S'engouffre comme un fleuve avec de sourdes

*9<sup>e</sup> strophe, 2<sup>e</sup> vers.*

cris,  
Quoiqu'il ne fasse ni grands gestes ni grands

---

### SPLEEN ET IDÉAL

#### BÉNÉDICTION

suprêmes,  
Lorsque, par un décret des puissances

pitié:  
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,  
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes  
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en

vipères,

«Ah! que n'ai-je mis bas tout un nœud de

Plutôt que de nourrir cette dérision!  
Maudit soit la nuit aux plaisirs éphémères  
Où mon ventre a conçu mon expiation!

femmes

«Puisque tu m'as choisie entre toutes les

Pour être le dégoût de mon triste mari,  
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,  
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

«Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable  
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,  
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,  
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés!»

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,  
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,  
Elle-même prépare au fond de la Géhenne  
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

mange

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,  
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,  
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il

Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage  
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix;  
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage  
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

crainte.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec

Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,  
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,

Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche  
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats;  
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,  
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses

pas.

Sa femme va criant sur les places publiques:  
«Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,  
Je ferai le métier des idoles antiques,  
Et comme elles je veux me faire redorer;

myrrhe,

«Et je me soulerai de nard, d'encens, de

De gémissements, de viande et de vins,  
Pour savoir si je puis dans un cœur qui

m'admire

Usurper en riant les hommages divins!

«Et quand je m'ennuierai de ces farces impies,  
Je poserai sur lui ma frêle et forte main;  
Et mes ongles, pareils aux ongles des Harpies,  
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

qui palpète,

«Comme un tout jeune oiseau qui tremble et

J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein.  
Et, pour rassasier ma bête favorite.  
Je le lui jetterai par terre avec dédain!»

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,  
Le Poète serein lève ses bras pieux,  
Et les vastes éclairs de son esprit lucide  
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux:

souffrance

«Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la

Comme un divin remède à nos impuretés  
Et comme la meilleure et la plus pure essence  
Qui prépare les forts aux saintes voluptés!

Légions,

«Je sais que vous gardez une place au Poète  
Dans les rangs bienheureux des saintes

Et que vous l'invitez à l'éternelle fête  
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

«Je sais que la douleur est la noblesse unique  
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,  
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique  
Imposer tous les temps et tous les univers.

suffire

«Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,  
Les métaux inconnus, les perles de la mer,  
Par votre main montés, ne pourraient pas

A ce beau diadème éblouissant et clair;

entière,

«Car il ne sera fait que de pure lumière,  
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,  
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur

Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs!»

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

10<sup>e</sup> strophe, 2<sup>e</sup> vers.

Puisqu'il me trouve belle et qu'il veut m'adorer.

4<sup>e</sup> vers.

Que souvent il fallait repeindre et redorer.

11<sup>e</sup> strophe, 1<sup>er</sup> vers.

myrrhe.

Et je veux me soûler de nard, d'encens, de

18<sup>e</sup> *strophe*, 3<sup>e</sup> *vers*.

suffire  
Montés par votre main, ne pourraient pas

---

## LE SOLEIL

Le long du vieux faubourg où pendent aux  
mesures

Les persiennes, abri des secrètes luxures,  
Quand le soleil cruel frappe à coups redoublés  
Sur la ville et les champs, sur les toits et les

blés,

Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,  
Flairant dans tous les coins les hasards de la

rime,

Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,  
Heurtant parfois des vers depuis longtemps

rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,  
Éveille dans les champs les vers comme les

roses;

Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel  
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.

C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles  
Et les rend gais et doux comme des jeunes

filles,

Et commande aux moissons de croître et de  
mûrir

Dans le cœur immortel qui toujours veut  
fleurer!

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les

villes,

Il ennoblit le sort des choses les plus viles

Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,  
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

---

## ÉLÉVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
Par delà le soleil, par delà les éthers,  
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,  
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans  
l'onde,

Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins  
Qui chargent de leur poids l'existence  
brumeuse,

Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élaner vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les penses, comme des alouettes,  
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,  
Qui plane sur la vie, et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes!

## VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

4<sup>e</sup> *strophe*, 1<sup>er</sup> *vers*.

Derrière les ennuis et les sombres chagrins

---

## CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y passe à travers des forêts de  
symboles

Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se  
confondent

Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se

répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs

d'enfants,

Doux comme les hautbois, verts comme les

prairies;

Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des

sens.

\*

\* \*

J'aime le souvenir de ces époques nues  
Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues.  
Alors l'homme et la femme en leur agilité  
Jouissaient sans mensonge et sans anxiété,  
Et, le ciel amoureux leur caressant l'échine.  
Exerçaient la santé de leur noble machine.  
Cybèle alors, fertile en produits généreux,  
Ne trouvait point ses fils un poids trop onéreux,  
Mais, louve au cœur gonflé de tendresses

communes,

roi,  
gerçures,  
morsures!

Abreuvait l'univers à ses tétines brunes.  
L'homme, élégant, robuste et fort, avait le droit  
D'être fier des beautés qui le nommaient leur

Fruits purs de tout outrage et vierges de  
Dont la chair lisse et ferme appelait les

flasques.  
cierges,  
vierges.

Le Poète aujourd'hui, quand il veut concevoir  
Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir  
La nudité de l'homme et celle de la femme,  
Sent un froid ténébreux envelopper son âme  
Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.  
O monstruosité pleurant leur vêtement!  
O ridicules troncs! torses dignes des masques!  
O pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou

Que le dieu de l'Utile, implacable et serein,  
Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain!  
Et vous, femmes, hélas! pâles comme des

Que ronge et que nourrit la débauche, et vous,

Du vice maternel tramant l'hérédité  
Et toutes les hideurs de la fécondité!

front,  
courante,

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,  
Aux peuples anciens des beautés inconnues:  
Des visages rongés par les chancres du cœur,  
Et comme qui dirait des beautés de langueur;  
Mais ces inventions de nos muses tardives  
N'empêcheront jamais les races malades  
De rendre à la jeunesse un hommage profond,  
A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux

A l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau

chaleurs!

Et qui va répandant sur tout, insouciant  
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,  
Ses parfums, ses chansons et ses douces

### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*1<sup>re</sup> strophe, 2<sup>e</sup> vers.*

Dont le soleil se plaît à dorer les statues

*12<sup>e</sup> vers.*

D'être fier des beautés dont il était le roi

*2<sup>e</sup> strophe, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> vers.*

A l'aspect du tableau plein d'épouvantement  
Des monstruosité que voile un vêtement;  
Des visages manqués et plus laids que des

masques,

De tous ces pauvres corps, maigres, ventrus ou

flasques,

*11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> vers.*

De ces femmes, hélas! pâles comme des

cierges,

Que ronge et que nourrit la honte, et de ces

vierges

—

### LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,  
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,  
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,  
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,  
Où des anges charmants, avec un doux souris  
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre

murmures

Des glaciers et des pins qui ferment leur pays;  
Rembrandt, triste hôpital tout rempli de  
Et d'un grand crucifix décoré seulement,  
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,  
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement;

Hercules

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des  
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits  
Des fantômes puissants qui dans les  
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts;

crépuscules

Colères de boxeurs, impudences de faune,  
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,  
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et

jaune,

Puget, mélancolique empereur des forçats;

illustres,

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs  
Comme des papillons, errent en flamboyant,  
Décors frais et légers éclairés par des lustres  
Qui versent la folie à ce bal tournoyant;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,  
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,  
De vieilles au miroir, et d'enfants toutes nues  
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas;

anges,

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais  
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,  
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges  
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,  
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*,  
Sont un écho redit par mille labyrinthes;  
C'est pour les cœurs mortels un divin opium!

bois!

C'est un cri répété par mille sentinelles,  
Un ordre renvoyé par mille porte-voix;  
C'est un phare allumé sur mille citadelles,  
Un appel de chasseurs perdus dans les grands

témoignage

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur

Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge  
Et vient mourir au bord de votre éternité!

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*Dernière strophe, 3<sup>e</sup> vers.*

Que ce long hurlement qui roule d'âge en âge

---

#### LA MUSE MALADE

matin?

Ma pauvre Muse, hélas! qu'as-tu donc ce

nocturnes,

Tes yeux creux sont peuplés de visions

Et je vois tour à tour s'étaler sur ton teint  
La folie et l'horreur, froides et taciturnes.

urnes?

Le succube verdâtre et le rose lutin  
T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs

Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin,  
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes?

rythmiques

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé  
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,  
Et que ton sang chrétien coulât à flots

antiques,

Comme les sons nombreux des syllabes

moissons.

Où règnent tour à tour le père des chansons,  
Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des



### LA MUSE VÉNALE

O Muse de mon cœur, amante des palais,  
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,  
Curant les noirs ennuis des neigeuses soirées,  
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées  
Aux nocturnes rayons qui perçent les volets?  
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,  
Récouteras-tu l'or des voûtes azurées?

l'encensoir,

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,  
Comme un enfant de chœur, jouer de

guère,

Chanter des *Te Deum* auxquels tu ne crois

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas  
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas.  
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.



### LE MAUVAIS MOINE

Les cloîtres anciens sur les grandes murailles  
Étalaien en tableaux la sainte Vérité,  
Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles,  
Tempérait la froideur de leur austérité.

semailles

En ces temps où du Christ florissaient les

Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,  
Prenant pour atelier le champ des funérailles,  
Glorifiait la Mort avec simplicité.

cénobite,

Mon âme est un tombeau que, mauvais

Depuis l'éternité je parcours et j'habite;  
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

yeux?

O moine fainéant! quand saurai-je donc faire  
Du spectacle vivant de ma triste misère  
Le travail de mes mains et l'amour de mes

---

## L'ENNEMI

vermeils.

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,  
Traversé çà et là par de brillants soleils;  
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,  
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits

tombeaux.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,  
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux  
Pour rassembler à neuf les terres inondées  
Où l'eau creuse des trous grands comme des

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve

Trouveront dans ce sol lavé comme une grève  
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur?

O douleur! ô douleur! Le Temps mange la vie,  
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur  
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!

---

## LE GUIGNON

Pour soulever un poids si lourd,  
Sisyphé, il faudrait ton courage!  
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,  
L'Art est long et le temps est court.

Loin des sépultures célèbres,  
Vers un cimetière isolé,  
Mon cœur, comme un tambour voilé,  
Va battant des marches funèbres.

Maint joyau dort enseveli  
Dans les ténèbres et l'oubli.  
Bien loin des pioches et des sondes;

Mainte fleur épanche à regret  
Son parfum doux comme un secret  
Dans les solitudes profondes.

---

## LA VIE ANTÉRIEURE

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux,  
Et que leurs grands piliers, droits et  
majestueux,  
Rendaient pareils, le soir, aux grottes  
basaltiques.

musique

Les houles, en roulant les images des cieux,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche

Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,  
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs  
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

palmes,

Qui me rafraîchissaient le front avec des

Et dont l'unique soin était d'approfondir  
Le secret douloureux qui me faisait languir.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>er</sup> *tercet*, 2<sup>e</sup> *vers*.

Au milieu de l'azur, des flots et des splendeurs

---

#### **BOHÉMIENS EN VOYAGE**

La tribu prophétique aux prunelles ardentes  
Hier s'est mise en route, emportant ses petits  
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits  
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

luisantes

Les hommes vont à pied sous leurs armes

Le long des chariots où les leurs sont blottis,  
Promenant sur le ciel des yeux appesantis  
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,  
Les regardant passer, redouble sa chanson;  
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure.

Fait couler le rocher et fleurir le désert  
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert  
L'empire familial des ténèbres futures.

---

## L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer!  
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et  
sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets;  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,  
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets!

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
O lutteurs éternels, ô frères implacables!

### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*3<sup>e</sup> strophe, 2<sup>e</sup> vers.*

Homme, nul ne connaît le fond de tes abîmes;

---

## DON JUAN AUX ENFERS

souterraine

Antisthène,

ouvertes,

firmament,

offertes,

Elvire,

de pierre

Quand don Juan descendit vers l'onde

Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,  
Un sombre mendiant, l'œil fier comme

D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes

Des femmes se tordaient sous le noir

Et, comme un grand troupeau de victimes

Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,  
Tandis que don Luis avec un doigt tremblant  
Montrait à tous les morts errant sur les rivages  
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre

Près de l'époux perfide et qui fut son amant,  
Semblait lui réclamer un suprême sourire  
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme

Se tenait à la barre et coupait le flot noir;  
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,  
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

---

## CHATIMENT DE L'ORGUEIL

En ces temps merveilleux où la Théologie  
Fleurit avec le plus de sève et le plus d'énergie,

grands,

On raconte qu'un jour un docteur des plus

noires;

Après avoir forcé les cœurs indifférents,  
Les avoir remués dans leurs profondeurs

venus,

Après avoir franchi vers les célestes gloires  
Des chemins singuliers à lui-même inconnus,  
Où les purs Esprits seuls peut-être étaient

panique.

Comme un homme monté trop haut, pris de

S'écria, transporté d'un orgueil satanique:  
«Jésus, petit Jésus! je t'ai poussé bien haut!  
Mais, si j'avais voulu t'attaquer au défaut  
De l'armure, ta honte égalerait ta gloire,  
Et tu ne serais plus qu'un fœtus dérisoire!»

d'opulence,

Immédiatement sa raison s'en alla.  
L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila;  
Tout le chaos roula dans cette intelligence,  
Temple autrefois vivant, plein d'ordre et

lui.

Sous les plafonds duquel tant de pompe avait

Le silence et la nuit s'installèrent en lui,

Comme dans un caveau dont la clef est perdue.  
Dès lors il lut semblable aux bêtes de la rue,  
Et, quand il s'en allait sans rien voir, à travers  
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,  
Sale, inutile et laid comme une chose usée,  
Il faisait des enfants la joie et la risée.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

11<sup>e</sup> vers.

«Jésus, petit Jésus! je t'ai porté bien haut!

---

## LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de  
pierre,  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx  
incompris;  
J'unis un cœur de neige à la blancheur des  
cygnes;  
Je hais le mouvement qui déplace les lignes;  
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,  
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers  
monuments.  
Consumeront leurs jours en d'austères études;  
Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
De purs miroirs qui font toutes choses plus  
belles:  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés  
éternelles!

### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*1<sup>er</sup> tercet, 2<sup>e</sup> vers.*  
Qu'on dirait que j'emprunte aux plus fiers  
monuments.

*2<sup>e</sup> tercet, 2<sup>e</sup> vers.*

De purs miroirs qui font les étoiles plus belles:

---

## L'IDÉAL

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes,  
Produits avariés, nés d'un siècle vaurien,  
Ces pieds à brodequins, ces doigts à  
castagnettes,

Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.

Je laisse à Gavarni, poète des chloroses,  
Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital,  
Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses  
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un  
abîme,  
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au  
crime,

Rêve d'Eschyle éclos au climat des autans;

Ou bien toi, grande Nuit, fille de Michel-Ange,  
Qui tords paisiblement dans une pose étrange  
Tes appas façonnés aux bouches des Titans!

---

## LA GÉANTE

Du temps que la Nature en sa verve puissante  
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,  
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,  
Comme aux pieds d'une reine un chat  
voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son  
âme  
Et grandir librement dans ses terribles jeux;  
Deviner si son cœur couvre une sombre  
flamme  
Aux humides brouillards qui nagent dans ses  
yeux;

Parcourir à loisir ses magnifiques formes;  
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,  
Et parfois en été, quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,  
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,  
Comme un hameau paisible au pied d'une

montagne.

---

### LES BIJOUX (*Pièce condamnée*)

La très chère était nue, et, connaissant mon  
cœur,

Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,  
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur  
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves

des Maures,

Quand il jette en dansant son bruit vif et  
moqueur,

Ce monde rayonnant de métal et de pierre  
Me ravit en extase, et j'aime avec fureur  
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc courbée et se laissait aimer,  
Et du haut du divan elle souriait d'aise  
A mon amour profond et doux comme la mer  
Qui, vers elle, montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre  
dompté,

D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,  
Et la candeur unie à la lubricité  
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

cygne,  
sereins,  
vigne.

Et ses bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,  
Polis comme de l'huile, onduleux comme un  
Passaient devant mes yeux clairvoyants et  
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma

S'avançaient plus câlins que les anges du mal,  
Pour troubler le repos où mon âme était mise,  
Et pour la déranger du verbe de cristal,  
Où, calme et solitaire, elle s'était assise.

imberbe,

Je croyais voir unis par un nouveau dessin  
Les hanches de l'Antiope au buste d'un  
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.  
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe!

soupir,

—Et la lampe s'était résignée à mourir,  
Comme le foyer seul illuminait la chambre,  
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant  
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre!

---

## PARFUM EXOTIQUE

d'automne,

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud  
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,  
Je vois se dérouler des rivages heureux  
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone;

Une île paresseuse où la nature donne  
Des arbres singuliers et des fruits savoureux;  
Des hommes dont le corps est mince et

vigoureux,  
étonne.

Et des femmes dont l'œil, par sa franchise,

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,  
Je vois un port rempli de voiles et de mâts  
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,  
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine.  
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

\*

\* \*

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,  
O vase de tristesse, ô grande taciturne,  
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,  
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,  
Plus ironiquement accumuler les lieues  
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Je m'avance à l'attaque et je grimpe aux assauts,  
Comme après un cadavre un chœur de

vermisseaux,

Et je chéris, ô bête implacable et cruelle,  
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle!

\*

\* \*

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,  
Femme impure! L'ennui rend ton âme cruelle.  
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,  
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.  
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques  
Ou des ifs flamboyant dans les fêtes publiques,  
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,  
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.  
Machine aveugle et sourde, en cruautés

féconde!

pas

Salutaire instrument, buveur du sang du monde,  
Comment n'as-tu pas honte, et comment n'as-tu

Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas?  
La grandeur de ce mal où tu te crois savante  
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,  
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,  
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,  
—De toi, vil animal,—pour pétrir un génie?

O fangeuse grandeur! sublime ignominie!

### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

6<sup>e</sup> vers.

publiques,

Et des des flamboyants dans les fêtes

---

### SED NON SATIATA

minuits,

Bizarre déité, brune comme les nuits,  
Au parfum mélangé de musc et de havane,  
Œuvre de quelque obi, le Faust de la savane,  
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs

ton âme,

flamme;

Je préfère au constance, à l'opium, aux nuits,  
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane;  
Quand vers toi mes désirs partent en caravane,  
Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de

O démon sans pitié! verse-moi moins de

Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf

fois,

Hélas! et je ne puis, Mégère libertine,  
Pour briser ton courage et te mettre aux abois,  
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine!

\*

\* \*

danse,

sacrés

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,  
Même quand elle marche on croirait qu'elle

Comme ces longs serpents que les jongleurs

Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,  
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,  
Comme les longs réseaux de la houle des mers,  
Elle se développe avec indifférence.

charmants,

Ses yeux polis sont faits de minéraux

Et dans cette nature étrange et symbolique  
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants.  
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,  
La froide majesté de la femme stérile.

—

## LE SERPENT QUI DANSE

Que j'aime voir, chère indolente,  
De ton corps si beau,  
Comme une étoile vacillante,  
Miroiter la peau!

Sur ta chevelure profonde

Aux âcres parfums,  
Mer odorante et vagabonde  
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille  
Au vent du matin,  
Mon âme rêveuse appareille  
Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle,  
De doux ni d'amer,  
Sont deux bijoux froids où se mêle  
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence  
Belle d'abandon,  
On dirait un serpent qui danse  
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse  
Ta tête d'enfant  
Se balance avec la mollesse  
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge  
Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord et plonge  
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte  
Des glaciers grondants,  
Quand l'eau de ta bouche remonte  
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,  
Amer et vainqueur,  
Un ciel liquide qui parsème  
D'étoiles mon cœur!



vague,

Ou s'élançait en pétillant;  
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle

vague,

Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,  
Comme l'eau courante et le vent,  
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement

rythmique

Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un

rêve,

Une ébauche lente à venir  
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète  
Nous regardait d'un œil fâché,  
Épiant le moment de reprendre au squelette  
Le morceau qu'elle avait lâché.

—Et pourtant vous serez semblable à cette

ordure,

A cette horrible infection.  
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,  
Vous, mon ange et ma passion!

Oui! telle vous serez, ô la reine des grâces,  
Après les derniers sacrements,  
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons

grasses.

Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté! dites à la vermine  
Qui vous mangera de baisers,

Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  
De mes amours décomposés!

---

### **DE PROFUNDIS CLAMAVI**

J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,  
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est  
tombé.

C'est un univers morne à l'horizon plombé,  
Où nagent dans la nuit l'horreur et le  
blasphème;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six  
mois,

Et les six autres mois la nuit couvre la terre;  
C'est un pays plus nu que la terre polaire;  
Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois!

Or, il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse  
La froide cruauté de ce soleil de glace  
Et cette immense nuit semblable au vieux  
Chaos;

Je jalouse le sort des plus vils animaux  
Qui peuvent se plonger dans un sommeil  
stupide,

Tant l'écheveau du temps lentement se dévide!

---

### **LE VAMPIRE**

Toi qui, comme un coup de couteau,  
Dans mon cœur plaintif est entrée;  
Toi qui, forte comme un troupeau  
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié  
Faire ton lit et ton domaine;  
—Infâme à qui je suis lié  
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,  
Comme à la bouteille l'ivrogne,  
Comme aux vermines la charogne,  
—Maudite, maudite sois-tu!

J'ai prié le glaive rapide  
De conquérir ma liberté,  
Et j'ai dit au poison perfide  
De secourir ma lâcheté.

Hélas! le poison et le glaive  
M'ont pris en dédain et m'ont dit:  
«Tu n'es pas digne qu'on t'enlève  
A ton esclavage maudit,

«Imbécile!—de son empire  
Si nos efforts te délivraient,  
Tes baisers ressusciteraient  
Le cadavre de ton vampire!»

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>re</sup> strophe, 3<sup>e</sup> vers.

Toi qui, comme un hideux troupeau

---

#### LE LÉTHÉ (*Pièce condamnée*)

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,  
Tigre adoré, monstre aux airs indolents;  
Je veux longtemps plonger mes doigts

tremblants

Dans l'épaisseur de ta crinière lourde;

Dans tes jupons remplis de ton parfum  
Ensevelir ma tête endolorie,  
Et respirer, comme une fleur flétrie,  
Le chaud relent de mon amour défunt.

Je veux dormir! dormir plutôt que vivre!  
Dans un sommeil, douteux comme la mort,  
J'étalerai mes baisers sans remords  
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés  
Rien ne me vaut l'abîme de ta couche;  
L'oubli puissant habite sur ta bouche,  
Et le Léthé coule dans tes baisers.

A mon destin, désormais mon délice,  
J'obéirai comme un prédestiné;  
Martyr docile, innocent condamné,  
Dont la ferveur attise le supplice.

Je sucerais, pour noyer ma rancœur,  
Le népenthès et la bonne ciguë  
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë  
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

#### VARIANTE DES «ÉPAVES»

*3<sup>e</sup> strophe, 2<sup>e</sup> vers.*

Dans un sommeil aussi doux que la mort,

\*

\* \*

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive,  
Comme au long d'un cadavre un cadavre

étendu,

Je me pris à songer près de ce corps vendu  
A la triste beauté dont mon désir se prive.

Je me représentai sa majesté native,  
Son regard de vigueur et de grâces armé,  
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé  
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive.

Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,  
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires

tresses

Déroulé le trésor des profondes caresses,

Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans efforts  
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles!  
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

---

## REMORDS POSTHUME

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,  
Au fond d'un monument construit en marbre

noir,

Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir  
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse  
Et tes flancs qu'assouplit un charmant

nonchaloir,

Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,  
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini  
(Car le tombeau toujours comprendra le poète),  
Durant ces longues nuits d'où le somme est

banni,

Te dira: «Que vous sert, courtisane imparfaite,  
De n'avoir pas connu ce que pleurent les

morts?»

—Et le ver rongera ta peau comme un remords.

---

## LE CHAT

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux;  
Retiens les griffes de ta patte,  
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,  
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir  
Ta tête et ton dos élastique,  
Et que ma main s'enivre du plaisir  
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit. Son regard,  
Comme le tien, aimable bête,  
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,

Et, des pieds jusques à la tête,  
Un air subtil, un dangereux parfum  
Nagent autour de son corps brun.

---

## LE BALCON

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,  
O toi, tous mes plaisirs! ô toi, tous mes devoirs!  
Tu te rappelleras la beauté des caresses,  
La douceur du foyer et le charme des soirs,  
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,  
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses.  
Que ton sein m'était doux! que ton cœur m'était

bon!

Nous avons dit souvent d'impérissables choses  
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

soirées!  
Que les soleils sont beaux dans les chaudes

puissant!  
Que l'espace est profond! que le cœur est

soirées!  
En me penchant vers toi, reine des adorées,  
Je croyais respirer le parfum de ton sang.  
Que les soleils sont beaux dans les chaudes

prunelles,  
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,  
Et mes yeux, dans le noir, devinaient tes

fraternelles.  
Et je buvais ton souffle, ô douceur! ô poison!  
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

langoureuses  
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,  
Et revis mon passé blotti dans tes genoux,  
Car à quoi bon chercher tes beautés

si doux?  
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses!

sondes,  
Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis  
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos

Comme montent au ciel les soleils rajeunis  
Après s'être lavés au fond des mers profondes?  
—O serments! ô parfums! ô baisers infinis!

\*

\* \*

Je te donne ces vers afin que si mon nom  
Aborde heureusement aux époques lointaines  
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,  
Vaisseau favorisé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,  
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,  
Et par un fraternel et mystique chaînon  
Reste comme pendue à mes rimes hautaines,

Être maudit, à qui, de l'abîme profond  
Jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne

répond!

—O toi qui, comme une ombre à la trace

éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein  
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,  
Statue aux yeux de jais, grand ange au front

d'airain!

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*1er quatrain, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vers.*

Et, navire poussé par un grand aquilon,  
Fait travailler un soir les cervelles humaines,

—

#### TOUT ENTIÈRE

Le Démon, dans ma chambre haute,  
Ce matin est venu me voir,  
Et, tâchant à me prendre en faute,  
Me dit: «Je voudrais bien savoir,

«Parmi toutes les belles choses  
Dont est fait son enchantement,  
Parmi les objets noirs ou roses

Qui composent son corps charmant,

«Quel est le plus doux.»—O mon âme!  
Tu répondis à l'Abhorré:  
«Puisque en Elle tout est dictame,  
Rien ne peut être préféré.

«Lorsque tout me ravit, j'ignore  
Si quelque chose me séduit.  
Elle éblouit comme l'Aurore  
Et console comme la nuit;

«Et l'harmonie est trop exquise,  
Qui gouverne tout son beau corps,  
Pour que l'impuissante analyse  
En note les nombreux accords.

«O métamorphose mystique  
De tous mes sens fondus en un!  
Son haleine fait la musique,  
Comme sa voix fait le parfum!»

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>re</sup> strophe, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vers.

Et, tâchant de me prendre en faute,  
M'a dit: «Je voudrais bien savoir.

\*

\* \*

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,  
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,  
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,  
Dont le regard divin t'a soudain refléuri?

—Nous mettrons notre orgueil à chanter ses

louanges:

Rien ne vaut la douceur de son autorité;  
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,

Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,  
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,  
Son fantôme dans l'air danse comme un  
flambeau.

Parfois il parle et dit: «Je suis belle, et  
j'ordonne  
Beau;  
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le  
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone!»

---

## LE FLAMBEAU VIVANT

Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de  
lumières,  
frères,  
Qu'un Ange très savant a sans doute aimantés;  
Ils marchent, ces divins frères qui sont mes  
Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.

Me sauvant de tout piège et de tout péché  
grave,  
Ils conduisent mes pas dans la route du beau;  
Ils sont mes serviteurs, et je suis leur esclave;  
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.

Charmants Yeux, vous brillez de la clarté  
mystique  
Qu'ont les cierges brûlant en plein jour; le soleil  
Rougit, mais n'éteint pas leur flamme  
fantastique;

Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil;  
Vous marchez en chantant le réveil de mon

âme,

Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme!

## VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>er</sup> *quatrain*, 4<sup>e</sup> *vers*.

Suspendant mon regard à leurs feux diamantés.

2<sup>e</sup> *tercet*, 3<sup>e</sup> *vers*.

Astres dont le soleil ne peut flétrir la flamme!

---

## A CELLE QUI EST TROP GAIE (*Pièce condamnée*)<sup>[4]</sup>

Ta tête, ton geste, ton air  
Sont beaux comme un beau paysage;  
Le rire joue en ton visage  
Comme un vent frais dans un soleil clair.

Le passant chagrin que tu frôles  
Est ébloui par la santé  
Qui jaillit comme une clarté  
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs  
Dont tu parsèmes tes toilettes  
Jettent dans l'esprit des poètes  
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème  
De ton esprit bariolé;  
Folle dont je suis affolé,  
Je te hais autant que je t'aime!

Quelquefois dans un beau jardin,  
Où je traînais mon atonie,  
J'ai senti comme une ironie  
Le soleil déchirer mon sein;

Et le printemps et la verdure  
Ont tant humilié mon cœur  
Que j'ai puni sur une fleur  
L'insolence de la nature.

Ainsi, je voudrais une nuit,  
Quand l'heure des voluptés sonne,  
Vers les trésors de ta personne  
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,  
Pour meurtrir ton sein pardonné,  
Et faire à ton flanc étonné  
Une blessure large et creuse,

Et vertigineuse douceur!  
A travers ces lèvres nouvelles,  
Plus éclatantes et plus belles,  
T'infuser mon venin, ma sœur!

—

## RÉVERSIBILITÉ

l'angoisse, Ange plein de gaîté, connaissez-vous

La honte, les remords, les sanglots, les ennuis  
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits  
Qui compriment le cœur comme un papier  
qu'on froisse?

l'angoisse? Ange plein de gaîté, connaissez-vous

fiel, Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,  
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de

Quand la Vengeance bat son infernal rappel  
Et de nos facultés se fait île capitaine?

Fièvres,  
blafard,  
Fièvres?  
rides,  
avidés?  
rides?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine?  
Ange plein de santé, connaissez-vous les  
Qui, le long des grands murs de l'hospice  
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,  
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres?  
Ange plein de santé, connaissez-vous les  
Ange plein de beauté, connaissez-vous les  
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment  
De lire la secrète horreur du dévouement  
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux  
Ange plein de beauté, connaissez-vous les  
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,  
David mourant aurait demandé la santé  
Aux émanations de ton corps enchanté;  
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,  
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières!

---

### CONFESSION

Une fois, une seule, aimable et douce femme,  
A mon bras votre bras poli  
S'appuya (sur le fond ténébreux de mon âme  
Ce souvenir n'est point pâli);  
Il était tard; ainsi qu'une médaille neuve  
La pleine lune s'étalait,  
Et la solennité de la nuit, comme un fleuve,

Sur Paris donnant ruisselait;  
Et le long des maisons, sous les portes  
cochères,  
Des chats passaient furtivement,  
L'oreille au guet, ou bien, comme des ombres  
chères,  
Nous accompagnaient lentement.  
Tout à coup, au milieu de l'intimité libre  
Éclore à la pâle clarté,  
De vous, riche et sonore instrument où ne vibre  
Que la radieuse gaîté.  
De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare  
Dans le matin étincelant,  
Une note plaintive, une note bizarre  
S'échappa, tout en chancelant  
Comme une enfant chétive, horrible, sombre,  
immonde,  
Dont la famille rougirait,  
Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au  
monde,  
Dans un caveau mise au secret!  
Pauvre ange, elle chantait, votre note criarde:  
«Que rien ici-bas n'est certain.  
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se  
farde,  
Se trahit l'égoïsme humain;  
«Que c'est un dur métier que d'être belle  
femme,  
Et que c'est le travail banal  
De la danseuse folle et froide qui se pâme  
Dans un sourire machinal;

«Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte;  
Que tout craque, amour et beauté,  
Jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte  
Pour les rendre à l'Éternité!»

J'ai souvent évoqué cette lune enchantée,  
Ce silence et cette langueur,  
Et cette confiance horrible chuchotée  
Au confessionnal du cœur.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

8<sup>e</sup> *strophe*, 2<sup>e</sup> *vers*.

Qu'il ressemble au travail banal

---

#### L'AUBE SPIRITUELLE

vermeille

Quand chez les débauchés l'aube blanche et

Entre en société de l'Idéal rongeur,  
Par l'opération d'un mystère vengeur  
Dans la brute assoupie un Ange se réveille.

souffre,

Des Cieux spirituels l'inaccessible azur,  
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et

S'ouvre et s'enfonce avec l'attirance du gouffre.  
Ainsi, chère Déesse, Être lucide et pur,

charmant,

Sur les débris fumeux des stupides orgies  
Ton souvenir plus clair, plus rose, plus

A mes yeux agrandis voltige incessamment.

Le soleil a noirci la flamme des bougies;  
Ainsi, toujours vainqueur, ton fantôme est

pareil,

Ame resplendissante, à l'immortel Soleil!

## VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

2<sup>e</sup> tercet, 1<sup>er</sup> vers.

Le soleil a noirci les flammes des bougies;

---

## HARMONIE DU SOIR

soir;

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du

Valse mélancolique et langoureux vertige!

reposer.

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige;  
Valse mélancolique et langoureux vertige!  
Le ciel est triste et beau comme un grand

reposer;

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,  
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir!  
Le ciel est triste et beau comme un grand

Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,  
Du passé lumineux recueille tout vestige!  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...  
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor!

---

## LE FLACON

Il est de forts parfums pour qui toute matière  
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.  
En ouvrant un coffret venu de l'Orient  
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

noire,

Ou dans une maison déserte quelque armoire  
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et

souvient,

Parfois on trouve un vieux flacon qui se

D'où jaillit toute vive une âme qui revient

ténèbres,

Mille pensers dormaient chrysalides funèbres,  
Frémissant doucement dans les lourdes

Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,  
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Vertige

Voilà le souvenir enivrant qui voltige  
Dans l'air troublé; les yeux se ferment; le

Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains  
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains;

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire.  
Où, Lazare odorant déchirant son suaire,  
Se meut dans son réveil le cadavre spectral  
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

armoire

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire  
Des hommes, dans le coin d'une sinistre

Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,  
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé.

Je serai ton cercueil, aimable pestilence!  
Le témoin de ta force et de ta virulence,

Cher poison préparé par les anges! liqueur  
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur!

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*1<sup>re</sup> strophe, 3<sup>e</sup> vers.*

Quelquefois en ouvrant un coffre d'Orient

*2<sup>e</sup> strophe, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vers.*

noire,  
souvient,

Sentant l'odeur d'un siècle arachnéenne et  
On trouve un vieux flacon jauni qui se

*4<sup>e</sup> strophe, 4<sup>e</sup> vers.*

humains;

Vers un gouffre où l'air est plein de parfums

---

#### LE POISON

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge  
D'un luxe miraculeux,  
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux  
Dans l'or de sa vapeur rouge,  
Comme un soleil couchant dans un ciel  
nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,  
Allonge l'illimité,  
Approfondit le temps, creuse la volupté,  
Et de plaisirs noirs et mornes  
Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle  
De tes yeux, de tes yeux verts,  
Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers...  
Mes songes viennent en foule

Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige  
De ta salive qui mord,  
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remords  
Et, charriant le vertige,  
La route défaillante aux rives de la mort!

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*2<sup>e</sup> strophe, 2<sup>e</sup> vers.*

Projette l'illimité,

---

#### **CIEL BROUILLÉ**

On dirait ton regard d'une vapeur couvert;  
Ton œil mystérieux (est-il bleu, gris ou vert?)  
Alternativement tendre, rêveur, cruel,  
Réfléchit l'indolence et la pâleur du ciel.

ensorcelés,  
Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,  
Qui font se fondre en pleurs les cœurs

Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord,  
Les nerfs trop éveillés raillent l'esprit qui dort.

brouillé!  
Tu ressembles parfois à ces beaux horizons  
Qu'allument les soleils des brumeuses saisons...  
Comme tu resplendis, paysage mouillé  
Qu'enflamment les rayons tombant d'un ciel

O femme dangereuse, ô séduisants climats!  
Adorerai-je aussi ta neige et vos frimas,  
Et saurai-je tirer de l'implacable hiver  
Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer?

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>re</sup> strophe, 3<sup>e</sup> vers.

Alternativement tendre, doux et cruel,

---

## LE CHAT

### I

Dans ma cervelle se promène,  
Ainsi qu'en son appartement,  
Un beau chat, fort, doux et charmant.  
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret:  
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,  
Elle est toujours riche et profonde.  
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre  
Dams mon fond le plus ténébreux,  
Me remplit comme un vers nombreux  
Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux  
Et contient toutes les extases;  
Pour dire les plus longues phrases,  
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde  
Sur mon cœur, parfait instrument,  
Et fasse plus royalement  
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta voix, chat mystérieux,  
Chat séraphique, chat étrange,  
En qui tout est, comme en un ange,  
Aussi subtil qu'harmonieux!

## II

De sa fourrure blonde et brune  
Sort un parfum si doux, qu'un soir  
J'en fus embaumé, pour l'avoir  
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du frein;  
Il juge, il préside, il inspire  
Toutes choses dans son empire;  
Peut-être est-il fée, est-il dieu.

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime  
Tirés comme par un aimant,  
Se retournent docilement  
Et que je regarde en moi-même,

Je vois avec étonnement  
Le feu de ses prunelles pâles,  
Clairs fanaux, vivantes opales,  
Qui me contemplant fixement.

### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*2<sup>e</sup> strophe, 3<sup>e</sup> vers.*

Elle est toujours suave et profonde:

*3<sup>e</sup> strophe, 4<sup>e</sup> vers.*

Et me pénètre comme un philtre.

---

### LE BEAU NAVIRE

Je veux te raconter, ô moite enchanteresse!  
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse;  
Je veux te peindre ta beauté,  
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le  
large,

Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules  
grasses,

Ta tête se pavane avec d'étranges grâces;  
D'un air placide et triomphant  
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse!  
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse;  
Je veux te peindre ta beauté,  
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,  
Ta gorge triomphante est une belle armoire  
Dont les panneaux bombés et clairs  
Comme les boucliers accrochent des éclairs;

Boucliers provocants, armés de pointes roses!  
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes  
choses,

De vins, de parfums, de liqueurs  
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs!

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le  
large,

Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes, sous les volants qu'elles  
chassent,

Tourmentent les désirs obscurs et les agacent,  
Comme deux sorcières qui font

hercules,

Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras, qui se joueraient des précoces

Sont des boas luisants les solides émules,

Faits pour serrer obstinément,

Comme pour l'imprimer dans ton cœur, ton

amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules

grasses,

Ta tête se pavane avec d'étranges grâces;

D'un air placide et triomphant

Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

—

## L'INVITATION AU VOYAGE

Mon enfant, ma sœur,

Songe à la douceur

D'aller là-bas vivre ensemble!

Aimer à loisir,

Aimer et mourir

Au pays qui te ressemble!

Les soleils mouillés

De ces ciels brouillés

Pour mon esprit ont les charmes

Si mystérieux

De tes traîtres yeux,

Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,

Polis par les ans,

Décoreraient notre chambre;

Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,

Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
A l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
—Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

---

## L'IRRÉPARABLE

### I

Remords,  
Pouvons-nous étouffer le vieux, le long

Qui vit, s'agite et se tortille,  
Et se nourrit de nous comme le ver des morts,  
Comme du chêne la chenille?  
Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle  
tisane,

Noierons-nous ce vieil ennemi,  
Destructeur et gourmand comme la courtisane,  
Patient comme la fourmi?  
Dans quel philtre?—dans quel vin?—dans  
quelle tisane?

Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais,  
A cet esprit comblé d'angoisse  
Et pareil au mourant qu'écrasent les blessés,  
Que le sabot du cheval froisse,  
Dis-le, belle sorcière, oh! dis, si tu le sais.

A cet agonisant que le loup déjà flaire  
Et que surveille le corbeau,  
A ce soldat brisé! s'il faut qu'il désespère  
D'avoir sa croix et son tombeau,  
Ce pauvre agonisant que déjà le loup flaire!

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?  
Peut-on déchirer des ténèbres  
Plus denses que la poix, sans matin et sans soir,  
Sans astres, sans éclairs funèbres?  
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?

L'Espérance qui brille aux carreaux de  
l'Auberge

Est soufflée, est morte à jamais!  
Sans lune et sans rayons, trouver où l'on  
héberge

Les martyrs d'un chemin mauvais!  
Le diable a tout éteint aux carreaux de

l'Auberge!

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés?  
Dis, connais-tu l'irrémissible?  
Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,  
A qui notre cœur sert de cible?  
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés?

L'irréparable ronge avec sa dent maudite  
Notre âme, piteux monument,  
Et souvent il attaque, ainsi que le termite,  
Par la base le bâtiment.  
L'irréparable ronge avec sa dent maudite!

## II

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal  
Qu'enflammait l'orchestre sonore,  
Une fée allumer dans un ciel infernal  
Une miraculeuse aurore;  
J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal

Un être, qui n'était que lumière, or et gaze,  
Terrasser l'énorme Satan;  
Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase,  
Est un théâtre où l'on attend  
Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de

gaze!

### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

4<sup>e</sup> *strophe*, 1<sup>er</sup> *vers*.

A cet agonisant que déjà le loup flaire

8<sup>e</sup> *strophe*, 2<sup>e</sup> *vers*.

Notre âme—honteux monument,

---

## CAUSERIE

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose!  
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,  
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose  
Le souvenir cuisant de son limon amer.

pâme;  
—Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se

Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé  
Par la griffe et la dent féroce de la femme.  
Ne cherchez plus mon cœur: les bêtes l'ont  
mangé.

Mon cœur est un palais flétri par la cohue;  
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux  
cheveux!

—Un parfum nage autour de votre gorge nue!...

O Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux!  
Avec tes yeux de feu, brillants comme des  
fêtes,  
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les  
bêtes!

### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*2<sup>e</sup> quatrain, 4<sup>e</sup> vers.*

Ne cherchez plus mon cœur: des monstres l'ont  
mangé.

---

## L'HEAUTONTIMOROUENOS

Je te frapperai sans colère  
Et sans haine,—comme un boucher!  
Comme Moïse le rocher,  
Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Sahara,  
Jaillir les eaux de la souffrance;  
Mon désir gonflé d'espérance  
Sur tes pleurs salés nagera,

Comme un vaisseau qui prend le large  
Et dans mon cœur qu'ils soûleront  
Tes chers sanglots retentiront  
Comme un tambour qui bat la charge!

Ne suis-je pas un faux accord  
Dans la divine symphonie,  
Grâce à la vorace Ironie  
Qui me secoue et qui me mord?

Elle est dans ma voix, la criarde!  
C'est tout mon sang, ce poison noir!  
Je suis le sinistre miroir  
Où la mégère se regarde.

Je suis la glace et le couteau!  
Je suis le soufflet et la joue!  
Je suis les membres et la roue,  
Et la victime et le bourreau!

Je suis de mon cœur le vampire  
—Un de ces grands abandonnés  
Au rire éternel condamnés,  
Et qui ne peuvent plus sourire.

---

## FRANCISCÆ MEÆ LAUDES

### VERS COMPOSÉS POUR UNE MODISTE ÉRUDITE ET DÉVOTE

Ne semble-t-il pas au lecteur, comme à moi, que la langue de la dernière  
décadence latine,—suprême soupir d'une personne robuste déjà

transformée et préparée pour la vie spirituelle,—est singulièrement propre à exprimer la passion telle que l'a comprise et sentie le monde poétique moderne? La mysticité est l'autre pôle de cet aimant dont Catulle et sa bande, poètes brutaux et purement épidermiques, n'ont connu que le pôle sensualité. Dans cette merveilleuse langue, le solécisme et le barbarisme me paraissent rendre les négligences forcées d'une passion qui s'oublie et se moque des règles. Les mots, pris dans une acception nouvelle, révèlent la maladresse charmante du barbare du Nord agenouillé devant la beauté romaine. Le calembour lui-même, quand il traverse ces pédantesques bégaiements, ne joue-t-il pas la grâce sauvage et baroque de l'enfance?...

Novis te cantabo chordis,  
O novelletum quod ludis  
In solitudine cordis.

Esto sertis implicata,  
O femina delicata,  
Per quam solvuntur peccata!

Sicut beneficium Lethe,  
Hauriam oscula de te,  
Quæ imbuta es magnete.

Quum vitiorum tempestas  
Turbabat omnes semitas,  
Apparuisti, Deitas,

Velut stella salutaris  
In naufragiis amaris...  
Suspendam cor tuis aris!

Piscina plena virtutis,  
Fons æternæ juventutis,  
Labris vocem redde mutis!

Quod erat spurcum, cremasti;  
Quod rudius, exæquasti;

Quod debile, confirmasti!

In fame mea taberna,  
In nocte mea lucerna,  
Recte me semper gubernata.

Adde nunc vires viribus,  
Dulce balneum suavibus  
Unguentatum odoribus!

Meos circa lumbos mica,  
O castitatis lorica,  
Aqua tincta seraphica:

Patera gemmis corusca,  
Panis salsus, mollis esca,  
Divinum vinum, Francisca!

—

## A UNE DAME CRÉOLE

empourprés  
paresse,  
enchanteresse  
chasseresse,

Au pays parfumé que le soleil caresse,  
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout  
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la  
Une dame créole aux charmes ignorés.  
Son teint est pâle et chaud; la brune  
A dans le col des airs noblement maniérés;  
Grande et svelte en marchant comme une  
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.  
Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,  
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,

Belle, digne d'orner les antiques manoirs,  
Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,  
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,  
Que vos grands yeux rendraient plus soumis  
que vos noirs.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>er</sup> quatrain, 2<sup>e</sup> vers.

J'ai connu, sous un dais d'arbres verts et dorés

---

#### **MCESTA ET ERRABUNDA**

Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il,  
Agathe,

Loin du noir océan de l'immonde cité,  
Vers un autre océan où la splendeur éclate,  
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité?  
Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il,

Agathe?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs!  
Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse  
Qu'accompagne l'immense orgue des vents

grondeurs,

De cette fonction sublime de berceuse?  
La mer, la vaste mer, console nos labeurs!

Emporte-moi, wagon! enlève-moi, frégate!  
Loin! loin! ici la boue est faite de nos pleurs!  
—Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe  
Dise: «Loin des remords, des crimes, des

douleurs,

Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate!»

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,

joie,

Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et

Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé,  
Où dans la volupté pure le cœur se noie!  
Comme vous êtes loin, paradis parfumé!

bouquets,

Mais le vert paradis des amours enfantines,  
Les courses, les chansons, les baisers, les

Les violons vibrant derrière les collines,  
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,  
—Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,  
Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que la Chine?  
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,  
Et l'animer encor d'une voix argentine,  
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs?

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*5<sup>e</sup> strophe, 3<sup>e</sup> vers.*

Les violons mourant derrière les collines,

---

#### LES CHATS

maison,

Les amoureux fervents et les savants austères  
Aiment également, dans leur mûre saison.  
Les chats puissants et doux, orgueil de la

sédentaires.

Qui comme eux sont frileux et comme eux

ténèbres;

Amis de la science et de la volupté,  
Ils cherchent le silence et l'horreur des

L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,

solitudes,

magiques,

S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes  
Des grands sphinx allongés au fond des

Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles

Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,  
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

---

### **LES HIBOUX**

Sous les ifs noirs qui les abritent  
Les hiboux se tiennent rangés,  
Ainsi que des dieux étrangers,  
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront  
Jusqu'à l'heure mélancolique  
Où, poussant le soleil oblique,  
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne  
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne  
Le tumulte et le mouvement;

L'homme ivre d'une ombre qui passe  
Porte toujours le châtiment  
D'avoir voulu changer de place.

---

### **LA CLOCHE FÊLÉE**

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,  
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,  
Les souvenirs lointains lentement s'élever  
Au bruit des carillons qui chantent dans la  
brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux  
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien  
portante,

Jette fidèlement son cri religieux,  
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la  
tente!

Moi, mon âme est fêlée, et lorsque en ses  
ennuis  
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des  
nuits,

Il arrive souvent que sa voix affaiblie  
Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie  
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de  
morts,  
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses  
efforts!

---

## SPLEEN

Pluviôse, irrité contre la vie entière,  
De son urne à grands flots verse un froid  
ténébreux

Aux pâles habitants du voisin cimetière  
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière  
Agite sans repos son corps maigre et galeux;  
L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière

Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée  
Accompagne en fausset la pendule enrhumée,  
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,  
Le beau valet de cœur et la dame de pique  
Causent sinistrement de leurs amours défunts.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*2<sup>e</sup> quatrain, 3<sup>e</sup> vers.*

L'ombre d'un vieux poète erre dans la gouttière

—

#### **SPLEEN**

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
De vers, de billets doux, de procès, de  
romances,  
Avec de lourds cheveux roulés dans des  
quittances,  
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
C'est une pyramide, un immense caveau,  
Qui contient plus de morts que la fosse  
commune.

—Je suis un cimetière abhorré de la lune,  
Où, comme des remords, se traînent de longs  
vers  
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus  
chers.

Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,  
Où gît tout un fouillis de modes surannées,  
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,

Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

années

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,  
Quand sous les lourds flocons des neigeuses

L'Ennui, fruit de la morne incuriosité,  
Prend les proportions de l'immortalité.

— Désormais tu n'es plus, ô matière vivante!  
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,  
Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux!  
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,  
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche  
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se

couche!

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

14<sup>e</sup> vers.

Hument le vieux parfum d'un flacon débouché.

---

#### SPLEEN

vieux,

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,  
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très

courbettes,

Qui, de ses précepteurs méprisant les

bêtes.

S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres

Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,  
Ni son peuple mourant en face du balcon.  
Du bouffon favori la grotesque ballade  
Ne distrait plus le front de ce cruel malade;  
Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,  
Et les dames d'atour, pour qui tout prince est

beau,

Ne savent plus trouver d'impudique toilette  
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.  
Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu  
De son être extirper l'élément corrompu,  
Et dans ces bains de sang qui des Romains  
nous viennent,  
souviennent,  
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se  
Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété  
Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*Avant-dernier vers.*

Il n'a pas réchauffé ce cadavre hébété

---

### SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un  
couvercle  
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs  
ennuis,  
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
Il nous verse un jour noir plus triste que les  
nuits;  
Quand la terre est changée en un cachot  
humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris;  
Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

musique,

—Et de longs corbillards, sans tambours ni

despotique,

Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce,

Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*1<sup>re</sup> strophe, 4<sup>e</sup> vers.*

Il nous fait un jour noir plus triste que les nuits;

*3<sup>e</sup> strophe, 3<sup>e</sup> vers.*

Et qu'un peuple muet d'horribles araignées

*5<sup>e</sup> strophe, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vers.*

musique,

Et d'anciens corbillards, sans tambours ni

despotique,

Défilent lentement dans mon âme; et, l'Espoir  
Pleurant comme un vaincu l'Angoisse

—

### BRUMES ET PLUIES

boue,

O fins d'automne, hivers, printemps trempés de

loue

Endormeuses saisons! je vous aime et vous

tombeau.

D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau  
D'un linceul vapoureux et d'un brumeux

joue,

Dans cette grande plaine où l'autan froid se

renouveau,

Où, par les longues nuits, la girouette s'enroue,  
Mon âme, mieux qu'au temps du tiède

Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

funèbres,

Rien n'est plus doux au cœur plein de choses

Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,  
O blafardes saisons, reines de nos climats!

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,  
Si ce n'est par un soir sans lune, deux à deux,  
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>er</sup> quatrain, 4<sup>e</sup> vers.

D'un linceul vapoureux et d'un vague tombeau.

---

### L'IRRÉMÉDIABLE

#### I

Une Idée, une Forme, un Être  
Parti de l'azur et tombé  
Dans un Styx bourbeux et plombé  
Où nul œil du Ciel ne pénètre;

Un Ange, imprudent voyageur  
Qu'a tenté l'amour du difforme,  
Au fond d'un cauchemar énorme  
Se débattant comme un nageur,

Et luttant, angoisses funèbres!  
Contre un gigantesque remous

Qui va chantant comme les fous  
Et pirouettant dans les ténèbres;

Un malheureux ensorcelé  
Dans ses tâtonnements futiles,  
Pour fuir d'un lieu plein de reptiles,  
Cherchant la lumière et la clé;

Un damné descendant, sans lampe.  
Au bord d'un gouffre dont l'odeur  
Trahit l'humide profondeur,  
D'éternels escaliers sans rampe,

Où veillent des monstres visqueux  
Dont les larges yeux de phosphore  
Font une nuit plus noire encore  
Et ne rendent visibles qu'eux;

Un navire pris dans le pôle,  
Comme en un piège de cristal,  
Cherchant par quel détroit fatal  
Il est tombé dans cette geôle;

—Emblèmes nets, tableau parfait  
D'une fortune irrémédiable,  
Qui donne à penser que le Diable  
Fait toujours bien tout ce qu'il fait!

## II

Tête-à-tête sombre et limpide  
Qu'un cœur devenu son miroir!  
Puits de vérité, clair et noir,  
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal  
Flambeau des grâces sataniques,

Soulagement et gloire uniques.  
—La conscience dans le Mal!

---

### A UNE MENDIANTE ROUSSE

Blanche fille aux cheveux roux,  
Dont la robe par ses trous  
Laisse voir la pauvreté  
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,  
Ton jeune corps maladif,  
Plein de taches de rousseur,  
A sa douceur.

Tu portes plus galamment  
Qu'une reine de roman  
Ses cothurnes de velours  
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,  
Qu'un superbe habit de cour  
Traîne à plis bruyants et longs  
Sur tes talons:

En place de bas troués,  
Que pour les yeux des roués,  
Sur ta jambe un poignard d'or  
Reluise encor;

Que des nœuds mal attachés  
Dévoilent pour nos péchés  
Tes deux beaux seins, radieux  
Comme tes yeux;

Que pour te déshabiller

Tes bras se fassent prier  
Et chassent à coups mutins  
Les doigts lutins,

Perles de la plus belle eau,  
Sonnets de maître Belleau  
Par tes galants mis aux fers  
Sans cesse offerts,

Valetaille de rimeurs  
Te dédiant leurs primeurs  
Et contemplant ton soulier  
Sous l'escalier,

Maint page épris du hasard,  
Maint seigneur et maint Ronsard  
Épieraient pour le déduit  
Ton frais réduit!

Tu compterais dans tes lits  
Plus de baisers que de lis  
Et rangerais sous tes lois  
Plus d'un Valois!

—Cependant tu vas gueusant  
Quelque vieux débris gisant  
Au seuil de quelque Véfour  
De carrefour;

Tu vas lorgnant en dessous  
Des bijoux de vingt-neuf sous  
Dont je ne puis, oh! pardon!  
Te faire don.

Va donc, sans autre ornement,  
Parfum, perles, diamant,  
Que ta maigre nudité,  
O ma beauté.

## VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>re</sup> strophe, 1<sup>er</sup> vers.

Ma blanchette aux cheveux roux

3<sup>e</sup> strophe, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vers.

Qu'une piqueuse d'amant  
Ses brodequins de velours.

6<sup>e</sup> strophe, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vers.

Ton sein plus blanc que du lait  
Tout nouvelet;

9<sup>e</sup> strophe, 3<sup>e</sup> vers.

En reluquant ton soulier

10<sup>e</sup> strophe, 1<sup>er</sup> vers.

Maint page ami du hasard.

---

## LE JEU

vieilles,  
Dans des fauteuils fanés des courtisanes

Pâles, le sourcil peint, l'œil câlin et fatal,  
Minaudant, et faisant de leurs pâles oreilles  
Tomber un cliquetis de pierre et de métal;

dent,  
Autour des verts tapis des visages sans lèvre,  
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans

Et des doigts, convulsés d'une infernale fièvre,  
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant;

Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres  
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs  
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres

Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs;

Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne  
Je vis se dérouler sous mon œil clairvoyant.  
Moi-même, dans un coin de l'ancre taciturne,  
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant.

Enviant de ces gens la passion tenace,  
De ces vieilles putains la funèbre gaîté,  
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,  
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté!

homme  
Et mon cœur s'effraya d'envier maint pauvre

Courant avec ferveur à l'abîme béant,  
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme  
La douleur à la mort et l'enfer au néant.

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*1<sup>re</sup> strophe, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vers.*

regards d'acier  
oreilles  
—Fronts poudrés, sourcils peints sous des  
Qui s'en vont brimbalant à leurs maigres  
Un cruel et blessant tic tac de balancier.

*Dernière strophe, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vers.*

homme  
Et mon cœur s'effraya d'envier le pauvre  
Qui court avec ferveur à l'abîme béant  
Et, soûlé de son sang, préférerait en somme

---

#### LE CRÉPUSCULE DU SOIR

Voici le soir charmant, ami du criminel;  
Il vient comme un complice, à pas de loup; le

ciel

Se ferme lentement comme une grande alcôve,  
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

«Aujourd'hui

O soir, aimable soir, désiré par celui  
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire:

soulage

Nous avons travaillé!»—C'est le soir qui

Les esprits que dévore une douleur sauvage,  
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,  
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.

l'atmosphère

Cependant des démons malsains dans

d'affaire,

S'éveillent lourdement, comme des gens

Et cognent en volant les volets et l'auvent.  
A travers les lueurs que tourmente le vent,  
La Prostitution s'allume dans les rues;  
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues;

mange.

Partout elle se fraye un occulte chemin,  
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;  
Elle remue au sein de la cité de fange  
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il

On entend çà et là les cuisines siffler,  
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler;

complices,

Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,  
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs

maîtresses.

Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,  
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,  
Et forcer doucement les portes et les caisses  
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,  
Et ferme ton oreille à ce rugissement.  
C'est l'heure où les douleurs des malades  
s'aigrissent!  
La sombre Nuit les prend à la gorge; ils  
finissent  
Leur destinée et vont vers le gouffre commun;  
L'hôpital se remplit de leurs soupirs.—Plus  
d'un  
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,  
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme  
aimée.  
Encore la plupart n'ont-ils jamais connu  
La douceur du foyer, et n'ont jamais vécu!

---

## LE CRÉPUSCULE DU MATIN

La diane chantait dans les cours des casernes,  
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.  
C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants  
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;  
Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui  
bouge,  
La lampe sur le jour fait une tache rouge;  
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et  
lourd,  
Imite les combats de la lampe et du jour.  
Comme un visage en pleurs que les brises  
essuient,  
L'air est plein du frisson des choses qui  
s'enfuient,  
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

stupide;  
froids,  
leurs doigts,

travaux.

jalouse,  
pelouse,  
fleurs.  
douleurs,  
arbres,  
marbres,  
ingrats

Les maisons çà et là commençaient à fumer.  
Les femmes de plaisir, la paupière livide,  
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil

Les pauvresses, tramant leurs seins maigres et  
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur

C'était l'heure où parmi le froid et la lésine  
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine;  
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux,  
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux;  
Une mer de brouillards baignait les édifices,  
Et les agonisants dans le fond des hospices  
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.  
Les débauchés rentraient, brisés par leurs

L'aurore grelottante en robe rose et verte  
S'avavançait lentement sur la Seine déserte,  
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,  
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

\*

\* \*

La servante au grand cœur dont vous étiez

Et qui dort son sommeil sous une humble

Nous devrions pourtant lui porter quelques

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes

Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux

Son vent mélancolique à l'entour de leurs

Certes, ils doivent trouver les vivants bien

leurs draps,

De dormir, comme ils font, chaudement dans

grille.

Tandis que, dévorés de noires songeries,  
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,  
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,  
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver  
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille  
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur

creuse?

Lorsque la bûche siffle et chante, si, le soir,  
Calme, dans le fauteuil, je la voyais s'asseoir,  
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,  
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,  
Grave et venant du fond de son lit éternel  
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,  
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,  
Voyant tomber des pleurs de sa paupière

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vers.*

pelouse?—

Dort-elle son sommeil sous une humble

Nous aurions déjà dû lui porter quelques fleurs.

*13<sup>e</sup> vers.*

Et l'éternité fuir, sans qu'amis ni famille

*16<sup>e</sup> vers.*

Calme, dans le fauteuil elle venait s'asseoir,

\*

\* \*

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,  
Notre blanche maison, petite mais tranquille,  
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus  
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres

nus,

Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,  
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,  
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,  
Contempler nos dîners longs et silencieux,  
Répandant largement ses beaux reflets de

cierge

Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

9<sup>e</sup> vers.

Et verrait largement ses beaux reflets de cierge

---

#### LE TONNEAU DE LA HAINE

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes;  
La vengeance éperdue aux bras rouges et forts  
A beau précipiter dans ses ténèbres vides  
De grands seaux pleins de sang et des larmes

des morts,

Le Démon fait des trous secrets à ces abîmes,  
Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts,  
Quand même elle saurait ranimer ses victimes,  
Et pour les pressurer ressusciter leurs corps.

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne,  
Qui sent toujours la soif naître de la liqueur  
Et se multiplier comme l'hydre de Lerne.

—Mais les buveurs heureux connaissent leur

vainqueur

Et la Haine est vouée à ce sort lamentable  
De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table.

#### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

2<sup>e</sup> quatrain, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vers.

Quand même elle saurait allonger ses victimes  
Et pour les resaigner galvaniser leurs corps.

---

### LE REVENANT

Comme les anges à l'œil fauve,  
Je reviendrai dans ton alcôve  
Et vers toi glisserai sans bruit  
Avec les ombres de la nuit;

Et je te donnerai, ma brune,  
Des baisers froids comme la lune  
Et des caresses de serpent  
Autour d'une fosse rampant.

Quand viendra le matin livide,  
Tu trouveras ma place vide,  
Où jusqu'au soir il fera froid.

Comme d'autres par la tendresse.  
Sur ta vie et sur ta jeunesse  
Moi je veux régner par l'effroi.

---

### LE MORT JOYEUX

Dans une terre grasse et pleine d'escargots  
Je veux creuser moi-même une fosse profonde.  
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os  
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans  
l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux;  
Plutôt que d'implorer une larme du monde,  
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux

immonde.  
A saigner tous les bouts de ma carcasse

yeux,  
O vers! noirs compagnons sans oreille et sans

Voyez venir à vous un mort libre et joyeux!  
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

morts!  
A travers ma ruine allez donc sans remords,  
Et dites-moi s'il est encor quelque torture  
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les

---

## SÉPULTURE

Si, par une nuit lourde et sombre,  
Un bon chrétien, par charité,  
Derrière quelque vieux décombre  
Enterre votre corps vanté,

A l'heure où les chastes étoiles  
Ferment leurs yeux appesantis,  
L'araignée y fera ses toiles,  
Et la vipère ses petits;

Vous entendrez toute l'année  
Sur votre tête condamnée  
Les cris lamentables des loups

Et des sorcières faméliques,  
Les ébats des vieillards lubriques  
Et les complots des noirs filous.

VARIANTE ERRONÉE DE L'ÉDITION DITE «DÉFINITIVE»

*Titre.*

SÉPULTURE D'UN POÈTE MAUDIT

---

## TRISTESSES DE LA LUNE

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse;  
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,  
Qui d'une main distraite et légère caresse,  
Avant de s'endormir, le contour de ses seins.

Sur le dos satiné des molles avalanches,  
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons  
Et promène ses yeux sur les visions blanches  
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

oisive,  
Quand parfois sur ce globe, en sa langueur  
Elle laisse filer une larme furtive,  
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

pâle,  
Dans le creux de sa main prend cette larme  
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,  
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

---

## LA MUSIQUE

La musique souvent me prend comme une mer!  
Vers ma pâle étoile,  
Sous un plafond de brume ou dans un vaste  
éther,

Je mets à la voile;

La poitrine en avant et les poumons gonflés  
Comme de la toile,  
J'escalade le dos des flots amoncelés  
Que la nuit me voile.

Je sens vibrer en moi toutes les passions  
D'un vaisseau qui souffre;  
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre  
Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand

miroir

De mon désespoir!

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*1<sup>er</sup> quatrain, 1<sup>er</sup> vers.*

La musique parfois me prend comme une mer!

*1<sup>er</sup> quatrain, 3<sup>e</sup> vers.*

Sous un plafond de brume ou dans un pur éther,

*2<sup>e</sup> quatrain.*

La poitrine en avant et gonflant mes poumons  
De toile pesante,  
Je monte et je descends sur le dos des

grands monts

D'eau rebondissante;

*2<sup>e</sup> tercet, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> vers.*

Sur le sombre gouffre  
Me bercent, et parfois le calme,—grand miroir

---

#### LA PIPE

Je suis la pipe d'un auteur;  
On voit, à contempler ma mine  
D'Abyssinienne ou de Cafrine,  
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,  
Je fume comme la chaumine

Où se prépare la cuisine  
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme  
Dans le réseau mobile et bleu  
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame  
Qui charme son cœur et guérit  
De ses fatigues son esprit.

[4]Pièce écrite pour «la Présidente», M<sup>me</sup> Sabatier.

---

## FLEURS DU MAL

### LA DESTRUCTION

impalpable;  
Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon,  
Il nage autour de moi comme un air

Je l'avale, et le sens qui brûle mon poumon  
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

l'Art,  
Parfois il prend, sachant mon grand amour de

La forme de la plus séduisante des femmes,  
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,  
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,  
Haletant et brisé de fatigue, au milieu  
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

ouvertes,  
Et jette dans mes yeux pleins de confusion  
Des vêtements souillés, des blessures

Et l'appareil sanglant de la Destruction!

---

### UNE MARTYRE

### DESSIN D'UN MAITRE INCONNU

parfumées

Au milieu des flacons, des étoffes lamées  
Et des meubles voluptueux,  
Des marbres, des tableaux, des robes

Qui traînent à plis somptueux,

serre,

Dans une chambre tiède où, comme en une

cercueils de verre

L'air est dangereux et fatal,  
Où des bouquets mourants dans leurs

Exhalent leur soupir final,

fleuve,

Un cadavre sans tête épanche, comme un

s'abreuve

Sur l'oreiller désaltéré  
Un sang rouge et vivant, dont la toile

Avec l'avidité d'un pré.

l'ombre

Semblable aux visions pâles qu'enfante

Et qui nous enchaînent les yeux,  
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre  
Et de ses bijoux précieux,

crépuscule

Sur la table de nuit, comme une renoncule,  
Repose; et, vide de pensers,  
Un regard vague et blanc comme le

S'échappe des yeux révoltés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale  
Dans le plus complet abandon  
La secrète splendeur et la beauté fatale  
Dont la nature lui fit don;

flambe,

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe  
Comme un souvenir est resté;  
La jarretière, ainsi qu'un œil secret qui

Darde un regard diamanté.

Le singulier aspect de cette solitude  
Et d'un grand portrait langoureux,  
Aux yeux provocateurs comme son attitude,  
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges  
Pleines de baisers infernaux,  
Dont se réjouissait l'essaim de mauvais anges  
Nageant dans les plis des rideaux;

Et cependant, à voir la maigreur élégante  
De l'épaule au contour heurté,  
La hanche un peu pointue et la taille fringante  
Ainsi qu'un reptile irrité,

exaspérée

Elle est bien jeune encor!—Son âme

Et ses sens par l'ennui mordus  
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée  
Des désirs errants et perdus?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,  
Malgré tant d'amour, assouvir,  
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante  
L'immensité de son désir?

roides

Réponds, cadavre impur! et par tes tresses

froides

Te soulevant d'un bras fiévreux,  
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents

Collé les suprêmes adieux?

impure,

—Loin du monde railleur, loin de la foule

Loin des magistrats curieux,  
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,  
Dans ton tombeau mystérieux;

immortelle

Ton époux court le monde, et ta forme

Veille près de lui quand il dort;  
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,  
Et constant jusques à la mort.

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>re</sup> strophe, 4<sup>e</sup> vers.

Qui traînent à plis paresseux

7<sup>e</sup> strophe, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vers.

La jarretière, ainsi qu'un œil vigilant, flambe  
Et darde un regard diamanté.

—

#### **LESBOS (*Pièce condamnée*)**

pastèques,

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,  
Lesbos, où les baisers languissants ou joyeux,  
Chauds comme les soleils, frais comme les

glorieux,

Font l'ornement des nuits et des jours

Mère des jeux latins et des voluptés grecques;

cascaades

Lesbos, où les baisers sont comme les

Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans

fonds  
saccades,  
profonds;  
cascades!

Et courent, sanglotant et gloussant par  
—Orageux et secrets, fourmillants et  
Lesbos où les baisers sont comme les

s'attirent,

Lesbos, où les Phrynés l'une et l'autre

Où jamais un soupir ne resta sans écho,  
A l'égal de Paphos les étoiles t'admirent,  
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho!  
—Lesbos, où les Phrynés l'une et l'autre

s'attirent;

langoureuses

Lesbos, terre des nuits chaudes et

Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté,  
Les filles aux yeux creux, de leurs corps

amoureuses,

Caressent les fruits mûrs de leur nubilité.  
Lesbos, terre des nuits chaudes et

langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'œil

austère;

Tu tires ton pardon de l'excès des baisers,  
Reine du doux empire, aimable et noble terre,  
Et des raffinements toujours inépuisés,  
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil

austère.

Tu tires ton pardon de l'éternel martyr  
Infligé sans relâche aux cœurs ambitieux,  
Qu'attire loin de nous le radieux sourire  
Entrevu vaguement au bord des autres deux;

Tu tires ton pardon de l'éternel martyr!

Qui des dieux osera, Lesbos, être ton juge  
Et condamner ton front pâli dans les travaux,  
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge  
De larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux?  
Qui des dieux osera, Lesbos, être ton juge?

l'injuste?  
l'Archipel,  
l'injuste?

Que nous veulent les lois du juste et de  
Vierges au cœur sublime, honneur de  
Votre religion comme une autre est auguste  
Et l'amour se rira de l'enfer et du ciel...  
—Que nous veulent les lois du juste et de

Leucate,  
frégate,  
l'azur.  
Leucate,

Car Lesbos, entre tous, m'a choisi sur la terre  
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,  
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère  
Des rires effrénés mêlés au sombre pleur...  
Car Lesbos, entre tous, m'a choisi sur la terre,  
Et, depuis lors, je veille au sommet de  
Comme une sentinelle à l'œil perçant et sûr  
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou  
Dont les formes au loin frissonnent dans  
—Et, depuis lors, je veille au sommet de

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,  
Et parmi les sanglots dont le roc retentit,  
Un soir ramènera vers Lesbos qui pardonne  
Le cadavre adoré de Sapho qui partit

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne!

De la mâle Sapho, l'amante, et le poète,  
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs,  
—L'œil d'azur est vaincu par l'œil noir, que

tachète

Le cercle ténébreux tracé par les douleurs  
De la mâle Sapho, l'amante et le poète!

monde

—Plus belle que Vénus se dressant sur le

Et versant les trésors de sa sérénité  
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde  
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté  
Plus belle que Vénus se dressant sur le

monde!

—De Sapho qui mourut le jour de son

blasphème,

Quand, insultant le rite et le culte inventé,  
Elle fit son beau corps la pâture suprême  
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété...  
De Sapho qui mourut le jour de son

blasphème.

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se

lamente,

Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,  
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente  
Que poussent vers les cieus ses rivages

déserts;

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se

lamente!

### VARIANTE DES ÉPAVES

*Avant-dernière strophe, 1<sup>er</sup> vers.*

blasphème. —De celle qui mourut le jour de son

---

## FEMMES DAMNÉES

d'odeur, A la pâle clarté des lampes languissantes,  
Sur de profonds coussins tout imprégnés

Hippolyte rêvait aux caresses puissantes  
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un œil troublé par la tempête  
De sa naïveté le ciel déjà lointain,  
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête  
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

armes, De ses yeux amortis, les paresseuses larmes,  
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,  
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines

Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Étendue à ses pieds, calme et pleine de joie,  
Delphine la couvait avec des yeux ardents,  
Comme un animal fort qui surveille une proie  
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

elle Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,  
Superbe, elle humait voluptueusement  
Le vin de son triomphe et s'allongeait vers

remerciement. Comme pour recueillir un doux

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime  
Le cantique muet que chante le plaisir,

soupir:

choses?

offrir

flétrir?

éphémères

transparents,

pitié...

visage,

moitié,

d'étoiles!

divin,

pas;

Et cette gratitude infinie et sublime  
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long

—«Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces

Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas

L'holocauste sacré de tes premières roses  
Aux souffles violents qui pourraient les

Mes baisers sont légers comme ces

Qui caressent le soir les grands lacs

Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières  
Comme des chariots ou des socs déchirants;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage  
De chevaux et de bœufs aux sabots sans

Hippolyte, ô ma sœur! tourne donc ton

Toi mon âme et mon cœur, mon tout et ma

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et

Pour un de ces regards charmants, baume

Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles  
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin!»

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête:

—«Je ne suis point ingrate et ne me repens

Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète  
Comme après un nocturne et terrible repas.

mouvantes

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes  
Et de noirs bataillons de fantômes épars  
Qui veulent me conduire en des routes

Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

effroi:

Avons-nous donc commis une action étrange?  
Explique si tu peux mon trouble et mon

ange!

Je frissonne de peur quand tu me dis: Mon

Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,  
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,  
Quand même tu serais une embûche dressée  
Et le commencement de ma perdition!»

d'enfer?

Delphine, secouant sa crinière tragique,  
Et comme trépignant sur le trépied de fer,  
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique:  
—«Qui donc devant l'amour ose parler

Maudit soit à jamais le rêveur inutile  
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,  
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,  
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté!

Celui qui veut unir dans un accord mystique  
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour  
Ne chauffera jamais son corps paralytique  
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour!

baisers;  
Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide;  
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels

Et pleine de remords et d'horreur, et livide.  
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés;

maître!»  
On ne peut ici-bas contenter qu'un seul

douleur,  
Mais l'enfant, épanchant une immense

être  
Cria soudain:—«Je sens s'élargir dans mon

Un abîme béant; cet abîme est mon cœur,

vide;  
Brûlant comme un volcan, profond comme le

sang.  
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant,  
Et ne rafraichira la soif de l'Euménide,  
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au

monde,  
Que nos rideaux fermés nous séparent du

tombeaux.»  
Et que la lassitude amène le repos!  
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,  
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des

les crimes,  
Descendez, descendez, lamentables victimes,  
Descendez le chemin de l'enfer éternel;  
Plongez au plus profond du gouffre où tous

Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage;  
Ombres folles, courez au but de vos désirs;  
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,

Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes;  
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux  
Filent en s'enflammant ainsi que des lanternes  
Et pénètrent vos corps de leurs parfums  
affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance  
Altère votre soif et raidit votre peau,  
Et le vent furibond de la concupiscence  
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux  
drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes,  
condamnées,  
A travers les déserts courez comme les loups;  
Faites votre destin, âmes désordonnées,  
Et fuyez l'infini que vous portez en vous!

---

## FEMMES DAMNÉES

Comme un bétail pensif sur le sable couchées,  
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des  
mers,  
Et leurs pieds se cherchant et leurs mains  
rapprochées  
Ont de douces langueurs et des frissons  
amers.

Les unes, cœurs épris des longues  
confidences,  
Dans le fond des bosquets où jasant les  
ruisseaux,  
Vont épelant l'amour des craintives enfances  
Et creusent le bois vert des jeunes

arbrisseaux;

et graves

païens

hurlantes,

vêtements,

solitaires,

poursuivies,

vous plains,

inassouvies,

sont pleins!

D'autres, comme des sœurs, marchent lentes

A travers les rochers pleins d'apparitions,  
Où saint Antoine a vu surgir comme des laves  
Les seins nus et pourprés de ses tentations;

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,  
Qui dans le creux muet des vieux antres

T'appellent au secours de leurs fièvres

O Bacchus, endormeur des remords anciens!

Et d'autres, dont la gorge aime les scapulaires,  
Qui, recélant un fouet sous leurs longs

Mêlent, dans le bois sombre et les nuits

L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,  
De la réalité grands esprits contempliers,  
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,  
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,

Vous que dans votre enfer mon âme a

Pauvres sœurs, je vous aime autant que je

Pour vos mornes douleurs, vos soifs

Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs

## LES DEUX BONNES SŒURS

filles,  
guenilles  
charmilles  
sœurs,  
immondes?  
attraits,

La Débauche et la Mort sont deux aimables  
Prodigues de baisers et riches de santé,  
Dont le flanc toujours vierge et drapé de  
Sous l'éternel labeur n'a jamais enfanté.  
Au poète sinistre, ennemi des familles,  
Favori de l'enfer, courtisan mal renté,  
Tombeaux et lupanars montrent sous leurs  
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.  
Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes  
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes  
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.  
Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras  
O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en  
Sur ses myrtes infects enter tes noirs cyprès?

### VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>er</sup> *quatrain*, 2<sup>e</sup> *vers*.

Prodigues de baisers, robustes de santé.

---

## LA FONTAINE DE SANG

flots,

Il me semble parfois que mon sang coule à  
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques

sanglots.  
murmure,  
blessure.

Je l'entends bien qui coule avec un long  
Mais je me tâte en vain pour trouver la

A travers la cité, comme dans un champ clos,  
Il s'en va, transformant les pavés en îlots,  
Désaltérant la soif de chaque créature,  
Et partout colorant en rouge la nature.

mine;  
fine!

J'ai demandé souvent à des vins capiteux  
D'endormir pour un jour la terreur qui me  
De vin rend l'œil plus clair et l'oreille plus

oublieux;  
d'aiguilles

J'ai cherché dans l'amour un sommeil  
Mais l'amour n'est pour moi qu'un matelas  
Fait pour donner à boire à ces cruelles filles!



## ALLÉGORIE

peau.

C'est une femme belle et de riche encolure,  
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.  
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,  
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa

et fauche,

Elle rit à la Mort et nargue la Débauche,  
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte

Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté  
De ce corps ferme et droit la rude majesté.  
Elle marche en déesse et repose en sultane;

Elle a dans le plaisir la foi mahométane,  
Et dans ses bras ouverts, que remplissent ses  
seins,

Elle appelle des yeux la race des humains.  
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde  
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,  
Que la beauté du corps est un sublime don  
Qui de toute infamie arrache le pardon.  
Elle ignore l'Enfer comme le Purgatoire,  
Et quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit  
noire,

Elle regardera la face de la Mort,  
Ainsi qu'un nouveau-né,—sans haine et sans  
remords.



## LA BÉATRICE

Dans des terrains cendreaux, calcinés, sans  
verdure,

Comme je me plaignais un jour à la nature,  
Et que de ma pensée, en vaguant au hasard,  
J'aiguais lentement sur mon cœur le  
poignard,

Je vis en plein midi descendre sur ma tête  
Un nuage funèbre et gros d'une tempête,  
Qui portait un troupeau de démons vicieux,  
Semblables à des nains cruels et curieux.  
A me considérer froidement ils se mirent,  
Et, comme des passants sur un fou qu'ils  
admirent,

Je les entendis rire et chuchoter entre eux,  
En échangeant maint signe et maint  
clignement d'yeux:

«Contemplons à loisir cette caricature  
Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture,

Le regard indécis et les cheveux au vent.  
N'est-ce pas grand'pitié de voir ce bon vivant,  
Ce gueux, cet histrion en vacances, ce drôle,  
Parce qu'il sait jouer artistement son rôle,  
Vouloir intéresser au chant de ses douleurs  
Les aigles, les grillons, les ruisseaux et les  
fleurs,  
Et même à nous, auteurs de ces vieilles  
rubriques.

Réciter en hurlant ses tirades publiques?»  
J'aurais pu (mon orgueil aussi haut que les  
monte  
Domine la nuée et le cri des démons)  
Détourner simplement ma tête souveraine,  
Si je n'eusse pas vu parmi leur troupe  
obscène.

Crime qui n'a pas fait chanceler le soleil!  
La reine de mon cœur au regard nonpareil,  
Qui riait avec eux de ma sombre détresse  
Et leur versait parfois quelque sale caresse.

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*Dernière strophe, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vers.*

Recevrait sans bouger le choc de cent  
démons!—

Détourner froidement ma tête souveraine,

---

#### LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE (*Pièce condamnée*)

La femme cependant de sa bouche de fraise,  
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,  
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,  
Laisait couler ces mots tout imprégnés de  
musc:

science  
conscience.  
triomphants  
voiles,  
voluptés,  
veloutés,  
buste,  
moi.»

—«Moi j'ai la lèvre humide, et je sais la  
De perdre au fond d'un lit l'antique  
Je sèche tous les pleurs sur mes seins  
Et fais rire les vieux du rire des enfants.  
Je remplace, pour qui me voit nue et sans  
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles!  
Je suis, mon cher savant, si docte aux  
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras  
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon  
Timide et libertine et fragile et robuste,  
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi  
Les Anges impuissants se damneraient pour

plus  
de pus!  
épouvante,  
squelette  
girouette

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,  
Et que languissamment je me tournai vers elle  
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis  
Qu'une outre aux flancs gluants toute pleine  
Je fermai les deux yeux dans ma froide  
Et, quand je les rouvris à la clarté vivante,  
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant  
Qui semblait avoir fait provision de sang,  
Tremblaient confusément des débris de  
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une  
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de

fer,

Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

### VARIANTE DES «ÉPAVES»

12<sup>e</sup> vers.

redoutés,

Lorsque j'étouffe un homme en mes bras



### UN VOYAGE A CYTHÈRE

joyeux

Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout

Et planait librement à l'entour des cordages;  
Le navire roulait sous un ciel sans nuages,  
Comme un ange enivré du soleil radieux.

Cythère,

Quelle est cette île triste et noire?—C'est

chansons,

Nous dit-on, un pays fameux dans les

Eldorado banal de tous les vieux garçons.  
Regardez! après tout, c'est une pauvre terre.

arome,

—Ile des doux secrets et des fêtes du cœur!  
De l'antique Vénus le superbe fantôme  
Au-dessus de tes mers plane comme un

écloses,

Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs

roses

Vénérée à jamais par toute nation,  
Où les soupirs des cœurs en adoration  
Roulent comme l'encens sur un jardin de

maigres,  
aigres.  
bocagères,  
blanches,  
branches,  
cyprès.  
impur  
pourriture;  
effondré  
cuisses,  
Ou le roucoulement éternel d'un ramier!  
—Cythère n'était plus qu'un terrain des plus  
Un désert rocailleux troublé par des cris  
J'entrevois pourtant un objet singulier!  
Ce n'était pas un temple aux ombres  
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,  
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,  
Entre-bâillant sa robe aux brises passagères;  
Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près  
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles  
Nous vîmes que c'était un gibet à trois  
Du ciel se détachant en noir, comme un  
De féroces oiseaux perchés sur leur pâture  
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,  
Chacun plantant, comme un outil, son bec  
Dans tous les coins saignants de cette  
Les yeux étaient deux trous, et du ventre  
Les intestins pesants lui coulaient sur les  
Et ses bourreaux, gorgés de hideuses délices,  
L'avaient à coups de bec absolument châtré.  
Sous les pieds, un troupeau de jaloux

quadrupèdes,

Le museau relevé, tournoyait et rôdait;  
Une plus grande bête au milieu s'agitait  
Comme un exécuter entouré de ses aides.

Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau,  
Silencieusement tu souffrais ces insultes  
En expiation de tes infâmes cultes  
Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

miennes!

Ridicule pendu, tes douleurs sont les

dents

Je sentis, à l'aspect de tes membres flottants,  
Comme un vomissement, remonter vers mes

noires

Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes;

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,  
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires  
Des corbeaux lancinants et des panthères

Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

—Le ciel était charmant, la mer était unie;  
Pour moi tout était noir et sanglant désormais,  
Hélas! et j'avais, comme en un suaire épais,  
Le cœur enseveli dans cette allégorie.

image...

Dans ton île, ô Vénus! je n'ai trouvé debout  
Qu'un gibet symbolique ou pendait mon

courage

—Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le

dégoût!

De contempler mon cœur et mon corps sans

VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

joyeux

1<sup>er</sup> vers.

Mon cœur se balançait comme un ange

---

## L'AMOUR ET LE CRANE

### VIEUX-CUL-DE-LAMPE

L'Amour est assis sur le crâne  
De l'humanité,  
Et sur ce trône le profane,  
Au rire effronté,

Souffle gaîment des bulles rondes  
Qui montent dans l'air,  
Comme pour rejoindre les mondes  
Au fond de l'éther.

Le globe lumineux et frêle  
Prend un grand essor,  
Crève et crache son âme grêle  
Comme un songe d'or.

J'entends le crâne à chaque bulle  
Prier et gémir:  
«Ce jeu féroce et ridicule,  
Quand doit-il finir?

«Car ce que ta bouche cruelle  
Éparpille en l'air,  
Monstre assassin, c'est ma cervelle,  
Mon sang et ma chair!»

---

# RÉVOLTE

## [Avertissement]

*Parmi les morceaux suivants, le plus caractérisé a déjà paru dans un des principaux recueils littéraires de Paris, où il n'a été considéré, du moins par les gens d'esprit, que pour ce qu'il est véritablement: le pastiche des raisonnements de l'ignorance et de la fureur. Fidèle à son douloureux programme, l'auteur des Fleurs du Mal a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions. Cette déclaration candide n'empêchera pas sans doute les critiques honnêtes de le ranger parmi les théologiens de la populace et de l'accuser d'avoir regretté pour Notre Sauveur Jésus-Christ, pour la victime éternelle et volontaire, le rôle d'un conquérant, d'un Attila égalitaire et dévastateur. Plus d'un adressera sans doute au Ciel les actions de grâces habituelles du Pharisien: «Merci, mon Dieu, qui n'avez pas permis que je fusse semblable à ce poète infâme!»<sup>[5]</sup>*

---

## LE RENIEMENT DE SAINT-PIERRE

d'anathèmes  
Séraphins?  
blasphèmes.

Qu'est-ce que Dieu fait donc de ce flot  
Qui monte tous les jours vers ses chers  
Comme un tyran gorgé de viande et de vins,  
Il s'endort au doux bruit de nos affreux

Les sanglots des martyrs et des suppliciés  
Sont une symphonie enivrante sans doute,  
Puisque, malgré le sang que leur volupté  
coûte,

Les Cieux ne s'en sont point encore rassasiés!

—Ah! Jésus, souviens-toi du Jardin des

Olives!

Dans ta simplicité tu priais à genoux  
Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous  
Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes

chairs vives,

Lorsque tu vis cracher sur ta divinité  
La crapule du corps de garde et des cuisines,  
Et lorsque tu sentis s'enfoncer les épines  
Dans ton crâne où vivait l'immense

Humanité;

Quand de ton corps brisé la pesanteur horrible  
Allongeait tes deux bras distendus, que ton

sang

Et ta sueur coulaient de ton front pâissant,  
Quand tu fus devant tous posé comme une

cible,

Rêvais-tu de ces jours si brillants et si beaux  
Où tu vins pour remplir l'éternelle promesse,  
Où tu foulais, monté sur une douce ânesse,  
Des chemins tout jonchés de fleurs et de

rameaux,

Où, le cœur tout gonflé d'espoir et de

vaillance,

Tu fouettais tous ces vils marchands à tour de

bras,

Où tu fus maître enfin? Le remords n'a-t-il

pas

Pénétré dans ton flanc plus avant que la

lance?

—Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait  
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du

rêve;

Puissé-je user du glaive et périr par le glaive!  
Saint Pierre a renié Jésus... il a bien fait!

## VARIANTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*2<sup>e</sup> strophe, 4<sup>e</sup> vers.*

Les cieux ne s'en sont point encor rassasiés!

---

## ABEL ET CAIN

### I

Race d'Abel, dors, bois et mange;  
Dieu te sourit complaisamment.

Race de Caïn, dans la fange  
Rampe et meurs misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice  
Flatte le nez du Séraphin!

Race de Caïn, ton supplice  
Aura-t-il jamais une fin?

Race d'Abel, vois tes semailles  
Et ton bétail venir à bien;

Race de Caïn, tes entrailles  
Hurlent la faim comme un vieux chien.

Race d'Abel, chauffe ton ventre  
A ton foyer patriarcal;

Race de Caïn, dans ton antre  
Tremble de froid, pauvre chacal!

Race d'Abel, aime et pullule!  
Ton or fait aussi des petits.

Race de Caïn, cœur qui brûle,  
Prends garde à ces grands appétits.

Race d'Abel, tu croîs et broutes  
Comme les punaises des bois!

Race de Caïn, sur les routes  
Traîne ta famille aux abois

## II

Ah! race d'Abel, ta charogne  
Engraissera le sol fumant!

Race de Caïn, ta besogne  
N'est pas faite suffisamment;

Race d'Abel, voici ta honte:  
Le fer est vaincu par l'épieu!

Race de Caïn, au ciel monte  
Et sur la terre jette Dieu!

### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> distiques.*

Race d'Abel, sans peur pullule:  
L'argent fait aussi des petits;

Race de Caïn, ton cœur brûle,  
Éteins ces cruels appétits.

---

### LES LITANIES DE SATAN

Anges,

O toi, le plus savant et le plus beau des

Dieu trahi par le sort et privé de louanges,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,  
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

souterraines,

Toi qui sais tout, grand roi des choses

Guérisseur familier des angoisses humaines,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

maudits,

Toi qui, même aux lépreux, aux parias

Enseignes par l'amour le goût du Paradis,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

charmante!

O toi qui de la Mort, ta vieille et forte amante,  
Engendras l'Espérance,—une folle

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

haut

Toi qui fais au proscrit ce regard calme et

échafaud,

Qui damne tout un peuple autour d'un

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui sais en quels coins des terres

envieuses

Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi dont l'œil clair connaît les profonds

arsenaux

Où dort enseveli le peuple des métaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi dont la large main cache les précipices  
Au somnambule errant au bord des édifices,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui, magiquement, assouplis les vieux os  
De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui, pour consoler l'homme frêle qui

souffre.

Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui poses ta marque, ô complice subtil,  
Sur le front du Crésus impitoyable et vil,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des

filles

Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Bâton des exilés, lampe des inventeurs,  
Confesseur des pendus et des conspirateurs,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère  
Du Paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

---

### PRIÈRE

hauteurs  
Gloire et louange à toi, Satan, dans les  
Du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs  
De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence!  
Science,  
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de  
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front  
Comme un Temple nouveau ses rameaux  
s'épanchront!

### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*3<sup>e</sup> distique, 2<sup>e</sup> vers.*

Aimable médecin des angoisses humaines,

*4<sup>e</sup> distique, 1<sup>er</sup> vers.*

Qui mène aux parias, aux animaux maudits,

*6<sup>e</sup> distique, 1<sup>er</sup> vers.*

Toi qui peux octroyer ce regard calme et haut

*8<sup>e</sup> distique, 1<sup>er</sup> vers.*

arsenaux  
Toi dont l'œil clair connaît les secrets

10<sup>e</sup> distique, 1<sup>er</sup> vers.

os  
Toi qui frottes de baume et d'huile les vieux

12<sup>e</sup> distique.

Toi qui mets ton paraphe, ô complice subtil.  
Sur le front du banquier impitoyable et vil.

Le sous-titre PRIÈRE n'est pas dans la  
première édition.

3<sup>e</sup> vers de la PRIÈRE.

De l'Enfer où, fécond, tu couves le silence!

[5] Cet avertissement de Baudelaire n'a été reproduit ni dans l'édition de 1861 ni dans l'édition de 1868. Il n'est relatif qu'aux pièces réunies sous le titre collectif: *Révolte*.

---

## LE VIN

### L'AME DU VIN

bouteilles:  
Un soir, l'âme du vin chantait dans les

«Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,  
Sous ma prison de verre et mes cires

vermeilles,

Un chant plein de lumière et de fraternité!

flamme,

De peine, de sueur et de soleil cuisant  
Pour engendrer ma vie et pour me donner

l'âme;

tombe  
travaux,  
froids caveaux.

Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,  
«Car j'éprouve une joie immense quand je  
Dans le gosier d'un homme usé par ses  
Et sa chaude poitrine est une douce tombe  
Où je me plais bien mieux que dans mes

dimanches  
palpitant?  
manches.

«Entends-tu retentir les refrains des  
Et l'espoir qui gazouille en mon sein  
Les coudes sur la table et retroussant tes  
Tu me glorifieras et tu seras content;

«J'allumerai les yeux de ta femme ravie;  
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs  
Et serai pour ce frêle athlète de la vie  
L'huile qui raffermir les muscles des lutteurs.

«En toi je tomberai, végétale ambroisie,  
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,  
Pour que de notre amour naisse la poésie  
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur!»

---

## LE VIN DES CHIFFONNIERS

verre,  
fangeux

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère  
Dont le vent bat la flamme et tourmente le  
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe  
Où l'humanité grouille en ferments orageux,

tête,  
poète,  
sujets,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la  
Butant, et se cognant aux murs comme un  
Et, sans prendre souci des mouchards, ses  
Épanche tout son cœur en glorieux projets.

suspendu

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,  
Terrasse les méchants, relève les victimes,  
Et sous le firmament comme un dais  
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

futailles,  
batailles,  
drapeaux,  
triomphaux

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,  
Éreintés et pliant sous un tas de débris,  
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de  
Suivis de compagnons, blanchis dans les  
Dont la moustache pend comme les vieux  
—Les bannières, les fleurs et les arcs

Se dressent devant eux, solennelle magie!  
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie  
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour!

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole;  
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits

silence,  
sommeil;

Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence  
De tous ces vieux maudits qui meurent en

Dieu, touché de remords, avait fait le

L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil!

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*4<sup>e</sup> strophe, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vers.*

Le dos martyrisé sous de hideux débris,  
Trouble vomissement du fastueux Paris,

*Dernière strophe, 3<sup>e</sup> vers.*

Dieu, saisi de remords, avait fait le sommeil;

---

#### LE VIN DE L'ASSASSIN

Ma femme est morte, je suis libre!  
Je puis donc boire tout mon soûl.  
Lorsque je rentrais sans un sou,  
Ses cris me déchiraient la fibre.

Autant qu'un roi je suis heureux;  
L'air est pur, le ciel admirable...  
Nous avons un été semblable  
Lorsque je devins amoureux!

L'horrible soif qui me déchire  
Aurait besoin pour s'assouvir  
D'autant de vin qu'en peut tenir  
Son tombeau;—ce n'est pas peu dire:

Je l'ai jetée au fond d'un puits,

Et j'ai même poussé sur elle  
Tous les pavés de la margelle.  
—Je l'oublierai si je le puis!

Au nom des serments de tendresse,  
Dont rien ne peut nous délier,  
Et pour nous réconcilier  
Comme au beau temps de notre ivresse,

J'implorai d'elle un rendez-vous,  
Le soir, sur une route obscure.  
Elle y vint—folle créature!  
Nous sommes tous plus ou moins fous!

Elle était encore jolie,  
Quoique bien fatiguée! et moi,  
Je l'aimais trop! voilà pourquoi  
Je lui dis: «Sors de cette vie!»

Nul ne peut me comprendre. Un seul  
Parmi ces ivrognes stupides  
Songea-t-il dans ses nuits morbides  
A faire du vin un linceul?

Cette crapule invulnérable  
Comme les machines de fer  
Jamais ni l'été ni l'hiver,  
N'a connu l'amour véritable,

Avec ses noirs enchantements,  
Son cortège infernal d'alarmes,  
Ses fioles de poison, ses larmes,  
Ses bruits de chaîne et d'ossements!

—Me voilà libre et solitaire!  
Je serai ce soir ivre-mort;  
Alors, sans peur et sans remord,

Je me coucherais sur la terre,

Et je dormirai comme un chien!  
Le chariot aux lourdes roues  
Chargé de pierres et de boues,  
Le wagon enragé peut bien

Écraser ma tête coupable  
Ou me couper par le milieu,  
Je m'en moque comme de Dieu,  
Du Diable ou de la Sainte Table!

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*1<sup>re</sup> strophe, 4<sup>e</sup> vers.*

Ses pleurs me déchiraient la fibre.

*8<sup>e</sup> strophe, 3<sup>e</sup> vers.*

Songea-t-il dans ses nuits turpides

—

#### LE VIN DU SOLITAIRE

Le regard singulier d'une femme galante  
Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc  
Que la lune onduleuse envoie au lac  
tremblant,  
nonchalante;  
Quand elle y veut baigner sa beauté  
Le dernier sac d'écus dans les doigts d'un  
joueur;  
Un baiser libertin de la maigre Adeline;  
Les sons d'une musique énervante et câline,  
Semblable au cri lointain de l'humaine  
douleur,

Tout cela ne vaut pas, ô bouteille profonde,  
Les baumes pénétrants que ta panse féconde  
Garde au cœur altéré du poète pieux;

Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie,  
—Et l'orgueil, ce trésor de toute gueuserie,  
Qui nous rend triomphants et semblables aux

Dieux.

---

## LE VIN DES AMANTS

Aujourd'hui l'espace est splendide!  
Sans mors, sans éperons, sans bride,  
Partons à cheval sur le vin  
Pour un ciel féerique et divin!

Comme deux anges que torture  
Une implacable calenture,  
Dans le bleu cristal du matin  
Suivons le mirage lointain!

Mollement balancés sur l'aile  
Du tourbillon intelligent,  
Dans un délire parallèle,

Ma sœur, côte à côte nageant,  
Nous fuirons sans repos ni trêves  
Vers le paradis de mes rêves!

---

## LA MORT

## LA MORT DES AMANTS

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux,  
Et d'étranges fleurs sur des étagères,  
Écloses pour nous sous des ciels plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,  
Nos deux cœurs seront deux vastes  
flambeaux,

Qui réfléchiront leurs doubles lumières  
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,  
Nous échangerons un éclair unique,  
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux;

Et plus tard un Ange, entr'-ouvrant les portes,  
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,  
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>er</sup> *tercet*, 1<sup>er</sup> *vers*.

Un soir plein de rose et de bleu mystique,

2<sup>e</sup> *tercet*, 1<sup>er</sup> *vers*.

Et bientôt un Ange, entrouvrant les portes,

—

#### LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console, hélas! et qui fait  
vivre;

C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir  
Qui, comme un élixir, nous monte et nous  
enivre,

Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au  
soir;

A travers la tempête, et la neige, et le givre,  
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir;  
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,  
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir;

magnétiques

C'est un Ange qui tient dans ses doigts

Le sommeil et le don des rêves extatiques,  
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus;

mystique,

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier

inconnus!

C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,  
C'est le portique ouvert sur les Cieux

## VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>er</sup> *quatrain*, 1<sup>er</sup> *vers*.

vivre;

C'est la Mort qui console et la Mort qui fait

1<sup>er</sup> *quatrain*, 3<sup>e</sup> *vers*.

Qui, divin élixir, nous monte et nous enivre,

—

## LA MORT DES ARTISTES

Combien faut-il de fois secouer mes grelots  
Et baiser ton front bas, morne Caricature?  
Pour piquer dans le but, de mystique nature,  
Combien, ô mon carquois, perdre de javelots?

complots,

Nous userons notre âme en de subtils

Et nous démolirons mainte lourde armature,

Avant de contempler la grande Créature  
Dont l'infernal désir nous remplit de sanglots!

Il en est qui jamais n'ont connu leur Idole,  
Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un  
affront,

Qui vont te martelant la poitrine et le front,

N'ont qu'un espoir, étrange et sombre  
Capitole!

C'est que la Mort, planant comme un soleil  
nouveau,

Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau!

#### VARIANTES DE LA PREMIÈRE ÉDITION

1<sup>er</sup> *quatrain*, 3<sup>e</sup> *vers*.

Pour piquer dans le but, mystique quadrature,

---

### **PROJETS D'UNE PRÉFACE POUR LA SECONDE ÉDITION DES «FLEURS DU MAL»<sup>[6]</sup>**

**[Première version.]**

Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre a été écrit; non plus que pour les femmes, les filles ou les sœurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage.

Je sais que l'amant passionné du beau style s'expose à la haine des multitudes; mais aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incomparable de ce siècle, ni à confondre l'encre avec la vertu.

Des poètes illustres s'étaient partagés depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus

agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire la *beauté* du *Mal*. Ce livre, essentiellement inutile et absolument innocent, n'a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d'exercer mon goût passionné de l'obstacle.

Quelques-uns m'ont dit que ces poésies pouvaient faire du mal; je ne m'en suis pas réjoui. D'autres, de bonnes âmes, qu'elles pouvaient faire du bien; et cela ne m'a pas affligé. La crainte des uns et l'espérance des autres m'ont également étonné et n'ont servi qu'à me prouver une fois de plus que ce siècle avait désappris toutes les notions classiques relatives à la littérature.

Malgré les secours que quelques cuistres célèbres ont apportés à la sottise naturelle de l'homme, je n'aurais jamais cru que notre patrie pût marcher avec une telle vélocité dans la voie du *progrès*. Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. Mais il est des carapaces heureuses que le poison lui-même n'entamerait pas.

J'avais primitivement l'intention de répondre à de nombreuses critiques, et, en même temps, d'expliquer quelques questions très simples, totalement obscurcies par la lumière moderne<sup>[7]</sup>: Qu'est-ce que la poésie? Quel est son but? De la distinction du Bien d'avec le Beau; de la Beauté dans le Mal; que le rythme et la rime répondent dans l'homme aux immortels besoins de monotonie, de symétrie et de surprise; de l'adaptation du style au sujet; de la vanité et du danger de l'inspiration, etc., etc.; mais j'ai eu l'imprudence de lire ce matin quelques feuilles publiques; soudain, une indolence, du poids de vingt atmosphères, s'est abattue sur moi, et je me suis arrêté devant l'épouvantable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit. Ceux qui savent me devinent, et pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas me comprendre, j'amoncellerais sans fruit les explications.

C.B.

---

### [Deuxième version.]

[*A fondre peut-être avec d'anciennes notes.*]

S'il y a quelque gloire à n'être pas compris, ou à ne l'être que très peu, je peux dire sans vanterie que, par ce petit livre, je l'ai acquise et méritée d'un

seul coup. Offert plusieurs fois de suite à divers éditeurs qui le repoussaient avec horreur, poursuivi et mutilé, en 1857, par suite d'un malentendu fort bizarre, lentement rajeuni, accru et fortifié pendant quelques années de silence, disparu de nouveau, grâce à mon insouciance, ce produit discordant de *la Muse des derniers jours*, encore avivé par quelques nouvelles touches violentes, ose affronter aujourd'hui, pour la troisième fois<sup>[8]</sup>, le soleil de la sottise.

Ce n'est pas ma faute; c'est celle d'un éditeur insistant qui se croit assez fort pour braver le dégoût public. «Ce livre restera sur toute votre vie comme une tache», me prédisait, dès le commencement, un de mes amis, qui est un grand poète. En effet, toutes mes mésaventures lui ont, jusqu'à présent, donné raison. Mais j'ai un de ces heureux caractères qui tirent une jouissance de la haine et qui se glorifient dans le mépris. Mon goût diaboliquement passionné de la bêtise me fait trouver des plaisirs particuliers dans les travestissements de la calomnie. Chaste comme le papier, sobre comme l'eau, porté à la dévotion comme une communiant, inoffensif comme une victime, il ne me déplairait pas de passer pour un débauché, un ivrogne, un impie et un assassin.

Mon éditeur prétend qu'il y aurait quelque utilité pour moi, comme pour lui, à expliquer pourquoi et comment j'ai fait ce livre, quels ont été mon but et mes moyens, mon dessein et ma méthode. Un tel travail de critique aurait sans doute quelques chances d'amuser les esprits amoureux de la rhétorique profonde. Pour ceux-là peut-être, l'écrirai-je plus tard et le ferai-je tirer à une dizaine d'exemplaires. Mais, à un meilleur examen, ne paraît-il pas évident que ce serait là une besogne tout à fait superflue, pour les uns comme pour les autres, puisque les uns savent ou devinent, et que les autres ne comprendront jamais? Pour insuffler au peuple l'intelligence d'un objet d'art, j'ai une trop grande peur du ridicule, et je craindrais, en cette matière, d'égaliser ces utopistes qui veulent, par un décret, rendre tous les Français riches et vertueux d'un seul coup. Et puis, ma meilleure raison, ma suprême, est que cela m'ennuie et me déplaît. Mène-t-on la foule dans les ateliers de l'habilleuse et du décorateur, dans la loge de la comédienne? Montre-t-on au public affolé aujourd'hui, indifférent demain, le mécanisme des trucs? Lui explique-t-on les retouches et les variantes improvisées aux répétitions, et jusqu'à quelle dose l'instinct et la sincérité sont mêlés aux rubriques et au charlatanisme indispensable dans l'amalgame de l'œuvre? Lui révèle-t-on

toutes les loques, les fards, les poulies, les chaînes, les repentirs, les épreuves barbouillées, bref toutes les horreurs qui composent le sanctuaire de l'art?

D'ailleurs, telle n'est pas aujourd'hui mon humeur. Je n'ai le désir ni de démontrer, ni d'étonner, ni d'amuser, ni de persuader. J'ai mes nerfs, mes vapeurs. J'aspire à un repos absolu et à une nuit continue. Chantre des voluptés folles du vin et de l'opium, je n'ai soif que d'une liqueur inconnue sur la terre, et que la pharmacie céleste elle-même ne pourrait pas m'offrir; d'une liqueur qui ne contiendrait ni la vitalité, ni la mort, ni l'excitation, ni le néant. Ne rien savoir, ne rien enseigner, ne rien vouloir ne rien sentir, dormir et encore dormir, tel est aujourd'hui mon unique vœu. Vœu infâme et dégoûtant, mais sincère.

Toutefois, comme un goût supérieur nous apprend à ne pas craindre de nous contredire un peu nous-mêmes, j'ai rassemblé, à la fin de ce livre abominable, le témoignage de sympathie de quelques-uns des hommes que je prise le plus<sup>[9]</sup>, pour qu'un lecteur impartial en puisse inférer que je ne suis pas absolument digne d'excommunication et qu'ayant su me faire aimer de quelques-uns, mon cœur, quoi qu'en ai dit, je ne sais plus quel torchon imprimé, n'a peut-être pas « l'épouvantable laideur de mon visage ».

Enfin, par une générosité peu commune, dont MM. les critiques...

Comme l'ignorance va croissant...

Je dénonce moi-même les imitations...

---

### [Troisième version.]

#### DÉDICACE

Pour connaître le bonheur, il faut avoir le courage de

l'avaler<sup>[10]</sup>. Le bonheur vomitif.  
Oreste et Électre. Angoisses.  
De l'utilité de la douleur.  
La femme naturelle.

La volupté artificielle.  
Je désire que cette dédicace soit inintelligible.

## PRÉFACE

La France traverse une phase de vulgarité, Paris, centre et rayonnement de bêtise universelle. Malgré Molière et Béranger, on n'aurait jamais cru que la France irait si grand train dans la voie du progrès.—Questions d'art, *terrae ignotæ*.

Le grand homme est bête.

Mon livre a pu faire du bien. Je ne m'en afflige pas. Il a pu faire du mal. Je ne m'en réjouis pas.

Le but de la poésie. Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles ou mes soeurs.

On m'a attribué tous les crimes que je racontais.

Divertissement de la haine et du mépris. Les élégiaques sont des canailles. *Et verbum caro factum est*. Or, le poète n'est d'aucun parti. Autrement, il serait un simple mortel.

Le Diable. Le péché originel. Homme bon. Si vous vouliez, vous seriez le favori du Tyran; il est plus difficile d'aimer Dieu que de croire en lui. Au contraire, il est plus difficile pour les gens de ce siècle de croire au Diable que de l'aimer. Tout le monde le sent et personne n'y croit. Sublime subtilité du Diable.

Une âme de mon choix. Le Décor.—Ainsi la nouveauté.—L'Épigraphe.—D'Aurevilly.—La Renaissance.—Gérard de Nerval—Nous sommes tous pendus ou pendables.

J'avais mis quelques ordures pour plaire à MM. les journalistes. Ils se sont montrés ingrats.

### [Notes.]

Comment, par une série d'efforts déterminée, l'artiste peut s'élever à une originalité proportionnelle;

Comment la poésie touche à la musique par une prosodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique aucune théorie classique;

Que la poésie française possède une prosodie mystérieuse et méconnue, comme les langues latine et anglaise;

Pourquoi tout poète, qui ne sait pas au juste combien chaque mot comporte de rimes, est incapable d'exprimer une idée quelconque;

Que la phrase poétique peut imiter (et par là elle touche à l'art musical et à la science mathématique) la ligne horizontale, la ligne droite ascendante, la ligne droite descendante; qu'elle peut monter à pic vers le ciel, sans essoufflement, ou descendre perpendiculairement vers l'enfer avec la vélocité de toute pesanteur; qu'elle peut suivre la spirale, décrire la parabole, ou le zigzag figurant une série d'angles superposés;

Que la poésie se rattache aux arts de la peinture, de la cuisine et du cosmétique par la possibilité d'exprimer toute sensation de suavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur, par l'accouplement de tel substantif avec tel adjectif, analogue ou contraire;

Comment, appuyé sur mes principes et disposant de la science que je me charge de lui enseigner en vingt leçons, tout homme devient capable de composer une tragédie qui ne sera pas plus sifflée qu'une autre, ou d'aligner un poème de la longueur nécessaire pour être aussi ennuyeux que tout poème épique connu.

Tâche difficile que de s'élever vers cette insensibilité divine! Car moi-même, malgré les plus louables efforts je n'ai su résister au désir de plaire à mes contemporains, comme l'attestent en quelques endroits, apposées comme un fard, certaines basses flatteries adressées à la démocratie, et même quelques ordures destinées à me faire pardonner la tristesse de mon sujet. Mais MM. les journalistes s'étant montrés ingrats envers les caresses de ce genre, j'en ai supprimé la trace, autant qu'il m'a été possible, dans cette nouvelle édition.

Je me propose, pour vérifier de nouveau l'excellence de ma méthode, de l'appliquer prochainement à la célébration des jouissances de la dévotion et des ivresses de la gloire militaire, bien que je ne les aie jamais connues.

Note sur les plagiats<sup>[11]</sup>.—Thomas Gray. Edgar Poë (2 passages). Longfellow (2 passages). Stace. Virgile (tout le morceau d'*Andromaque*). Eschyle. Victor Hugo.

\*

\* \*

Tranquille comme un sage et doux comme un  
maudit<sup>[12]</sup>.

J'ai dit:

Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante...

Que de fois...

Tes débauches sans soif et tes amours sans  
âme,

Ton goût de l'infini

Qui partout, dans le mal lui-même, se  
proclame,

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes  
fêtes,

Tes faubourgs mélancoliques,

Tes hôtels garnis,

Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,

Tes temples vomissant la prière en musique,

Tes désespoirs d'enfant, tes jeux de vieille  
folle,

Tes découragements;

Et tes feux d'artifice, éruptions de joie,

Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

Ton vice vénérable étalé dans la soie,

Et ta vertu risible, au regard malheureux,

Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie.

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,

Tes monuments hautains où s'accrochent les

brumes,

Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,  
Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses,  
Tes tocsins, tes canons, orchestre

assourdissant,

Tes magiques pavés dressés en forteresses,

sang,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques,  
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de

Orénoques,

S'engouffrant dans l'Enfer comme des

défroques.

Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles

devoir

Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,  
O vous, soyez témoins que j'ai fait mon

âme sainte.

Comme un parfait chimiste et comme une

quintessence,

Car j'ai de chaque chose extrait la

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

---

[6]Eugène Crépet, *Œuvres posthumes*, etc.

[7]Rapprocher ce paragraphe des *Notes* qui suivent la *Troisième version*. (Note de l'éditeur des *Œuvres posthumes*. Mercure de France, 1908.)

[8]Ce passage donnerait à penser que cette «deuxième version» était destinée à préfacier non la 2e édition des *Fleurs*, mais une troisième dont, après la mort du poète, on trouva le projet arrêté dans ses notes. (Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, Mercure de France, MCMXV.)

[9]Il s'agit ici évidemment des pièces qui composent l'*Appendice* de l'édition définitive. (Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, Mercure de France, MCMXV.)

[10]Rapprocher de cette phrase celle-ci, qui se trouve au début de la préface des *Paradis artificiels*: «Pour digérer le bonheur naturel comme l'artificiel, il faut avoir le courage de l'avalier, et ceux qui mériteraient peut-être le bonheur sont justement ceux-là à qui la félicité, telle que la conçoivent les mortels, a toujours fait l'effet d'un vomitif.» (Note de M. Eugène Crépet.)

[11] Cette phrase semble se rapporter à la dernière ligne de la seconde préface. C'est une liste des imitations que Baudelaire a faites des poètes dont il cite les noms. (*Note de M. Eugène Crépet.*)

[12] Cette pièce, restée à l'état d'ébauche, devait faire partie de la 2e édition des *Fleurs*. (V. *Lettres*, juillet ou août 1860.) L'idée première en a été reprise dans le sonnet *Épilogue* qui termine les *Petits Poèmes en prose* (*Œuvres complètes*, t. IV.)—Cf. *Lettres*, lettre à Poulet-Malassis, juillet ou août 1860.

(Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, Mercure de France, MCMXV. Le sonnet *Épilogue* est en réalité une tierce-rime.)

---

## PIÈCES AJOUTÉES DANS LA SECONDE ÉDITION (1861)

### L'ALBATROS

d'équipage  
mers,  
voyage,  
blanches  
veule!

Souvent pour s'amuser, les hommes  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des  
Qui suivent, indolents compagnons de  
Le navire glissant sur les gouffres amers.  
A peine les ont-ils déposés sur les planches  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.  
Ce voyageur ailé, comme il est gauche et  
Lui naguère si beau, qu'il est comique et laid!  
L'un aiguise son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime en boitant l'infirme qui volait!  
Le poète est semblable au prince des nuées,  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;

Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

---

## LE MASQUE

### STATUE ALLÉGORIQUE DANS LE GOUT DE LA RENAISSANCE

*A Ernest Christophe, statuaire.*

Contempons ce trésor de grâces florentines;  
Dans l'ondulation de ce corps musculeux  
L'Élégance et la Force abondent, sœurs  
divines.

Cette femme, morceau vraiment miraculeux,  
Divinement robuste, adorablement mince,  
Est faite pour trôner sur des lits somptueux  
Et charmer les loisirs d'un pontife ou d'un  
prince.

—Aussi, vois ce souris fin et voluptueux  
Où la fatuité promène son extase;  
Ce long regard sournois, langoureux et  
moqueur;

Ce visage mignard, tout encadré de gaze,  
Dont chaque trait nous dit avec un air  
vainqueur:

«La Volupté m'appelle et l'Amour me  
couronne!»

A cet être doué de tant de majesté  
Vois quel charme excitant la gentillesse  
donne!

Approchons, et tournons autour de sa beauté.

O blasphème de l'art! ô surprise fatale!  
La femme au corps divin, promettant le  
bonheur,

Par le haut se termine en monstre bicéphale!  
Mais non! Ce n'est qu'un masque, un décor  
suborneur,

Ce visage éclairé d'une exquise grimace;  
Et, regarde, voici, crispée atrocement,  
La véritable tête, et la sincère face  
Renversée à l'abri de la face qui ment.  
—Pauvre grande beauté! le magnifique fleuve  
De tes pleurs aboutit dans mon cœur  
soucieux;  
s'abreuve  
yeux!

—Mais pourquoi pleure-t-elle? Elle, beauté  
parfaite  
vaincu,  
d'athlète?

—Elle pleure, insensée, parce qu'elle a vécu!  
Et parce qu'elle vit! Mais ce qu'elle déplore  
Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux  
genoux,  
encore!  
nous!

---

## HYMNE A LA BEAUTÉ

Viens-tu du ciel profond, ou sors-tu de  
l'abîme,

O Beauté? Ton regard, infernal et divin,  
Verse confusément le bienfait et le crime,  
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

l'aurore;  
orageux;  
amphore

Tu contiens dans ton œil le couchant et  
Tu répands des parfums comme un soir  
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une  
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

astres?  
chien;

Sors-tu du gouffre noir, ou descends-tu des  
Le Démon charmé suit tes jupons comme un  
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,  
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

moques.  
charmant,  
breloques,  
amoureusement.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te  
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins  
Et le Meurtre, parmi tes plus chères  
Sur ton ventre orgueilleux danse

flambeau!»

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle.  
Crépite, flambe, et dit: «Bénéissons ce  
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle  
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

qu'importe,

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer,  
O Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu!

porte

Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la

D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu?

Sirène,

De Satan ou de Dieu, qu'importe? Ange ou

velours,

Qu'importe, si tu rends,—fée aux yeux de

—

Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine!

lourds?

L'univers moins hideux et les instants moins

---

## LA CHEVELURE

mouchoir!

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure!  
O boucles! O parfum chargé de nonchaloir!  
Extase! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un

défunct,

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,  
Tout un monde lointain, absent, presque

musique,

Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!  
Comme d'autres esprits voguent sur la

sève,

Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

climats;

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de

Se pâment longuement sous l'ardeur des

Fortes tresses, soyez la foule qui m'enlève!

Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve

De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts:

moire,  
gloire

Un port retentissant où mon âme peut boire  
A grands flots le parfum, le son et la couleur;  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la

Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la

D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,  
Infinis bercements du loisir embaumé!

rond;

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et

confondues

Sur les bords duvetés de vos mèches tordues  
Je m'enivre ardemment des senteurs

De l'huile de coco, du musc et du goudron.

crinière lourde

Longtemps! toujours! ma main dans ta

Sèmera le rubis, la perle et le saphir,  
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde!  
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde  
Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

---

## DUELLUM

armes

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre; leurs

Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang.

vacarmes

—Ces jeux, ces cliquetis du fer sont les  
D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant.

jeunesse,

Les glaives sont brisés! comme notre  
Ma chère! Mais les dents, les ongles acérés  
Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse.

ulcérés!

—O fureur des cœurs mûrs par l'amour

onces

Dans le ravin hanté des chats-pards et des

roulé,

Nos héros, s'étreignant méchamment, ont  
Et leur peau fleurira l'aridité des ronces.

peuplé!

—Ce gouffre, c'est l'enfer, de nos amis

Roulons-y sans remords, amazone inhumaine,  
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine!

—

## LE POSSÉDÉ

sombre,

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,  
O Lune de ma vie! emmitoufle-toi d'ombre;  
Dors ou fume à ton gré; sois muette, sois

aujourd'hui,

Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui;

pénombre,

Je t'aime ainsi! Pourtant, si tu veux  
Comme un astre éclipsé qui sort de la

Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,  
C'est bien! Charmant poignard, jaillis de ton

étui!

Allume ta prunelle à la flamme des lustres!  
Allume le désir dans les regards des rustres!  
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant;

aurore;  
Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge

tremblant

Il n'est pas une fibre en tout mon corps

Qui ne crie: *O mon cher Belzébuth, je t'adore!*

[13]

---

## UN FANTOME

### I

## LES TÉNÈBRES

Dans les caveaux d'insondable tristesse  
Où le Destin m'a déjà relégué;  
Où jamais n'entre un rayon rose et gai;  
Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse,

moqueur  
Je suis comme un peintre qu'un Dieu

Condamne à peindre, hélas! sur les ténèbres;  
Où cuisinier aux appétits funèbres,  
Je fais bouillir et je mange mon cœur,

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale  
Un spectre fait de grâce et de splendeur:  
A sa rêveuse allure orientale,

Quand il atteint sa totale grandeur,

Je reconnais ma belle visiteuse:  
C'est Elle! sombre, et pourtant lumineuse.

## II

### LE PARFUM

Lecteur, as-tu quelquefois respiré  
Avec ivresse et lente gourmandise  
Ce grain d'encens qui remplit une église,  
Ou d'un sachet le musc invétéré?

Charme profond, magique, dont nous grise  
Dans le présent le passé restauré!  
Ainsi l'amant sur un corps adoré  
Du souvenir cueille la fleur exquise.

De ses cheveux élastiques et lourds,  
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,  
Une senteur montait, sauvage et fauve,

Et des habits, mousseline ou velours,  
Tout imprégnés de sa jeunesse pure,  
Se dégageait un parfum de fourrure.

## III

### LE CADRE

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,  
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,  
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté  
En l'isolant de l'immense nature,

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure  
S'adaptaient juste à sa rare beauté;

Rien n'offusquait sa parfaite clarté,  
Et tout semblait lui servir de bordure.

Même on eût dit parfois qu'elle croyait  
Que tout voulait l'aimer; elle noyait  
Dans les baisers du satin et du linge

Son beau corps nu, plein de frissonnements,  
Et, lente ou brusque, en tous ses mouvements  
Montrait la grâce enfantine du singe.

#### IV

### LE PORTRAIT

La Maladie et la Mort font des cendres  
De tout le feu qui pour nous flamboya.  
De ces grands yeux si fervents et si tendres,  
De cette bouche où mon cœur se noya.

De ces baisers puissants comme un dictame,  
De ces transports plus vifs que des rayons,  
Que reste-t-il? C'est affreux, ô mon âme!  
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,

Qui, comme moi, meurt dans la solitude,  
Et que le Temps, injurieux vieillard,  
Chaque jour frotte avec son aile rude...

Noir assassin de la Vie et de l'Art,  
Tu ne tueras jamais dans ma mémoire  
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire!

---

**SEMPER EADEM**

étrange,

vendange,

connu,

vous!

Vie,

subtils.

*mensonge,*

beau songe,

cils!

«D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse

Montant comme la mer sur le roc noir et nu?»

—Quand notre cœur a fait une fois sa

Vivre est un mal! C'est un secret de tous

Une douleur très simple et non mystérieuse,

Et, comme votre joie, éclatante pour tous.

Cessez donc de chercher, ô belle curieuse!

Et, bien que votre voix soit douce, taisez-

Taisez-vous, ignorante! âme toujours ravie!

Bouche au rire enfantin! Plus encor que la

La Mort nous tient souvent par des liens

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un

Plonger dans vos beaux yeux comme dans un

Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos

---

## CHANT D'AUTOMNE

### I

ténèbres;

Bientôt nous plongerons dans les froides

Adieu, vive clarté de nos étés trop courts!

J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres

Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être: colère,  
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,  
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,  
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et  
glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui  
tombe;  
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus  
sourd.

Mon esprit est pareil à la tour qui succombe  
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,  
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil  
quelque part...

Pour qui?—C'était hier l'été; voici l'automne!  
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

## II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,  
Douce beauté! mais tout aujourd'hui m'est  
amer

Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,  
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre cœur! soyez  
mère,  
Même pour un ingrat, même pour un  
méchant;

Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère  
D'un glorieux automne ou d'un soleil  
couchant.

Courte tâche! La tombe attend; elle est avide!

genoux.  
Ah! laissez-moi, mon front posé sur vos

Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,  
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux!

---

## A UNE MADONE

### EX-VOTO DANS LE GOUT ESPAGNOL

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,  
Un autel souterrain au fond de ma détresse,  
Et creuser dans le coin le plus noir de mon  
cœur,

Loin du désir mondain et du regard moqueur,  
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,  
Où tu te dresseras, Statue émerveillée.  
Avec mes Vers polis, treillis d'un pur métal  
Savamment constellé de rimes de cristal,  
Je ferai pour ta tête une énorme Couronne;  
Et dans ma Jalousie, ô mortelle Madone,  
Je saurai te tailler un Manteau, de façon  
Barbare, raide et lourd, et doublé de soupçon,  
Qui, comme une guérite, enfermera tes  
charmes;

Non de Perles brodé, mais de toutes mes  
Larmes!

Ta Robe, ce sera mon Désir, frémissant,  
Onduleux, mon Désir qui monte et qui

descend,  
Aux pointes se balance, aux vallons se repose,  
Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et  
rose.

Je te ferai de mon Respect de beaux Souliers  
De satin, pour tes pieds divins humiliés,  
Qui, les emprisonnant dans une molle

étrainte,  
l'empreinte.

Comme un moule fidèle en garderont

entrailles

Si je ne puis, malgré tout mon art diligent,  
Pour Marchepied tailler une Lune d'argent,  
Je mettrai le Serpent qui me mord les

crachats.

Sous tes talons, afin que tu foules et railles,  
Reine victorieuse et féconde en rachats,  
Ce monstre tout gonflé de haine et de

Cierges

Tu verras mes Penseurs, rangés comme les

neigeux,

Devant l'autel fleuri de la Reine des Vierges,  
Étoilant de reflets le plafond peint en bleu,  
Te regarder toujours avec des yeux de feu;  
Et comme tout en moi te chérit et t'admire,  
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,  
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et

Couteaux

En vapeurs montera mon Esprit orageux.  
Enfin, pour compléter ton rôle de Marie,  
Et pour mêler l'amour avec la barbarie,  
Volupté noire! des sept Péchés capitaux,  
Bourreau plein de remords, je ferai sept

insensible,

Bien affilés, et, comme un jongleur

cible,

Prenant le plus profond de ton amour pour

ruisselant!

Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,  
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur

---

## CHANSON D'APRÈS-MIDI

Quoique tes sourcils méchants  
Te donnent un air étrange  
Qui n'est pas celui d'un ange,  
Sorcière aux yeux alléchants,

Je t'adore, ô ma frivole,  
Ma terrible passion!  
Avec la dévotion  
Du prêtre pour son idole.

Le désert et la forêt  
Embaument tes tresses rudes;  
Ta tête a les attitudes  
De l'énigme et du secret;

Sur ta chair le parfum rôde  
Comme autour d'un encensoir;  
Tu charmes comme le soir,  
Nymphé ténébreuse et chaude.

Ah! les philtres les plus forts  
Ne valent pas ta paresse,  
Et tu connais la caresse  
Qui fait revivre les morts!

Tes hanches sont amoureuses  
De ton dos et de tes seins,  
Et tu ravis les coussins  
Par tes poses langoureuses.

Quelquefois, pour apaiser  
Ta rage mystérieuse,  
Tu prodigues, sérieuse,  
La morsure et le baiser;

Tu me déchire, ma brune,  
Avec un rire moqueur,

Et puis tu mets sur mon cœur  
Ton œil doux comme la lune.

Sous tes souliers de satin,  
Sous tes charmants pieds de soie,  
Moi, je mets ma grande joie,  
Mon génie et mon destin,

Mon âme par toi guérie,  
Par toi, lumière et couleur!  
Explosion de chaleur,  
Dans ma noire Sibérie!

---

### SISINA

Imaginez Diane en galant équipage,  
Parcourant les forêts ou battant les halliers,  
Cheveux et gorge au vent, s'enivrant de  
tapage.

Superbe et défiant les meilleurs cavaliers!

Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage,  
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers,  
La joue et l'œil en feu, jouant son personnage  
Et montant, sabre au poing, les royaux  
escaliers?

Telle la Sisina! Mais la douce guerrière  
A l'âme charitable autant que meurtrière;  
Son courage, affolé de poudre et de tambours,

Devant les suppliants sait mettre bas les  
armes.

Et son cœur, ravagé par la flamme, a toujours,  
Pour qui s'en montre digne, un réservoir de  
larmes.

---

## SONNET D'AUTOMNE

Ils me disent, tes yeux clairs comme le cristal:  
«Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon  
mérite?»  
—Sois charmante et tais-toi! Mon cœur, que  
tout irrite,  
Excepté la candeur de l'antique animal,  
Ne veut pas te montrer son secret infernal,  
Berceuse dont la main aux longs sommeils  
m'invite,  
Ni sa noire légende avec la flamme écrite.  
Je hais la passion, et l'esprit me fait mal!  
Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa  
guérite,  
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.  
Je connais les engins de son vieil arsenal:  
Crime, horreur et folie!—O pâle marguerite!  
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,  
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite?

---

## UNE GRAVURE FANTASTIQUE

Ce spectre singulier n'a pour toute toilette,  
Grotesquement campé sur son front de  
squelette,  
Qu'un diadème affreux sentant le carnaval.  
Sans éperons, sans fouet, il essouffle un  
cheval,  
Fantôme comme lui, rosse apocalyptique,  
Qui bave des naseaux comme un épileptique.

deux,  
Au travers de l'espace ils s'enfoncent tous  
Et foulent l'infini d'un sabot hasardeux.  
Le cavalier promène un sabre qui flamboie  
Sur les foules sans nom que sa monture broie,  
Et parcourt, comme un prince inspectant sa  
maison,  
Le cimetière immense et froid, sans horizon,  
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et  
terne,  
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.

---

### OBSESSION

cathédrales,  
Grands bois, vous m'effrayez comme des  
maudits,  
Vous hurlez comme l'orgue, et dans nos cœurs  
râles.  
Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux

Répondent les échos de vos *De profundis*.

d'insultes,  
Je te hais, Océan! tes bonds et tes tumultes,  
Mon esprit les retrouve en lui! Ce rire amer  
De l'homme vaincu, plein de sanglots et

Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

étoiles  
Comme tu me plairais, ô Nuit! sans ces

Dont la lumière parle un langage connu!  
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu!

Mais les ténèbres sont-elles mêmes des toiles  
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,  
Des êtres disparus aux regards familiers!

---

## LE GOUT DU NÉANT

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,  
L'Espoir, dont l'éperon attisait ton ardeur,  
Ne veut plus t'enfourcher! Couche-toi sans

pudeur,

Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle

butte.

Résigne-toi, mon cœur; dors ton sommeil de

brute!

Esprit vaincu, fourbu! pour toi, vieux

maraudeur,

L'amour n'a plus de goût, non plus que la

dispute;

Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la

flûte!

Plaisirs, ne tentez plus un cœur sombre et

boudeur!

Le Printemps adorable a perdu son odeur!

Et le Temps m'engloutit minute par minute,  
Comme la neige immense un corps pris de

roideur;

Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur,  
Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute!

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute?

---

## ALCHIMIE DE LA DOULEUR

L'un t'éclaire avec son ardeur,  
L'autre en toi met son deuil, Nature!  
Ce qui dit à l'un: «Sépulture!»  
Dit à l'autre: «Vie et splendeur!»

Hermès inconnu qui m'assistes  
Et qui toujours m'intimidas,  
Tu me rends l'égal de Midas,  
Le plus triste des alchimistes:

Par toi je change l'or en fer  
Et le paradis en enfer;  
Dans le suaire des nuages

Je découvre un cadavre cher,  
Et sur les célestes rivages  
Je bâtis de grands sarcophages.

---

## HORREUR SYMPATHIQUE

De ce ciel bizarre et livide.  
Tourmenté comme ton destin,  
Quels pensers dans ton âme vide  
Descendent?—Réponds, libertin.

—Insatiablement avide  
De l'obscur et de l'incertain,  
Je ne geindrai pas comme Ovide  
Chassé du paradis latin.

Cieux déchirés comme des grèves  
En vous se mire mon orgueil!  
Vos vastes nuages en deuil

Sont les corbillards de mes rêves,

Et vos lueurs sont le reflet  
De l'Enfer où mon cœur se plaît!

---

## L'HORLOGE

Horloge! dieu sinistre, effrayant, impassible.  
Dont le doigt nous menace et nous dit:

*Souviens-toi!*

Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein

d'effroi

Se planteront bientôt comme dans une cible;

Le Plaisir vapoureux fuira vers l'horizon  
Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse;  
Chaque instant te dévore un morceau du

délice

A chaque homme accordé pour toute sa

saison.

Trois mille six cents fois par heure, la

Seconde

Chuchote: *Souviens-toi!*—Rapide avec sa

voix

D'insecte, Maintenant dit: «Je suis Autrefois,  
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe

immonde!»

*Remember! Souviens-toi! prodigue! Esto*

*memor!*

(Mon gosier de métal parle toutes les

langues.)

Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues  
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or!

*Souviens-toi* que le Temps est un joueur avide  
Qui gagne sans tricher, à tout coup! c'est la

loi.  
*toi!*  
vide.

Le jour décroît; la nuit augmente; *souviens-*

Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se

auberge!),  
trop tard!»  
Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,  
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,  
Où le repentir même (oh! la dernière  
Où tout te dira: «Meurs, vieux lâche! il est

---

## PAYSAGE

églogues,  
astrologues,  
mansarde  
Je veux, pour composer chastement mes  
Coucher auprès du ciel, comme les  
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant  
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.  
Les deux mains au menton, du haut de ma

Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde,  
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,  
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

monotones,  
Il est doux, à travers les brumes, de voir naître  
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,  
Les fleuves de charbon monter au firmament  
Et la lune verser son pâle enchantement.  
Je verrai les printemps, les étés, les automnes,  
Et quand viendra l'hiver aux neiges

Je fermerai partout portières et volets  
Pour bâtir dans la nuit mes féériques palais.

albâtres,  
matin,  
atmosphère.

Alors je rêverai des horizons bleuâtres,  
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les  
Des baisers, des oiseaux chantant soir et  
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.  
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,  
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre;  
Car je serai plongé dans cette volupté  
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,  
De tirer un soleil de mon cœur et de faire  
De mes pensers brûlants une tiède

---

## LE CYGNE

A VICTOR HUGO

### I

fleuve,  
ville  
mortel);

Andromaque, je pense à vous!—Ce petit  
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit  
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,  
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,  
A fécondé soudain ma mémoire fertile,  
Comme je traversais le nouveau Carrousel.  
—Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une  
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un  
Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de

baraques,

Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des

flasques

Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac

confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie;  
Là je vis un matin, à l'heure où sous les cieux  
Clairs et froids le Travail s'éveille, où la

voirie

Pousse un sombre ouragan dans l'air

silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,  
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,  
Sur le sol raboteux traînait son blanc

plumage.

Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le

bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la

poudre?

Et disait, le cœur plein de son beau lac natal:  
«Eau, quand donc pleuvra-tu? quand

tonneras-tu, foudre?»

Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme

d'Ovide,

Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

## II

allégorie,  
des rocs.

m'opprime:  
fous,

tombée,

hagard,

pleurs

fleurs!

cor!

Paris change, mais rien dans ma mélancolie  
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,  
Vieux faubourgs, tout pour moi devient

Et mes chers souvenirs sont plus lourds que

Aussi devant ce Louvre une image

Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes

Comme les exilés, ridicule et sublime,  
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux

Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,  
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée;  
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,  
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil

Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
Derrière la muraille immense du brouillard:

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
Jamais! jamais! à ceux qui s'abreuvent de

Et tettent la Douleur comme une bonne louve!  
Aux maigres orphelins séchant comme des

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile  
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du

Je pense aux matelots oubliés dans une île,

Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres  
encor!

—

## LES SEPT VIEILLARDS

A VICTOR HUGO

Fourmillante cité, cité pleine de rêves,  
Où le spectre en plein jour raccroche le  
passant!  
Les mystères partout coulent comme des  
sèves

Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue  
Les maisons, dont la brume allongeait la  
hauteur,  
Simulaient les deux quais d'une rivière  
accrue,  
Et que, décor semblable à l'âme de l'acteur.

Un brouillard sale et jaune inondait tout  
l'espace,  
Je suivais, roidissant mes nerfs comme un  
héros  
Et discutant avec mon âme déjà lasse,  
Le faubourg secoué par les lourds  
tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles  
jaunes  
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,  
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les  
aumônes,  
Sans la méchanceté qui brillait dans ses yeux,

épée,  
M'apparut. On eût dit sa prunelle trempée  
Dans le fiel; son regard aiguïsait les frimas,  
Et sa barbe à longs poils, roide comme une

Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son échine  
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,  
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,  
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

pattes.  
D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois

savates,  
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,  
Comme s'il écrasait des morts sous ses

Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

loques,  
Son pareil le suivait: barbe, œil, dos, bâton,

baroques  
Nul trait ne distinguait, du même enfer venu,  
Ce jumeau centenaire, et ces spectres

Marchaient du même pas vers un but inconnu.

minute,  
A quel complot infâme étais-je donc en butte,  
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait?  
Car je comptais sept fois, de minute en

Ce sinistre vieillard qui se multipliait!

Que celui-là qui rit de mon inquiétude,  
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel,  
Songe bien que malgré tant de décrépitude  
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel!

Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième,  
Sosie inexorable, ironique et fatal,  
Dégoûtant Phénix, fils et père de lui-même?  
—Mais je tournai le dos au cortège infernal.

trouble,

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,  
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,  
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et

Blessé par le mystère et par l'absurdité!

Vainement ma raison voulait prendre la barre;  
La tempête en jouant déroutait ses efforts,

bords!

Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre  
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans

---

## LES PETITES VIEILLES

A VICTOR HUGO

enchantelements,

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,  
Où tout, même l'horreur, tourne aux

Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,  
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

femmes,

Ces monstres disloqués furent jadis des

âmes.

Éponine ou Laïs!—Monstres brisés, bossus  
Ou tordus, aimons-les! ce sont encor des

Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,

reliques,

Frémissant au fracas roulant des omnibus,  
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des

Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus;

sonnettes

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes;  
Se traînent, comme font les animaux blessés,  
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres

une vrille,

Où se pend un Démon sans pitié! Tout cassés

la nuit;

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme

Luisants comme ces trous où l'eau dort dans

Ils ont les yeux divins de la petite fille  
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

vieilles

—Avez-vous observé que maints cercueils de

enfant?

Sont presque aussi petits que celui d'un

La Mort savante met dans ces bières pareilles  
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

berceau,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile  
Traversant de Paris le fourmillant tableau,  
Il me semble toujours que cet être fragile  
S'en va tout doucement vers un nouveau

discords.

A moins que, méditant sur la géométrie,  
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres

corps.

Combien de fois il faut que l'ouvrier varie  
La forme de la boîte où l'on met tous ces

de larmes,  
  
charmes

—Ces yeux sont des puits faits d'un million  
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...  
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles  
Pour celui que l'austère Infortune allaita!

## II

De Frascati défunt Vestale énamourée;  
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur  
Défunt, seul, sait le nom; célèbre évaporée  
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

ails:  
  
ciel!)

Toutes m'enivrent! mais parmi ces êtres frêles  
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,  
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses  
«Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au

douleurs,  
  
pleurs!

L'une, par sa patrie au malheur exercée,  
L'autre, que son époux surchargea de  
  
L'autre, par son enfant Madone transpercée,  
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs

## III

tombant

Ah! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles!  
Une, entre autres, à l'heure où le soleil  
  
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,  
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

cuivre,  
revivre,  
citadins.

Pour entendre un de ces concerts, riches de  
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,  
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent  
Versent quelque héroïsme au cœur des

vieil aigle;  
laurier!

Celle-là droite encor, fière et sentant la règle,  
Humait avidement ce chant vif et guerrier;  
Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un  
Son front de marbre avait l'air fait pour le

#### IV

plaintes,  
saintes,

Telles vous cheminez, stoïques et sans  
A travers le chaos des vivantes cités,  
Mères au cœur saignant, courtisanes ou  
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,  
Nul ne vous reconnaît! un ivrogne incivil  
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire;  
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,  
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs;  
Et nul ne vous salue, étranges destinées!  
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs!

surveillance

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous

L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,  
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille!  
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins:

Je vois s'épanouir vos passions novices;  
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus,  
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices!  
Mon âme resploit de toutes vos vertus!

Ruines! ma famille! ô cerveaux congénères!

Je vous fais chaque soir un solennel adieu!  
Où serez-vous demain, Èves octogénaires,  
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu?

#### VARIANTE DE L'ÉDITION DÉFINITIVE

*II, 1<sup>er</sup> vers.*

De l'ancien Frascati Vestale énamourée:

---

#### LES AVEUGLES

Contemple-les, mon âme; ils sont vraiment  
affreux!

Pareils aux mannequins; vaguement ridicules;  
Terribles, singuliers comme les somnambules;  
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,  
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés  
Au ciel; on ne les voit jamais vers les pavés  
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,  
Ce frère du silence éternel. O cité!  
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et

beugles,

Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,  
Vois, je me traîne aussi! mais, plus qu'eux

hébété,

Je dis: Que cherchent-ils au Ciel, tous ces

aveugles?

---

### A UNE PASSANTE

majestueuse,

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur

Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit!—Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

peut-être:

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! *jamais*

Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

---

### LE SQUELETTE LABOUREUR

#### I

Dans les planches d'anatomie  
Qui traînent sur ces quais poudreux  
Où maint livre cadavéreux  
Dort comme une antique momie,

Dessins auxquels la gravité  
Et le soir d'un vieil artiste,  
Bien que le sujet en soit triste,  
Ont communiqué la Beauté,

On voit, ce qui rend plus complètes  
Ces mystérieuses horreurs,  
Bêchant comme des laboureurs,  
Des Écorchés et des Squelettes.

## II

De ce terrain que vous fouillez,  
Manants résignés et funèbres,  
De tout l'effort de vos vertèbres  
Ou de vos muscles dépouillés,

Dites, quelle moisson étrange,  
Forçats arrachés au charnier,  
Tirez-vous, et de quel fermier  
Avez-vous à remplir la grange?

Voulez-vous (d'un destin trop dur  
Épouvantable et clair emblème!)  
Montrer que dans la fosse même  
Le sommeil promis n'est pas sûr;

Qu'envers nous le Néant est traître;  
Que tout, même la Mort, nous ment.  
Et que sempiternellement.  
Hélas! il nous faudra peut-être

Dans quelque pays inconnu  
Écorcher la terre revêche  
Et pousser une lourde bêche  
Sous notre pied sanglant et nu?

---

## DANSE MACABRE

A ERNEST CHRISTOPHE

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,  
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses  
gants,

Elle a la nonchalance et la désinvolture  
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince?  
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,  
S'écroule abondamment sur un pied sec que  
pince

Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,  
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au  
rocher,

Défend pudiquement des lazzi ridicules  
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de  
ténèbres,

Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,  
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.  
—O charme d'un néant follement attifé!

Aucuns t'appelleront une caricature,  
Qui ne comprennent pas, amants ivres de  
chair,

plus cher!

L'élégance sans nom de l'humaine armature.  
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le

bougies,

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,  
La fête de la Vie? ou quelque vieux désir,  
Éperonnant encor ta vivante carcasse,  
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir?

Au chant des violons, aux flammes des

Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,  
Et viens-tu demander au torrent des orgies  
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton cœur?

Inépuisable puits de sottise et de fautes!  
De l'antique douleur éternelle alambic!  
A travers le treillis recourbé de tes côtes  
Je vois, errant encor, l'insatiable aspïc.

forts!

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie  
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts;  
Qui, de ces cœurs mortels, entend la raillerie?  
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les

pensées,

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles

Exhale le vertige, et les danseurs prudents  
Ne contempleront pas sans d'amères nausées  
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

squelette

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un

Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau?  
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette?  
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

offusqués:  
rouge,  
musqués,

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,  
Dis donc à ces danseurs qui font les

«Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du  
Vous sentez tous la mort! O squelettes

«Antinoüs flétris, dandys à face glabre,  
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,  
Le branle universel de la danse macabre  
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas

connus!

«Des quais froids de la Seine aux bords  
brûlants du Gange,

Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir  
Dans un trou du plafond la trompette de

l'Ange

Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

«En tout climat, sous ton soleil, la Mort

t'admire

En tes contorsions, risible Humanité,  
Et souvent, comme toi, se parfumant de

myrrhe.

Mêle son ironie à ton insanité!»

---

## L'AMOUR DU MENSONGE

plafond,

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,  
Au chant des instruments qui se brise au

Suspendant ton allure harmonieuse et lente  
Et promenant l'ennui de ton regard profond;

colore,  
portrait,  
fraîche!  
pêche,  
amour.»

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le  
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,  
Où les torches du soir allument une aurore,  
Et tes yeux attirants comme ceux d'un

Je me dis: «Qu'elle est belle! et bizarrement  
Le souvenir massif, royale et lourde tour,  
La couronne, et son cœur, meurtri comme une  
Est mûr, comme son corps, pour le savant

souveraines?  
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,  
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,  
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs?

mélancoliques,  
reliques,  
Cieux.

Je sais qu'il est des yeux, des plus  
Qui ne recèlent point de secrets précieux;  
Beaux écrins sans bijoux, médaillons sans  
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,  
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité?  
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence?  
Masque ou décor, salut! j'adore ta beauté.

---

## RÊVE PARISIEN

## A CONSTANTIN GUYS

### I

De ce terrible paysage  
Que jamais œil mortel ne vit,  
Ce matin encore l'image,  
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles!  
Par un caprice singulier,  
J'avais banni de ces spectacles  
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,  
Je savourais dans mon tableau  
L'enivrante monotonie  
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,  
C'était un palais infini,  
Plein de bassins et de cascades  
Tombant dans l'or mat ou bruni;

Et des cataractes pesantes,  
Comme des rideaux de cristal,  
Se suspendaient, éblouissantes,  
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades  
Les étangs dormants s'entouraient,  
Où de gigantesques naïades,  
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,  
Entre des quais roses et verts,  
Pendant des millions de lieues,

Vers les confins de l'univers;

C'étaient des pierres inouïes  
Et des flots magiques; c'étaient  
D'immenses glaces éblouies  
Par tout ce qu'elles reflétaient!

Insoucians et taciturnes,  
Des Ganges, dans le firmament,  
Versaient le trésor de leurs urnes  
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,  
Je faisais, à ma volonté,  
Sous un tunnel de pierreries  
Passer un océan dompté;

Et tout, même la couleur noire,  
Semblait fourbi, clair, irisé;  
Le liquide enchâssait sa gloire  
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges  
De soleil, même au bas du ciel.  
Pour illuminer ces prodiges,  
Qui brillaient d'un feu personnel!

Et sur ces mouvantes merveilles  
Planait (terrible nouveauté!  
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles!)  
Un silence d'éternité.

## II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme  
J'ai vu l'horreur de mon taudis,  
Et senti, rentrant dans mon âme,

La pointe des soucis maudits;

La pendule aux accents funèbres  
Sonnait brutalement midi,  
Et le ciel versait des ténèbres  
Sur ce triste monde engourdi.

---

## LA FIN DE LA JOURNÉE

Sous une lumière blafarde  
Court, danse et se tord sans raison  
La Vie, impudente et criarde.  
Aussi, sitôt qu'à l'horizon

La nuit voluptueuse monte,  
Apaisant tout, même la faim.  
Effaçant tout, même la honte,  
Le Poète se dit: «Enfin!

Mon esprit, comme mes vertèbres,  
Invoque ardemment le repos;  
Le cœur plein de songes funèbres,

Je vais me coucher sur le dos  
Et me rouler dans vos rideaux,  
O rafraîchissantes ténèbres!»

---

## LE RÊVE D'UN CURIEUX

A F. N.

Connais-tu, comme moi, la douleur  
savoureuse,  
Et de toi fais-tu dire: « Oh! l'homme  
singulier!»

amoureuse,

—J'allais mourir. C'était dans mon âme

Désir mêlé d'horreur, un mal particulier;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse.  
Plus allait se vidant le fatal sablier,  
Plus ma torture était âpre et délicateuse;  
Tout mon cœur s'arrachait au monde familial.

obstacle...

J'étais comme l'enfant avide du spectacle,  
Haïssant le rideau comme on hait un

Enfin la vérité froide se révéla:

cela!

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore  
M'enveloppait.—Eh quoi! n'est-ce donc que

La toile était levée et j'attendais encore.

---

## VOYAGE

### A MAXIME DU CAMP

#### I

d'estampes,

Pour l'enfant, amoureux de cartes et

lampes!

L'univers est égal à son vaste appétit.  
Ah! que le monde est grand à la clarté des

flamme,

Aux yeux du souvenir que le monde est petit!

Un matin nous partons, le cerveau plein de

Le cœur gros de rancune et de désirs amers,

Et nous allons, suivant le rythme de la lame,  
Berçant notre infini sur le fini des mers:

quelques-uns,  
femme,

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme;  
D'autres, l'horreur de leurs berceaux; et  
Astrologues noyés dans les yeux d'une  
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

cuivrent

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent  
D'espace et de lumière et de cieux embrasés;  
La glace qui les mord, les soleils qui les  
Effacent lentement la marque des baisers.

qui partent  
ballons,

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls  
Pour partir; cœurs légers, semblables aux  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours:

«Allons!»

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,  
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,  
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,  
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom!

## II

nos sommeils

Nous imitons, horreur! la toupie et la boule  
Dans leur valse et leurs bonds; même dans

La Curiosité nous tourmente et nous roule,  
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune, où le but se déplace  
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où!  
Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est  
lasse,  
un fou!  
Notre âme est un trois-mâts cherchant son  
Icarie;  
Une voix retentit sur le pont: «Ouvre l'œil!»  
Une voix de la hune, ardente et folle, crie:  
«Amour... gloire... bonheur!» Enfer! c'est un  
écueil.

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie  
Est un Eldorado promis par le Destin;  
L'Imagination qui dresse son orgie  
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques!  
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,  
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques  
Dont le mirage rend le gouffre plus amer?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,  
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis;  
Son œil ensorcelé découvre une Capoue  
Partout où la chandelle illumine un taudis.

### III

Étonnants voyageurs! quelles nobles histoires  
Nous lisons dans vos yeux profonds comme  
les mers!  
mémoires,  
Montrez-nous les écrins de vos riches  
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et

d'éthers.

voile!

toile,

Nous voulons voyager sans vapeur et sans

Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,  
Passer sur nos esprits, tendus comme une

Vos souvenirs avec leur cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu?

#### IV

astres

désastres,

ici.

«Nous avons vu des

Et des flots; nous avons vu des sables aussi;  
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus

Nous nous sommes souvent ennuyés, comme

inquiète

«La gloire du soleil sur la mer violette,  
La gloire des cités dans le soleil couchant  
Allumaient dans nos cœurs une ardeur

De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

paysages

«Les plus riches cités, les plus grands

Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux  
De ceux que le hasard fait avec les nuages,  
Et toujours le désir nous rendait soucieux!

«—La jouissance ajoute au désir de la force.  
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,  
Cependant que grossit et durcit ton écorce,  
Tes branches veulent voir le soleil de plus

près!

vivace

soin,

vorace,

loin!

«Grandiras-tu toujours, grand arbre plus  
Que le cyprès?—Pourtant nous avons, avec  
Cueilli quelques croquis pour votre album  
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de

«—Nous avons salué des idoles à trompe,  
Des trônes constellés de bijoux lumineux,  
Des palais ouvragés dont la féerique pompe  
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux,

ivresse,

teints,

caresse.»

«Des costumes qui sont pour les yeux une  
Des femmes dont les dents et les ongles sont  
Et des jongleurs savants que le serpent

## V

Et puis, et puis encore?

## VI

«O cerveaux enfantins!

cherché,

«Pour ne pas oublier la chose capitale,  
Nous avons vu partout, et sans l'avoir  
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,  
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché:

stupide,

«La femme, esclave vile, orgueilleuse et

Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût;  
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,  
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout;

«Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote;  
La fête qu'assaisonne et parfume le sang;  
Le poison du pouvoir énervant le despote,  
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant;

vautre,

«Plusieurs religions semblables à la nôtre,  
Toutes escaladant le ciel; la Sainteté,  
Comme en un lit de plume un délicat se

Dans les clous et le crin cherchant la volupté;

maudis!»

«L'Humanité bavarde, ivre de son génie,  
Et, folle maintenant comme elle l'était jadis,  
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie:  
«O mon semblable, ô mon maître, je te

Démence,

«Et les moins sots, hardis amants de la

Destin,

Fuyant le grand troupeau parqué par le

Et se réfugiant dans l'opium immense!  
—Tel est du globe entier l'éternel bulletin.»

## VII

image:

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!  
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,  
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre

Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Faut-il partir? Rester? Si tu peux rester, reste;  
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit  
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,  
Le Temps! Il est, hélas! des coureurs sans

répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,  
A qui rien ne suffit, ni wagon, ni vaisseau,  
Pour fuir ce rétiaire infâme; il en est d'autres  
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

échine,

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre

Nous pourrons espérer et crier: «En avant!»  
De même qu'autrefois nous partions pour la

Chine,

Les yeux fixés au large et les cheveux au

vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des

Ténèbres

Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.  
Entendez-vous ces voix, charmantes et

funèbres,

Qui chantent: «Par ici! vous qui voulez

manger

«Le Lotus parfumé: c'est ici qu'on vendange  
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim;  
Venez vous enivrer de la douceur étrange  
De cette après-midi qui n'a jamais de fin.»

A l'accent familier nous devinons le spectre;  
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers

nous.

Électre!»

«Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton  
Dit celle dont jadis nous baignions les genoux.

### VIII

l'ancre!

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons

l'encre,

Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!  
Si le ciel et la mer sont noirs comme de

rayons!

Nos cœurs que tu connais sont remplis de

réconforte!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous

cerveau,

Nous voulons, tant ce feu nous brûle le

qu'importe?

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel,

*nouveau!*

Au fond de l'Inconnu pour trouver du

---

[13] On ne se tromperait peut-être pas en pensant que Gazotte (autant celui du *Diable amoureux* que celui du récit de la Harpe) a été le trait d'union qui eut l'honneur de réunir dans la tête de Baudelaire l'esprit des écrivains de la Révolution et celui d'Edgar Poë.

---

## PIÈCES EXTRAITES DES "ÉPAVES" (1866)

### LE COUCHER DE SOLEIL ROMANTIQUE

lève,  
bonjour!

Que le Soleil est beau quand tout frais il se  
Comme une explosion nous lançant son  
—Bienheureux celui-là qui peut avec amour  
Saluer son coucher plus glorieux qu'un rêve!

sillon,  
palpite...

Je me souviens!... J'ai vu tout, fleur, source,  
Se pâmer sous son œil comme un cœur qui  
—Courons vers l'horizon, il est tard, courons  
vite,  
Pour attraper au moins un oblique rayon!

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire;  
L'irrésistible Nuit établit son empire,  
Noire, humide, funeste et pleine de frissons;

marécage,  
Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,  
Et mon pied peureux froisse, au bord du  
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

---

### LE JET D'EAU

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante!  
Reste longtemps sans les rouvrir,  
Dans cette pose nonchalante  
Où t'a surprise le plaisir.

Dans la cour le jet d'eau qui jase  
Et ne se tait ni nuit ni jour  
Entretient doucement l'extase  
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,  
Où Phœbé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.

Ainsi ton âme qu'incendie  
L'éclair brûlant des voluptés  
S'élance, rapide et hardie,  
Vers les vastes cieux enchantés.  
Puis elle s'épanche, mourante,  
En un flot de triste langueur,  
Qui par une invisible pente  
Descend jusqu'au fond de mon cœur.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,  
Où Phœbé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.

O toi que la nuit rend si belle,  
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,  
D'écouter la plainte éternelle  
Qui sanglote dans les bassins!

Lune, eau sonore, nuit bénie,  
Arbres qui frissonnez autour,  
Votre pure mélancolie  
Est le miroir de mon amour.

La gerbe épanouie  
En mille fleurs,  
Où Phœbé réjouie  
Met ses couleurs,  
Tombe comme une pluie  
De larges pleurs.

VARIANTES DE «LA PETITE REVUE» (8 juillet 1865).

*Refrain, vers 1, 2, 3, 4 et 5.*

La gerbe d'eau qui verse  
Ses mille fleurs,  
Que la lune traverse  
De ses lueurs  
Tombe comme une averse

---

### LES YEUX DE BERTHE

célèbres,  
s'enfuit  
Nuit!  
ténèbres!

Vous pouvez mépriser les yeux les plus  
Beaux yeux de mon enfant, par où filtre et  
Je ne sais quoi de bon, de doux comme la  
Beaux yeux, versez sur moi vos charmantes

magiques

Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,  
Vous ressemblez beaucoup à ces grottes  
Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,

vastes,  
toi!  
de Foi,

Scintillent vaguement des trésors ignorés!

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et

Comme toi, Nuit immense, éclairés comme

Leurs feux sont ces pensers d'Amour, mêlés

Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes.

---

### **HYMNE**

A la très chère, à la très belle  
Qui remplit mon cœur de clarté,  
A l'ange, à l'idole immortelle,  
Salut en immortalité!

Elle se répand dans ma vie  
Comme un air imprégné de sel,  
Et dans mon âme inassouvie  
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume  
L'atmosphère d'un cher réduit.  
Encensoir oublié qui fume  
En secret à travers la nuit.

Comment, amour incorruptible,  
T'exprimer avec vérité?  
Grain de musc qui gis, invisible,  
Au fond de mon éternité!

A la très bonne, à la très belle  
Qui fait ma joie et ma santé,  
A l'ange, à l'idole immortelle,  
Salut en immortalité!

---

**VERS POUR LE PORTRAIT  
DE M. HONORÉ DAUMIER**

Celui dont nous t'offrons l'image,  
Et dont l'art, subtil entre tous,  
Nous enseigne à rire de nous,  
Celui-là, lecteur, est un sage.

C'est un satirique, un moqueur;  
Mais l'énergie avec laquelle  
Il peint le Mal et sa séquelle  
Prouve la beauté de son cœur.

Son rire n'est pas la grimace  
De Melmoth ou de Méphisto  
Sous la torche de l'Alecto  
Qui les brûle, mais qui nous glace:

Leur rire, hélas! de la gaîté  
N'est que la douloureuse charge;  
Le sien rayonne, franc et large,  
Comme un signe de sa bonté!

---

**LOLA DE VALENCE**

**INSCRIPTION POUR LE TABLEAU D'ÉDOUARD MANET**

Entre tant de beautés que partout on peut voir,  
Je comprends bien, amis, que le désir balance;  
Mais on voit scintiller en Lola de Valence  
Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

---

***SUR LE TASSE EN PRISON***

## D'EUGÈNE DELACROIX

Le poète au cachot, débraillé, maladif,  
Roulant un manuscrit sous son pied convulsif,  
Mesure d'un regard que la terreur enflamme  
L'escalier de vertige où s'abîme son âme.

Les rires enivrants dont s'emplit la prison  
Vers l'étrange et l'absurde invitent sa raison;  
Le Doute l'environne, et la Peur ridicule,  
Hideuse et multiforme, autour de lui circule.

Ce génie enfermé dans un taudis malsain,  
Ces grimaces, ces cris, ces spectres dont

l'essaim

Tourbillonne, ameuté derrière son oreille,

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille,  
Voilà bien ton emblème, Ame aux songes

obscur,

Que le Réel étouffe entre ses quatre murs!

—

## LA VOIX

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,  
Babel sombre, où roman, science, fabliau,  
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,  
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.  
Deux voix me parlaient. L'une, insidieuse et

ferme,

Disait: «La Terre est un gâteau plein de

douceur;

Je puis (et ton plaisir serait alors sans terme!)

Te faire un appétit d'une égale grosseur.»

Et l'autre: «Viens! oh! viens voyager dans les

rêves,

Au delà du possible, au delà du connu!»  
Et celle-là chantait comme le vent des grèves,  
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,  
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.  
Je te répondis: «Oui! douce voix!» C'est  
d'alors  
plaie  
l'abîme,  
souliers.  
prophètes,  
fêtes,  
mensonges,  
trous.  
songes;  
fous!»

Que date ce qu'on peut, hélas! nommer ma  
Et ma fatalité. Derrière les décors  
De l'existence immense, au plus noir de  
Je vois distinctement des mondes singuliers,  
Et, de ma clairvoyance extatique victime,  
Je traîne des serpents qui mordent mes  
Et c'est depuis ce temps que, pareil aux  
J'aime si tendrement le désert et la mer;  
Que je ris dans les deuils et pleure dans les  
Et trouve un goût suave au vin le plus amer;  
Que je prends très souvent les faits pour des  
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des  
Mais la Voix me console et dit: «Garde tes  
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les

---

## L'IMPRÉVU

Harpagon, qui veillait son père agonisant,  
Se dit, rêveur, devant ces lèvres déjà  
blanches:  
«Nous avons au grenier un nombre suffisant,

Ce me semble, de vieilles planches!»

Célimène roucoule et dit: «Mon cœur est bon,  
Et naturellement Dieu m'a faite très belle.»  
—Son cœur! cœur racorni, fumé comme un

jambon,

Recuit à la flamme éternelle!

Un gazetier fumeux, qui se croit un flambeau,  
Dit au pauvre, qu'il a noyé dans les ténèbres:  
«Où donc l'aperçois-tu, ce Créateur du Beau,  
Ce Redresseur que tu célèbres?»

Mieux que tous, je connais certain voluptueux  
Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure,  
Répétant, l'impuissant et le fat: «Oui, je veux  
Être vertueux, dans une heure!»

L'horloge, à son tour, dit à voix basse: «Il est

mûr,

Le damné! J'avertis en vain la chair infecte.  
L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme

un mur

Qu'habite et que ronge un insecte!»

Et puis, Quelqu'un paraît, que tous avaient

nié,

Et qui leur dit, railleur et fier: «Dans mon

ciboire,

Vous avez, que je crois, assez communié,  
A la joyeuse Messe noire!

«Chacun de vous m'a fait un temple dans son

cœur;

Vous avez, en secret, baisé ma fesse

immonde.

Reconnaissez Satan à son rire vainqueur.

Énorme et laid comme le monde!

surpris,  
triche,  
«Avez-vous donc pu croire, hypocrites  
Qu'on se moque du maître, et qu'avec lui l'on  
Et qu'il soit naturel de recevoir deux prix,  
D'aller au Ciel et d'être riche?

proie.  
«Il faut que le gibier paye le vieux chasseur  
Qui se morfond longtemps à l'affût de la  
Je vais vous emporter à travers l'épaisseur,  
Compagnons de ma triste joie,

bloc,  
«A travers l'épaisseur de la terre et du roc,  
A travers les amas confus de votre cendre,  
Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul  
Et qui n'est pas de pierre tendre;

gloire!»  
«Car il est fait avec l'universel Pêché  
Et contient mon orgueil, ma douleur et ma  
—Cependant, tout en haut de l'univers juché,  
Un ange sonne la victoire

fouet,  
jouet,  
De ceux dont le cœur dit: «Que béni soit ton  
Seigneur! que la douleur, ô Père, soit bénie!  
Mon âme dans tes mains n'est pas un vain  
Et ta prudence est infinie.»

vendanges,  
Le son de la trompette est si délicieux,  
Dans ces soirs solennels de célestes

ceux

Qu'il s'infiltré comme une extase dans tous  
Dont elle chante les louanges.

---

### LA RANÇON

L'homme a, pour payer sa rançon,  
Deux champs au tuf profond et riche,  
Qu'il faut qu'il remue et défriche  
Avec le fer de la raison;

Pour obtenir la moindre rose,  
Pour extorquer quelques épis,  
Des pleurs salés de son front gris  
Sans cesse il faut qu'il les arrose.

L'un est l'Art et l'autre l'Amour.  
—Pour rendre le juge propice,  
Lorsque de la stricte justice  
Paraîtra le terrible jour,

Il faudra lui montrer des granges  
Pleines de moissons et des fleurs  
Dont les formes et les couleurs  
Gagnent le suffrage des Anges.

---

### A UNE MALABARAISE

hanche

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta  
Est large à faire envie à la plus belle blanche;  
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher;  
Tes grands yeux de velours sont plus noirs

que ta chair.

naître

Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait

d'odeurs,

Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,  
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et

nus,

De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,  
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,  
D'acheter au bazar ananas et bananes.  
Tout le jour, où tu veux tu mènes tes pieds

d'écarlate,

Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus;  
Et quand descend le soir au manteau

notre France,

Tu poses doucement ton corps sur une natte,  
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,  
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.  
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir

francs,

Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,  
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,  
Faire de grands adieux à tes chers tamarins?  
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,  
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,  
Comme tu pleureras tes loisirs doux et

brouillards,

Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,  
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges  
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,  
L'œil pensif et suivant, dans nos sales

Des cocotiers absents les fantômes épars!

#### VARIANTE

*Cette pièce parut d'abord dans l'Artiste du 13 décembre 1846, sous le titre  
A une Indienne. Elle était terminée par les six vers suivants:*

Amour de l'inconnu, jus de l'antique pomme,  
Vieille perdition de la femme et de l'homme,

prospères  
pères.

O curiosité, toujours tu leur feras  
Désserter, comme font les oiseaux, ces ingrats,  
Pour un lointain mirage et des cieux moins

Le toit qu'ont parfumé les cercueils de leurs

---

**PIÈCES EXTRAITES  
DE L'ÉDITION POSTHUME DITE "DÉFINITIVE" (1868>**

**A THÉODORE DE BANVILLE**

1842

voir

Vous avez empoigné les crins de la Déesse  
Avec un tel poignet, qu'on vous eût pris, à

Et cet air de maîtrise et ce beau nonchaloir.  
Pour un jeune ruffian terrassant sa maîtresse.

L'œil clair et plein du feu de la précocité,  
Vous avez prélassé votre orgueil d'architecte  
Dans des constructions dont l'audace correcte  
Fait voir quelle sera votre maturité.

Poète, notre sang nous fuit par chaque pore;  
Est-ce que par hasard la robe du Centaure  
Qui changeait toute veine en funèbre ruisseau,

Était teinte trois fois dans les baves subtiles  
De ces vindicatifs et monstrueux reptiles  
Que le petit Hercule étranglait au berceau?

---

# LE CALUMET DE PAIX

IMITÉ DE LONGFELLOW

## I

Or Gitche Manito<sup>[14]</sup>, le Maître de la Vie,  
Le Puissant, descendit dans la verte prairie,  
Dans l'immense prairie aux coteaux  
montueux;

Et là, sur les rochers de la Rouge Carrière,  
Dominant tout l'espace et baigné de lumière,  
Il se tenait debout, vaste et majestueux.

Alors il convoqua les peuples innombrables,  
Plus nombreux que ne sont les herbes et les  
sables.

Avec sa main terrible il rompit un morceau  
Du rocher, dont il fit une pipe superbe,  
Puis, au bord du ruisseau, dans une énorme  
gerbe,  
Pour s'en faire un tuyau, choisit un long  
roseau.

Pour la bourrer il prit au saule son écorce;  
Et lui, le Tout-Puissant, Créateur de la Force,  
Debout, il alluma, comme un divin fanal,  
La Pipe de la Paix. Debout sur la Carrière  
Il fumait, droit, superbe et baigné de lumière.  
Or pour les nations c'était le grand signal.

Et lentement montait la divine fumée  
Dans l'air doux du matin, onduleuse,  
embaumée.

Et d'abord ce ne fut qu'un sillon ténébreux;  
Puis la vapeur se fit plus bleue et plus épaisse,  
Puis blanchit; et montant, et grossissant sans

cesse,

Elle alla se briser au dur plafond des deux.

Rocheuses,

Des plus lointains sommets des Montagnes

tapageuses,

Depuis les lacs du Nord aux ondes

Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil,  
Jusqu'à Tuscaloosa, la forêt parfumée,  
Tous virent le signal et l'immense fumée  
Montant paisiblement dans le matin vermeil.

bande

Les Prophètes disaient: «Voyez-vous cette

commande,

De vapeur, qui, semblable à la main qui

conseil!»

Oscille et se détache en noir sur le soleil?  
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,  
Qui dit aux quatre coins de l'immense prairie:  
«Je vous convoque tous, guerriers, à mon

plaines,

Par le chemin des eaux, par la route des

tous,

Par les quatre côtés d'où soufflent les haleines  
Du vent, tous les guerriers de chaque tribu,

Comprenant le signal du nuage qui bouge,  
Vinrent docilement à la Carrière Rouge  
Où Gitche Manito leur donnait rendez-vous.

Les guerriers se tenaient sur la verte prairie,  
Tous équipés en guerre, et la mine aguerrie,  
Bariolés ainsi qu'un feuillage automnal;  
Et la haine qui fait combattre tous les êtres,  
La haine qui brûlait les yeux de leurs ancêtres  
Incendiait encor leurs yeux d'un feu fatal.

héréditaire.

Et leurs yeux étaient pleins de haine

Or Gitche Manito, le Maître de la Terre,  
Les considérait tous avec compassion,  
Comme un père très bon, ennemi du désordre,  
Qui voit ses chers petits batailler et se mordre.  
Tel Gitche Manito pour toute nation.

étroite,

Il étendit sur eux sa puissante main droite  
Pour subjuguier leur cœur et leur nature

main;

Pour rafraîchir leur fièvre à l'ombre de sa

surhumain:

Puis il leur dit avec sa voix majestueuse,  
Comparable à la voix d'une eau tumultueuse  
Qui tombe et rend un son monstrueux,

## II

«O ma postérité, déplorable et chérie!  
O mes fils! écoutez la divine raison.  
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,  
Qui vous parle! celui qui dans votre patrie  
A mis l'ours, le castor, le renne et le bison.

indociles?

Je vous ai fait la chasse et la pêche faciles;  
Pourquoi donc le chasseur devient-il assassin?  
Le marais fut par moi peuplé de volatiles;  
Pourquoi n'êtes-vous pas contents, fils

voisin?

Pourquoi l'homme fait-il la chasse à son

guerres.

Je suis vraiment bien las de vos horribles

contraires

frères

Prophète

vous.

tous!

meurtrières.

frères,

guerre

trionphants

Vos prières, vos vœux même sont des forfaits!  
Le péril est pour vous dans vos humeurs

Et c'est dans l'union qu'est votre force. En

Vivez donc, et sachez vous maintenir en paix.

Bientôt vous recevrez de ma main un

Qui viendra vous instruire et souffrir avec

Sa parole fera de la vie une fête;  
Mais si vous méprisez sa sagesse parfaite,  
Pauvres enfants maudits, vous disparaîtrez

Effacez dans les flots vos couleurs

Les roseaux sont nombreux et le roc est épais;  
Chacun en peut tirer sa pipe. Plus de guerres,  
Plus de sang! Désormais vivez comme des

Et, tous unis, fumez le Calumet de Paix!»

### III

Et soudain tous, jetant leurs armes sur la terre,  
Lavent dans le ruisseau les couleurs de la

Qui luisaient sur leurs fronts cruels et

Chacun creuse une pipe et cueille sur la rive  
Un long roseau qu'avec adresse il enjolive.  
Et l'Esprit souriait à ses pauvres enfants!

Chacun s'en retourna l'âme calme et ravie.  
Et Gitche Manito, le Maître de la Vie,

ouvrage

Remonta par la porte entr'ouverte des cieux.  
—A travers la vapeur splendide du nuage  
Le Tout-Puissant montait, content de son

Immense, parfumé, sublime, radieux!

---

### LA PRIÈRE D'UN PAÏEN

Ah! ne ralentis pas tes flammes;  
Réchauffe mon cœur engourdi,  
Volupté, torture des âmes!  
*Diva! supplicem exaudi!*

Déesse dans l'air répandue,  
Flamme dans notre souterrain!  
Exauce une âme morfondue,  
Qui te consacre un chant d'airain.

Volupté, sois toujours ma reine!  
Prends le masque d'une sirène  
Faites de chair et de velours,

Ou verse-moi tes sommeils lourds  
Dans le vin informe et mystique,  
Volupté, fantôme élastique!

---

### LE COUVERCLE

terre.

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur

blanc.

Sous un climat de flamme ou sous un soleil

Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère,  
Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,  
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,  
Partout l'homme subit la terreur du mystère,  
Et ne regarde en haut qu'avec un œil  
tremblant.

En haut, le Ciel! ce mur de caveau qui  
l'étouffe.

Plafond illuminé pour un opéra bouffe  
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté;

Terreur du libertin, espoir du fol ermite;  
Le Ciel! couvercle noir de la grande marmite  
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

---

## L'EXAMEN DE MINUIT

La pendule, sonnant minuit,  
Ironiquement nous engage  
A nous rappeler quel usage  
Nous fîmes du jour qui s'enfuit:  
—Aujourd'hui, date fatidique,  
Vendredi, treize, nous avons,  
Malgré tout ce que nous savons,  
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,  
Des Dieux le plus incontestable!  
Comme un parasite à la table  
De quelque monstrueux Crésus,

Nous avons, pour plaire à la brute,  
Digne vassale des Démons,  
Insulté ce que nous aimons  
Et flatté ce qui nous rebute;

Contristé, servile bourreau,  
Le faible qu'à tort on méprise  
Salué l'énorme Bêtise,  
La Bêtise au front de taureau;  
Baisé la stupide Matière  
Avec grande dévotion,  
Et de la putréfaction  
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer  
Le vertige dans le délire,  
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,  
Dont la gloire est de déployer  
L'ivresse des choses funèbres,  
Bu sans soif et mangé sans faim!...  
—Vite soufflons la lampe, afin  
De nous cacher dans les ténèbres!

---

### MADRIGAL TRISTE

Que m'importe que tu sois sage?  
Sois belle! et sois triste! Les pleurs  
Ajoutent un charme au visage.  
Comme le fleuve au paysage;  
L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie  
S'enfuit de ton front terrassé;  
Quand ton cœur dans l'horreur se noie;  
Quand sur ton présent se déploie  
Le nuage affreux du passé.

Je t'aime quand ton grand œil verse  
Une eau chaude comme le sang;  
Quand, malgré ma main qui te berce,

Ton angoisse, trop lourde, perce  
Comme un râle d'agonisant.

J'aspire, volupté divine!  
Hymne profond, délicieux!  
Tous les sanglots de ta poitrine,  
Et crois que ton cœur s'illumine  
Des perles que versent tes yeux!

Je sais que ton cœur, qui regorge  
De vieux amours déracinés.  
Flamboie encor comme une forge,  
Et que tu couves sous ta gorge  
Un peu de l'orgueil des damnés;

Mais tant, ma chère, que tes rêves  
N'auront pas reflété l'Enfer,  
Et qu'en un cauchemar sans trêves,  
Songeant de poisons et de glaives,  
Éprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte,  
Déchiffrant le malheur partout,  
Te convulsant quand l'heure tinte,  
Tu n'auras pas senti l'étreinte  
De l'irrésistible Dégoût,

Tu ne pourras, esclave reine  
Qui ne m'aimes qu'avec effroi,  
Dans l'horreur de la nuit malsaine,  
Me dire, l'âme de cris pleine:  
«Je suis ton égale, ô mon Roi!»

---

**L'AVERTISSEUR**

Tout homme digne de ce nom  
A dans le cœur un Serpent jaune,  
Installé comme sur un trône,  
Qui, s'il dit: «Je veux!» répond: «Non!»

Plonge tes yeux dans les yeux fixes  
Des Satyresses ou des Nixes,  
La Dent dit: «Pense à ton devoir!»

Fais des enfants, plante des arbres,  
Polis des vers, sculpte des marbres,  
La Dent dit: «Vivras-tu ce soir?»

Quoi qu'il ébauche ou qu'il espère,  
L'homme ne vit pas un moment  
Sans subir l'avertissement  
De l'insupportable Vipère.

---

## LE REBELLE

aigle,  
Un Ange furieux fond du ciel comme un

veux!  
Du mécréant saisit à plein poing les cheveux  
Et dit, le secouant: «Tu connaîtras la règle!  
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu?) Je le

passé,  
Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,  
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,  
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il

Un tapis triomphal avec ta charité.

blase,  
Tel est l'Amour! Avant que ton cœur ne se

A la gloire de Dieu rallume ton extase;

C'est la Volupté vraie aux durables appas!»

Et l'Ange, châtié autant, ma foi! qu'il aime.  
De ses poings de géant torture l'anathème;  
Mais le damné répond toujours: «Je ne veux

pas!»

---

## BIEN LOIN D'ICI

C'est ici la case sacrée  
Où cette fille très parée,  
Tranquille et toujours préparée.

D'une main éventant ses seins,  
Et son coude dans les coussins,  
Écoute pleurer les bassins:

C'est la chambre de Dorothée.  
—La brise et l'eau chantent au loin  
Leur chanson de sanglots heurtée  
Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,  
Sa peau délicate est frottée  
D'huile odorante et de benjoin.  
—Des fleurs se pâment dans un coin.

---

## LE GOUFFRE

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.  
—Hélas! tout est abîmé,—action, désir, rêve,  
Parole! et sur mon poil qui tout droit se relève  
Maintes fois de la Peur je sens passer le vent.

grève,

En haut, en bas, partout, la profondeur, la

savant

Le silence, l'espace affreux et captivant...  
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt

trêve.

Dessine un cauchemar multiforme et sans

grand trou,

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un

sait où;

Tout plein de vague horreur, menant on ne

Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,  
Jalouse du néant l'insensibilité.

Êtres.

—Ah! ne jamais sortir des Nombres et des

---

## LES PLAINTES D'UN ICARE

Les amants des prostituées  
Sont heureux, dispos et repus;  
Quant à moi, mes bras sont rompus  
Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres nonpareils,  
Qui tout au fond du ciel flamboient,  
Que mes yeux consumés ne voient  
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace  
Trouver la fin et le milieu;  
Sous je ne sais quel oeil de feu  
Je sens mon aile qui se casse;

Et brûlé par l'amour du beau,  
Je n'aurai pas l'honneur sublime  
De donner mon nom à l'abîme  
Qui me servira de tombeau.

---

## RECUEILLEMENT

tranquille.  
Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus

Tu réclamais le Soir; il descend; le voici:  
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,  
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

merci,  
Pendant que des mortels la multitude vile,  
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans

ici.  
Va cueillir des remords dans la fête servile,  
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par

Années,  
Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes

Sur les balcons du ciel, en robes surannées;  
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

arche,  
Le Soleil moribond s'endormir sous une

marche!  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce nuit qui

---

## LA LUNE OFFENSÉE

O Lune qu'adoraient discrètement nos pères,  
Du haut des pays bleus où, radieux sérail,  
Les astres vont te suivre en pimpant attirail,  
Ma vieille Cynthia, lampe de nos repaires,

Vois-tu les amoureux sur leurs grabats  
De leur bouche en dormant montrer le frais  
émail?

Le poète buter du front sur son travail?  
Ou sous les gazons secs s'accoupler les  
vipères?

Sous ton domino jaune, et d'un pied  
clandestin,  
Vas-tu, comme jadis, du soir jusqu'au matin,  
Baiser d'Endymion tes grâces surannées?

«—Je vois ta mère, enfant de ce siècle  
Qui vers son miroir penche un lourd amas  
d'années,  
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri!»

---

### ÉPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAMNÉ

Lecteur paisible et bucolique,  
Sobre et naïf homme de bien,  
Jette ce livre saturnien,  
Orgiaque et mélancolique.

Si tu n'as fait ta rhétorique  
Chez Satan, le rusé doyen,  
Jette! tu n'y comprendrais rien,  
Ou tu me croirais hystérique.

Mais si, sans se laisser charmer,  
Ton œil sait plonger dans les gouffres,  
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer;

Ame curieuse qui souffres  
Et vas cherchant ton paradis,  
Plains-moi!... Sinon, je te maudis!

---

[14]Prononcez: *Guitchi Manitou*. (Note de Baudelaire.)

---

## ORDRE DE L'ÉDITION POSTHUME DITE «DÉFINITIVE» (1868)

PRÉFACE (C'est la pièce intitulée *Au lecteur*, dans les éditions  
précédentes.)

### SPLEEN ET IDÉAL

- I. Bénédiction.
- II. L'Albatros.
- III. Élévation.
- IV. Correspondances.
- V. J'aime le souvenir de ces époques nues.
- VI. Les Phares.
- VII. La Muse malade.
- VIII. La Muse vénale.
- IX. Le mauvais Moine.
- X. L'Ennemi.
- XI. Le Guignon.
- XII. La Vie antérieure.
- XIII. Bohémiens en voyage.
- XIV. L'homme et la Mer.
- XV. Don Juan aux enfers.
- XVI. A Théodore de Banville (1842).
- XVII. Châtiment de l'orgueil.

XVIII. La Beauté.  
XIX. L'idéal.  
XX. La Géante.  
XXI. Le Masque.  
XXII. Hymne à la Beauté.  
XXIII. Parfum exotique.  
XXIV. La Chevelure.  
XXV. Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne.  
XXVI. Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle.  
XXVII. Sed non satiata.  
XXVIII. Avec ses vêtements ondoyants et nacrés.  
XXIX. Le serpent qui danse.  
XXX. Une charogne.  
XXXI. De profundis clamavi.  
XXXII. Le Vampire.  
XXXIII. Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive.  
XXXIV. Remords posthume.  
XXXV. Le Chat.  
XXXVI. Duellum.  
XXXVII. Le Balcon.  
XXXVIII. Le Possédé.  
XXXIX. Un fantôme.  
XL. Je te donne ces vers afin que si mon nom.  
XLI. Semper eadem.  
XLII. Tout entière.  
XLIII. Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire.  
XLIV. Le Flambeau vivant.  
XLV. Réversibilité.  
XLVI. Confession.  
XLVII. L'Aube spirituelle.  
XLVIII. Harmonie du soir.  
XLIX. Le Flacon.  
L. Le Poison.  
LI. Ciel brouillé.

LII. Le Chat.  
LIII. Le beau Navire.  
LIV. L'Invitation au voyage.  
LV. L'Irréparable.  
LVI. Causerie.  
LVII. Chant d'automne.  
LVIII. A une Madone.  
LIX. Chanson d'après-midi.  
LX. Sisina.  
LXI. Vers pour le portrait d'Honoré Daumier.  
LXII. Franciscæ meæ laudes.  
LXIII. A une dame créole.  
LXIV. Mœsta et errabunda.  
LXV. Le Revenant.  
LXVI. Sonnet d'automne.  
LXVII. Tristesses de la lune.  
LXVIII. Les Chats.  
LXIX. Les Hiboux.  
LXX. La Pipe.  
LXXI. La Musique.  
LXXII. Sépulture d'un poète maudit.  
LXXIII. Une Gravure fantastique.  
LXXIV. Le Mort joyeux.  
LXXV. Le Tonneau de la haine.  
LXXVI. La Cloche fêlée.  
LXXVII. Spleen.  
LXXVIII. Spleen.  
LXXIX. Spleen.  
LXXX. Spleen.  
LXXXI. Obsession.  
LXXXII. Le Goût du néant.  
LXXXIII. Alchimie de la Douleur.  
LXXXIV. Horreur sympathique.  
LXXXV. Le Calumet de paix, imité de Longfellow.

LXXXVI. La prière d'un païen.  
LXXXVII. Le Couvercle.  
LXXXVIII. L'Imprévu.  
LXXXIX. L'Examen de minuit.  
XC. Madrigal triste.  
XCI. L'Avertisseur.  
XCII. A une Malabaraise.  
XCIII. La Voix.  
XCIV. Hymne.  
XCV. Le Rebelle.  
XCVI. Les Yeux de Berthe.  
XCVII. Le Jet d'eau.  
XCVIII. La Rançon.  
XCIX. Bien loin d'ici.  
C. Le Coucher du soleil romantique.  
CI. Sur *le Tasse en prison* d'Eugène Delacroix.  
CII. Le Gouffre.  
CIII. Les Plaintes d'un Icare.  
CIV. Recueillement.  
CV. L'Heautontimoroumenos.  
CVI. L'Irrémédiable.  
CVII. L'Horloge.

#### TABLEAUX PARISIENS

CVIII. Paysage.  
CIX. Le Soleil.  
CX. Lola de Valence.  
CXI. La lune offensée.  
CXII. A une mendiante rousse.  
CXIII. Le Cygne.  
CXIV. Les sept Vieillards.  
CXV. Les petites Vieilles.  
CXVI. Les Aveugles.  
CXVII. A une passante.  
CXVIII. Le Squelette laboureur.

CCIX. Le Crépuscule du soir.  
CXX. Le Jeu.  
CXXI. Danse macabre.  
CXXII. L'Amour du mensonge.  
CXXIII. Je n'ai pas oublié, voisine de la ville.  
CXXIV. La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse.  
CXXV. Brumes et pluies.  
CXXVI. Rêve parisien.  
CXXVII. Le Crépuscule du matin.

#### LE VIN

CXXVIII. L'âme du vin.  
CXXIX. Le Vin des Chiffonniers.  
CXXX. Le Vin de l'assassin.  
CXXXI. Le Vin du solitaire.  
CXXXII. Le Vin des amants.

#### FLEURS DU MAL

CXXXIII. Épigraphe pour un livre condamné.  
CXXXIV. La Destruction.  
CXXXV. Une Martyre.  
CXXXVI. Femmes damnées.  
CXXXVII. Les deux bonnes Sœurs.  
CXXXVIII. La Fontaine de sang.  
CXXXIX. Allégorie.  
CXL. La Béatrice.  
CXLI. Un Voyage à Cythère.  
CXLII. L'Amour et le Crâne.

#### RÉVOLTE

CXLIII. Le Reniement de saint Pierre.  
CXLIV. Abel et Caïn.  
CXLV. Les Litanies de Satan.

#### LA MORT

CXLVI. La Mort des amants.  
CXLVII. La Mort des pauvres.  
CXLVIII. La Mort des artistes.

CXLIX. La Fin de la journée.

CL. Le Rêve d'un curieux.

CLI. Le Voyage.

---

**PIÈCES EXTRAITES DES "ÉPAVES" (1866)  
et non insérées dans les "Fleurs du Mal"**

***GALANTRIES***

**LES PROMESSES D'UN VISAGE**

J'aime, ô pâle beauté, tes sourcils surbaissés,  
D'où semblent couler des ténèbres;  
Tes yeux, quoique très noirs, m'inspirent des  
penseurs  
Qui ne sont pas du tout funèbres.

Tes yeux, qui sont d'accord avec tes noirs  
cheveux,  
Avec ta crinière élastique,  
Tes yeux, languissamment, me disent: «Si tu  
veux,  
Amant de la muse plastique,  
Suivre l'espoir qu'en toi nous avons excité,  
Et tous les goûts que tu professes,  
Tu pourras constater notre véracité  
Depuis le nombril jusqu'aux fesses;

Tu trouvera au bout de deux beaux seins bien  
lourds,  
Deux larges médailles de bronze,  
Et sous un ventre uni, doux comme du  
velours,

Bistré comme la peau d'un bronze,  
Une riche toison qui, vraiment, est la sœur  
De cette énorme chevelure,  
Souple et frisée, et qui l'égale en épaisseur,  
Nuit sans étoiles, Nuit obscure!»

---

**LE MONSTRE  
OU  
LE PARANYMPHE D'UNE NYMPHE MACABRE**

**I**

Tu n'es certes pas, ma très chère,  
Ce que Veillot nomme un tendron.  
Le jeu, l'amour, la bonne chère  
Bouillonnent en toi, vieux chaudron!  
Tu n'es plus fraîche, ma très chère,

Ma vieille infante! Et cependant  
Tes caravanes insensées  
T'ont donné ce lustre abondant  
Des choses qui sont très usées,  
Mais qui séduisent cependant.

Je ne trouve pas monotone  
La verdure de tes quarante ans;  
Je préfère tes fruits, Automne,  
Aux fleurs banales du Printemps!  
Non, tu n'es jamais monotone!

Ta carcasse a des agréments  
Et des grâces particulières;  
Je trouve d'étranges piments  
Dans le creux de ses deux salières;  
Ta carcasse a des agréments!

Nargue des amants ridicules  
Du melon et du giraumont!  
Je préfère tes clavicules  
A celles du roi Salomon,  
Et je plains ces gens ridicules!

Tes cheveux, comme un casque bleu,  
Ombrent ton front de guerrière,  
Qui ne pense et rougit que peu,  
Et puis se sauvent par derrière,  
Comme les crins d'un casque bleu.

Tes yeux qui semblent de la boue  
Où scintille quelque fanal,  
Ravivés au fard de ta joue,  
Lancent un éclair infernal!  
Tes yeux sont noirs comme la boue!

Par sa luxure et son dédain  
Ta lèvre amère nous provoque;  
Cette lèvre, c'est un Éden  
Qui nous attire et qui nous choque,  
Quelle luxure! et quel dédain!

Ta jambe musculeuse et sèche  
Sait gravir au haut des volcans,  
Et malgré la neige et la dèche  
Danser les plus fougueux cancans.  
Ta jambe est musculeuse et sèche.

Ta peau brûlante et sans douceur,  
Comme celle des vieux gendarmes,  
Ne connaît pas plus la sueur  
Que ton œil ne connaît les larmes,  
Et pourtant elle a sa douceur!

## II

Sotte, tu t'en vas droit au Diable!  
Volontiers j'irais avec toi,  
Si cette vitesse effroyable  
Ne me causait pas quelque émoi.  
Va-t'en donc, toute seule, au Diable!

Mon rein, mon poumon, mon jarret  
Ne me laissent plus rendre hommage  
A ce seigneur, comme il faudrait:  
«Hélas! c'est vraiment bien dommage!»  
Disent mon rein et mon jarret.

Oh! très sincèrement je souffre  
De ne pas aller aux sabbats,  
Pour voir, quand il pète du soufre,  
Comment tu lui baisses son cas!  
Oh! très sincèrement je souffre.

Je suis diablement affligé  
De ne pas être ta torchère,  
Et de te demander congé,  
Flambeau d'enfer! Juge, ma chère,  
Combien je dois être affligé,

Puisque depuis longtemps je t'aime,  
Étant très logique! En effet,  
Voulant du Mal chercher la crème  
Et n'aimer qu'un monstre parfait,  
Vraiment oui! vieux monstre, je t'aime!

---

### *BOUFFONNERIES*

### **SUR LES DÉBUTS D'AMINA BOSCHETTI**

*au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles*<sup>[15]</sup>.

prâcrit;  
*Potagères.»*

Amina bondit,—fuit, puis voltige et sourit;  
Le Welche dit: «Tout ça, pour moi, c'est du  
Je ne connais, en fait de nymphes bocagères,  
Que celles de *Montagne-aux-Herbes-*

Du bout de son pied fin et de son œil qui rit,  
Amina verse à flots le délire et l'esprit;  
Le Welche dit: «Fuyez, délices mensongères!  
Mon épouse n'a pas ces allures légères.»

Vous ignorez, sylphide au regard triomphant,  
Qui voulez enseigner la walse à l'éléphant,  
Au hibou la gaîté, le rire à la cigogne,

«Haro!»  
bourgogne,  
faro!»

Que sur la grâce en feu le Welche dit:  
Et que le doux Bacchus lui versant du  
Le monstre répondrait: «J'aime mieux le

---

**A M. EUGÈNE FROMENTIN**

**A PROPOS D'UN IMPORTUN QUI SE DISAIT SON AMI**

Il me dit qu'il était très riche,  
Mais qu'il craignait le choléra;  
—Que de son or il était chiche,  
Mais qu'il goûtait fort l'Opéra;

—Qu'il raffolait de la nature,

Ayant connu monsieur Corot;  
—Qu'il n'avait pas encor voiture,  
Mais que cela viendrait bientôt;

—Qu'il aimait le marbre et la brique,  
Les bois noirs et les bois dorés;  
—Qu'il possédait dans sa fabrique  
Trois contre-mâîtres décorés;

—Qu'il avait, sans compter le reste.  
Vingt mille actions sur le *Nord*;  
—Qu'il avait trouvé, pour un zeste.  
Des encadrements d'Oppenord;

—Qu'il donnerait (fût-ce à Luzarches)  
Dans le bric-à-brac jusqu'au cou,  
Et qu'au Marché des Patriarches  
Il avait fait plus d'un bon coup;

—Qu'il n'aimait pas beaucoup sa femme,  
Ni sa mère;—mais qu'il croyait  
A l'immortalité de l'âme  
Et qu'il avait lu Niboyet!

—Qu'il penchait pour l'amour physique,  
Et qu'à Rome, séjour d'ennui,  
Une femme, d'ailleurs phtisique,  
Était morte d'amour pour lui.

Pendant trois heures et demie,  
Ce bavard, venu de Tournai,  
M'a dégoisé toute sa vie;  
J'en ai le cerveau consterné.

S'il fallait décrire ma peine,  
Ce serait à n'en plus finir;  
Je me disais, domptant ma haine:

«Au moins, si je pouvais dormir!»

Comme un qui n'est pas à son aise,  
Et qui n'ose pas s'en aller,  
Je frottais de mon cul ma chaise,  
Rêvant de me faire empaler.

Ce monstre se nomme Bastogne;  
Il fuyait devant le fléau.  
Moi, je fuirai jusqu'en Gascogne,  
Ou j'irai me jeter à l'eau,

Si, dans ce Paris, qu'il redoute,  
Quand chacun sera retourné,  
Je trouve encore sur ma route,  
Ce fléau, natif de Tournai!

Bruxelles, 1865.

---

## UN CABARET FOLATRE

### SUR LA ROUTE DE BRUXELLES A UCCLE

Vous qui raffolez des squelettes  
Et des emblèmes détestés,  
Pour épicer les voluptés  
(Fût-ce de simples omelettes!)

Vieux Pharaon, ô Monselet!  
Devant cette enseigne imprévue.  
J'ai rêvé de vous: *A la vue  
Du Cimetière, Estaminet!*

---

[15]1864 et inséré d'abord dans *La Petite Revue*, 13 mai 1865, dans la deuxième partie d'un article intitulé *M. Baudelaire, poète de circonstance*.

Le texte ici conservé est celui des *Épaves*.

---

**AUTRES POÉSIES**  
**publiées du vivant de l'auteur**

\*

\* \*

N'est-ce pas qu'il est doux, maintenant que  
nous sommes<sup>[16]</sup>

Fatigués et flétris comme les autres hommes,  
De chercher quelquefois à l'Orient lointain  
Si nous voyons encor les rougeurs du matin,  
Et, quand nous avançons dans la rude  
carrière,

D'écouter les échos qui chantent en arrière  
Et les chuchotements de ces jeunes amours  
Que le Seigneur a mis au début de nos  
jours?...

\*

\* \*

Il aimait à la voir, avec ses jupes blanches<sup>[17]</sup>,  
Courir tout au travers du feuillage et des  
branches,

Gauche et pleine de grâce, alors qu'elle  
cachait  
Sa jambe, si la robe aux buissons  
s'accrochait...

---

**HYMNE SENTIMENTAL<sup>[18]</sup>**

C'est l'heure favorable aux baisers; la  
tempête,

Qui blasphème le ciel et fait trembler le faîte,  
Invite les bons vins du fond de leur grenier

A descendre en cadence au conjugal foyer.  
Car l'intime chaleur de l'âtre qui pétille  
Sert à rendre meilleurs les pères de famille,  
Et la foudre fera, complice de l'amour,  
L'épouse au cœur tremblant docile jusqu'au  
jour.

---

### SONNET BURLESQUE<sup>[19]</sup>

Vacquerie  
A son Py—  
Lade épi—  
Que: «Qu'on rie

Ou qu'on crie,  
Notre épi  
Brave pi—  
Aillerie.

O Meuri—  
Ce! il mûri—  
Ra, momie.

Ce truc-là  
Mène à l'A—  
Cadémie.»

---

### SAPHO<sup>[20]</sup>

*Fragments littéraires*

«Avant que le Constitutionnel n'imprime la fameuse tragédie de Sapho dans sa *Bibliothèque choisie*, nous livrons à l'avidité de nos lecteurs quelques fragments de cette œuvre remarquable, où rayonnent l'éclat et la vigueur de



Maintenant, c'est au tour de Sapho d'exprimer, en traits éloquents, ses doutes et ses alarmes:

Pour aimer les bergers, faut-il être bergère?  
Pour avoir respiré la perfide atmosphère  
De tes tristes cités, corruptrice Lesbos,  
Faut-il donc renoncer aux faveurs d'Antéros?  
Et suis-je désormais une conquête indigne  
De ce jeune berger, doux et blanc comme un  
cygne?

L'auteur nous pardonnera sans doute ces courtes citations, qui ne peuvent nuire à l'intérêt qu'inspirera son œuvre, et qui sont assez piquantes pour attirer vers elle l'attention et la faveur publiques.»

---

## CHANSON<sup>[21]</sup>

—Combien dureront nos amours?  
Dit la pucelle au clair de lune.  
L'amoureux répond:—O ma brune.  
Toujours! toujours!

Quand tout sommeille aux alentours,  
Hortense, se tortillant d'aise,  
Dit qu'elle veut que je la baise  
Toujours! toujours!

Moi, je dis:—Pour charmer mes jours  
Et le souvenir de mes peines:  
Bouteilles, que n'êtes-vous pleines  
Toujours! toujours!

Car le plus chaste des amours,  
Le galant le plus intrépide,  
Comme un flacon s'use et se vide  
Toujours! toujours!

(1848.)

---

## ÉPILOGUE<sup>[22]</sup>

montagne  
ampleur,  
  
pleur;  
  
maîtresse  
cesse.  
  
pavanes  
  
plaisirs  
profanes.

Le cœur content, je suis monté sur la  
D'où l'on peut contempler la ville en son  
Hôpital, lupanars, purgatoire, enfer, bagne,  
Où toute énormité fleurit comme une fleur.  
Tu sais bien, ô Satan, patron de ma détresse,  
Que je n'allais pas là pour répandre un vain  
Mais comme un vieux paillard d'une vieille  
Je voulais m'enivrer de l'énorme catin  
Dont le charme infernal me rajeunit sans  
Que tu dormes encor dans les draps du matin,  
Lourde obscure, enrhumée, ou que tu te  
Dans les voiles du soir passémentés d'or fin,  
Je t'aime, ô capitale infâme! Courtisanes  
Et bandits, tels souvent vous offrez des  
Que ne comprennent pas les vulgaires

---

VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT<sup>[23]</sup>

[Sur l'enveloppe:]

Monsieur Auguste Malassis,  
Rue de *Mercélis*,  
Numéro *trente-cinq bis*,  
Dans le faubourg d'*Ixelles*,  
*Bruxelles*.  
(Recommandé à l'Arioste  
De la poste,  
C'est-à-dire à quelque  
Versificateur.)

facteur

*5 heures, à l'Hermitage.*

Mon cher, je suis venu chez vous  
Pour entendre une langue humaine,  
Comme un qui, parmi les Papous,  
Chercherait son ancienne Athène.

Puisque chez les Topinambous  
Dieu me fait faire quarantaine,  
Aux sots je préfère les fous,  
Dont je suis, chose, hélas! certaine.

Offrez à Mam'selle Fanny  
(Qui ne répondra pas: nenny,  
La salut n'étant pas d'un âne)

L'hommage d'un bon écrivain.  
Ainsi qu'à l'ami Lécrivain  
Et qu'à Mam'selle Jeanne.

---

**SONNET POUR S'EXCUSER DE NE PAS ACCOMPAGNER UN  
AMI A NAMUR<sup>[24]</sup>**

Puisque vous allez vers la ville  
Qui, bien qu'un fort mur l'encastrât,  
Défraya la verve servile  
Du fameux poète Castrat;

Puisque vous allez en vacances  
Goûter un plaisir recherché,  
Usez toutes vos éloquences,  
Mon bien cher Coco-Malperché<sup>[25]</sup>,

(Comme je le ferais moi-même)  
A dire là-bas combien j'aime  
Ce tant folâtre Monsieur Rops,

Qui n'est pas un grand prix de Rome,  
Mais dont le talent est haut comme  
La pyramide de Chéops!

---

[16]Vers de jeunesse, cités dans les *Débats* du 15 octobre 1864 par M. Emile Deschanel, qui fut un condisciple de Baudelaire au lycée Louis-le-Grand.

[17]Cf. note précédente.

[18]Ce huitain, que l'auteur qualifie «Hymne sentimental de l'excellent poète latin», a paru dans le *Jeune enchanteur, Histoire tirée d'un palimpseste de Pompéia*.

[19]Ce sonnet, qui parodie le fameux sonnet d'Auguste Vacquerie à Paul Garnier (*les Demi-teintes*), avait paru dans *la Silhouette* du 1er juin 1845, intercalé dans la lettre suivante:

«Vous n'êtes pas, monsieur, sans ignorer que le théâtre de l'Odéon est en pleine démolition. Un antiquaire de nos amis, qui a la manie de chercher proie jusque dans les endroits les plus secrets et les moins praticables, est parvenu à arracher cette curieuse pièce à la fureur des maçons acharnés sur le monument-cadavre.

«P.-S.—Nous espérons, monsieur, que vous voudrez bien, dans l'intérêt du jeune auteur des *Demi-Teintes* en particulier et de la littérature académique en général, donner connaissance de ce fragment aux nombreux abonnés de votre spirituelle feuille.

«Agréez, etc., etc.

«ANTONIUS PINGOUIN,

«Attaché aux dépouillements et embaumements.» (Jardin du Roi. Section des Volatiles.)

Retrouvé par la *Petite Revue* (24 juin 1865), il fut par elle attribué à Charles Baudelaire, et les bibliographes baudelairiens ont généralement admis pour exacte cette attribution. Cependant, M. Auguste Vitu en a contesté le bien-fondé dans une lettre citée par M. Jacques Crépet *op. cit.*, p. 304.

Selon lui, cette parodie serait de Théodore de Banville. (Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, Mercure de France, MCMV.)

[20] *Charles Baudelaire*, par MM. A. de la Fizelière et Georges Decaux (Paris, à la librairie de l'Académie des Bibliophiles, 1868); «Sapho, tragédie attribuée à Arsène Houssaye pour Rachel. Mystification littéraire, organisée par Aug. Vitu. Un fait-théâtre de *l'Époque* lance la nouvelle. *L'Entr'acte* la reproduit, et *le Corsaire-Satan* du 25 novembre 1845 donne un fragment de cette tragédie composée en commun par Baudelaire, Banville, P. Dupont et Vitu.»

Pour compléter cette note de MM. de la Fizelière et Decaux, ajoutons que le *Corsaire-Satan*, plusieurs mois après en avoir publié un fragment, continuait à entretenir ses lecteurs de cette fameuse tragédie. C'est ainsi que nous y lisons, en date du 17 janvier 1846: «Lundi prochain, M. Arsène Houssaye lira sa tragédie de *Sapho* au comité de lecture du second théâtre français. M. Bocage est, dit-on, enchanté de cet ouvrage, et se réserve le rôle de Phaon.»

Et encore: «Plusieurs parties de la tragédie de *Sapho* sont exécutées selon les lois de l'épopée panthéiste. C'est ainsi que le Saut de Leucate est personnifié et prend une certaine part à l'action. On cite avec éloge un dialogue entre le Saut et la célèbre Lesbienne.» (Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, Mercure de France, MCMV.)

[21] Chanson insérée dans *la Closerie des Lilas*, de Privât d'Anglemont (Paris, in-32, 1848), avec la variante erronée au troisième vers de la deuxième strophe: *que je lui plaise*. Le texte authentique se trouve dans *le Nouveau Parnasse satyrique du XIX<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, 1846, t. I, p. 239, avec l'indication du plagiat de Privât d'Anglemont et l'indication qu'il s'agit d'Élise Sergent, dite Pomaré.

[22] A la fin des *Petits Poèmes en prose*.

[23] Lettre et enveloppe communiquées à l'éditeur du *Tombeau*, de *Charles Baudelaire*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896, par M. Deman.

Les deux premières strophes de cette fantaisie rimée avaient été publiées par la *Petite Revue* du 29 avril 1865, avec des commentaires, dans l'article intitulé *Baudelaire, poète de circonstance*.

[24] *La Petite Revue*, 29 avril 1865. (Cf. note précédente.)

[25] Surnom transparent et fameux de l'éditeur Poulet-Malassis.

---

## POÉSIES publiées après la mort de l'auteur

### INCOMPATIBILITÉ<sup>[26]</sup>

Tout là-haut, tout là-haut, loin de la route  
sûre,

Des fermes, des vallons, par delà les coteaux,  
Par delà les forêts, les tapis de verdure,  
Loin des derniers gazons foulés par les

troupeaux.

l'abîme  
neigeux;  
sublime

On rencontre un lac sombre encaissé dans  
Que forment quelques pics désolés et  
L'eau, nuit et jour, y dort dans un repos  
Et n'interrompt jamais son silence orageux.

longs  
lointaine  
vallons.

Dans ce morne désert, à l'oreille incertaine  
Arrivent par moments des bruits faibles et  
Et des échos plus morts que la cloche  
D'une vache qui paît aux penchants des

silence,

Sur ces monts où le vent efface tout vestige,  
Ces glaciers pailletés qu'allume le soleil,  
Sur ces rochers altiers où guette le vertige,  
Dans ce lac où le soir mire son teint vermeil,

Sous mes pieds, sur ma tête et partout le

Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,  
Le silence éternel et la montagne immense,  
Car l'air est immobile et tout semble rêver.

là-bas,

On dirait que le ciel, en cette solitude,  
Se contemple dans l'onde, et que ces monts,

Écoutent, recueillis, dans leur grave attitude,  
Un mystère divin que l'homme n'entends pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante  
Assombrit dans son vol le lac silencieux,

transparente  
cieux.

On croirait voir la robe ou l'ombre  
D'un esprit qui voyage et passe dans les

[1837-1838.]

---

[A M. H. Hignard<sup>[27]</sup>.]

Tout à l'heure, je viens d'entendre  
Dehors résonner doucement  
Un air monotone et si tendre  
Qu'il bruit en moi vaguement,

Une de ces vieilles plaintives,  
Muses des pauvres Auvergnats,  
Qui jadis aux heures oisives  
Nous charmaient si souvent, hélas!

Et, son espérance détruite,  
Le pauvre s'en fut tristement;  
Et moi, je pensai tout de suite  
A mon ami que j'aime tant,

Qui me disait en promenade  
Que pour lui c'était un plaisir  
Qu'une semblable sérénade  
Dans un long et morne loisir.

Nous aimions cette humble musique  
Si douce à nos esprits lassés  
Quand elle vint, mélancolique,  
Répondre à de tristes pensers.

—Et j'ai laissé les vitres closes,  
Ingrat, pour qui m'a fait ainsi

Rêver de si charmantes choses  
Et penser à mon cher Henri!

[1839.]

---

[A M. Antony Bruno<sup>[28]</sup>.]

poète,  
vermeil,  
  
tête,  
  
s'apprête,  
appareil;  
  
mondaine,  
lointaine  
  
franche,  
  
dimanche?

Vous avez, compagnon, dont le cœur est  
Passé dans quelque bourg tout paré, tout  
Quand le ciel et la terre ont un bel air de fête,  
Un dimanche éclairé par un joyeux soleil;  
Quand le clocher s'agite et qu'il chante à tue-  
Et tient dès le matin le village en éveil,  
Quand tous pour entonner l'office qui  
S'en vont, jeunes et vieux, en pimpant  
Lors, s'élevant au fond de votre âme  
Des tons d'orgue mourant et de cloche  
Vous ont-ils pas tiré malgré vous un soupir?  
Cette dévotion des champs, joyeuse et  
Ne vous a-t-elle pas, triste et doux souvenir,  
Rappelé qu'autrefois vous aimiez le

[1840.]

\*

\* \*

Je n'ai pas pour maîtresse une lionne  
illustre<sup>[29]</sup>.

La gueuse, de mon âme, emprunte tout son  
lustre

Insensible aux regards de l'univers moqueur,  
Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur.

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme,  
Mais le bon Dieu rirait si, près de cette  
infâme,

Je tranchais du tartufe et singeais la hauteur,  
Moi qui vends ma pensée et qui veux être  
auteur.

Vice beaucoup plus grave, elle porte  
perruque.

Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa  
blanche nuque,

Ce qui n'empêche pas les baisers amoureux  
De pleuvoir sur son front plus pelé qu'un  
lépreux.

Elle louche, et l'effet de ce regard étrange,  
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que

ceux d'un ange,  
Est tel que tous les yeux pour qui l'on s'est

damné  
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

Elle n'a que vingt ans; la gorge déjà basse,  
Pend de chaque côté, comme une calebasse,  
Et pourtant, me traînant chaque nuit sur son

corps,  
Ainsi qu'un nouveau-né, je la tette et la  
mords.

obole  
l'épaule,  
  
Sauveur.

Et bien qu'elle n'ait pas souvent même une  
Pour se frotter la chair et pour s'oindre  
Je la lèche en silence, avec plus de ferveur  
Que Madeleine en feu les deux: pieds du

cruelle,  
ruelle,  
venants,  
revenants.

La pauvre créature, au plaisir essoufflée,  
A de rauques hoquets la poitrine gonflée,  
Et je devine, au bruit de son souffle brutal,  
Qu'elle a souvent mordu le pain de l'hôpital.  
  
Ses grands yeux inquiets, durant la nuit  
Croient voir deux autres yeux au fond de la  
Car, ayant trop ouvert son cœur à tous  
Elle a peur sans lumière et croit aux

livres,  
tourments

Ce qui fait que, de suif, elle use plus de livres  
Qu'un vieux savant couché jour et nuit sur ses  
Et redoute bien moins la faim et ses  
Que l'apparition de ses défunts amants.

blessé.  
déchaussé,

Si vous la rencontrez, bizarrement parée,  
Se faufilant au coin d'une rue égarée,  
Et la tête et l'œil bas, comme un pigeon  
Traînant dans les ruisseaux un talon

d'ordure

Messieurs, ne crachez pas de jurons ni

Au visage fardé de cette pauvre impure  
Que déesse Famine a, par un soir d'hiver,  
Contrainte à relever ses jupons en plein air.

cœur.

Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,  
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,  
Celle qui m'a bercé sur son giron vainqueur,  
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon

---

**[Épitaphe pour lui-même<sup>[30]</sup>.]**

gaupes,

Ci-gît, qui pour avoir par trop aimé les

taupes.

Descendit jeune encore au royaume des

[1841-1842.]

---

**CHANSON DU SCIEUR DE LONG<sup>[31]</sup>**

Rien n'est aussi-z-aimable,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Rien n'est aussi-z-aimable  
Que les scieurs de long (*bis.*)

Ia pas des gens plus aise,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Ia pas des gens plus aise  
Que les scieurs de long. (*bis.*)

Tant qu'ils sont sur la bille,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,

Tant qu'ils sont sur la bille  
Sciant des cheverons, (*bis.*)

Aussi de la membrure,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Aussi de la membrure  
De tout échantillon (*bis.*)

—La maître vient les voir,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Le maître vient les voir:  
Courage, compagnons, (*bis.*)

V'ia la Saint-Jean qu'arrive,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
V'ia la Saint-Jean qu'arrive:  
Les écus rouleront! (*bis.*)

—Nous irons voir nos femmes,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Nous irons voir nos femmes,  
Les ceux qui en auront; (*bis.*)

Ia plus que le p'tit Pierre,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Ia plus que le p'tit Pierre,  
Mais nous le marierons (*bis.*)

Avec la fille du maître,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Avec la fille du maître  
Qui-z-est ici présent. (*bis.*)

Nous irons à la noce,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Nous irons à la noce,  
Comme tous les parents. (*bis.*)

L'an d'après, sur la bille,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
L'an d'après sur la bille,  
Jouerons les p'tits enfants. (*bis.*)

Car rien n'est si-z-aimable,  
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,  
Car rien n'est si-z-aimable  
Que les scieurs de long. (*bis.*)

---

**[A Sainte-Beuve.]**

chêne<sup>[32]</sup>.  
chaîne,  
fourbis,  
accroupis  
marquant,  
escrimes  
pâles,  
d'été,

Tous imberbes alors, sur les vieux bancs de  
Plus polis et luisants que des anneaux de  
Que, jour à jour, la peau des hommes a  
Nous traînions tristement nos ennuis,  
Et voûtés sous le ciel carré des solitudes,  
Où l'enfant boit, dix ans, l'âpre lait des études.  
C'était dans ce vieux temps, mémorable et  
Où, forcés d'élargir le classique carcan,  
Les professeurs, encor rebelles à vos rimes,  
Succombaient sous l'effort de nos folles  
Et laissaient l'écolier, triomphant et mutin,  
Faire à l'aise hurler Triboulet en latin.—  
Qui de nous, en ces temps d'adolescences  
N'a connu la torpeur des fatigues claustrales,  
—L'œil perdu dans l'azur morne d'un ciel



balcons noirs,  
encensoirs.—

Verse des flots de musc de ses frais

.....

circonstances,

Ce fut dans ce conflit de molles

Mûri par vos sonnets, préparé par vos stances,  
Qu'un soir, ayant flairé le livre et son esprit,  
J'emportai sur mon cœur l'histoire d'Amaury.  
Tout abîme mystique est à deux pas du doute.

—

goutte,—

Le breuvage infiltré lentement, goutte à

entraîné,

En moi qui, dès quinze ans, vers le gouffre

Déchiffrais couramment les soupirs de René,  
Et que de l'inconnu la soif bizarre altère<sup>[34]</sup>,  
—A travaillé le fond de la plus mince artère.

—

symboliques,

J'en ai tout absorbé, les miasmes, les parfums,  
Le doux chuchotement des souvenirs défunts,  
Les longs enlacements des phrases

mystiques,

—Chapelets murmurants de madrigaux

—Livre voluptueux, si jamais il en fut.—

différentes,

Et depuis, soit au fond d'un asile touffu,  
Soit que, sous les soleils des zones

caniculaire

L'éternel bercement des houles enivrantes,  
Et l'aspect renaissant des horizons sans fin,  
Ramenassent ce cœur vers le songe divin,—  
Soit dans les lourds loisirs d'un jour

Ou dans l'oisiveté frileuse de frimaire,—

—

donné,

—

compliment?

amant,

les forces,

fermés,

longs jours<sup>[35]</sup>,

toujours

lents

succulents

Sous les flots du tabac qui masque le plafond,

J'ai partout feuilleté le mystère profond  
De ce livre si cher aux âmes engourdis  
Que leur destin marqua des mêmes maladies,  
Et, devant le miroir, j'ai perfectionné  
L'art cruel qu'un démon, en naissant, m'a

—De la douleur pour faire une volupté vraie,

D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie.

Poète, est-ce une injure ou bien un

Car, je suis vis-à-vis de vous comme un

En face du fantôme, au geste plein d'amorces,  
Dont la main et dont l'œil ont, pour pomper

Des charmes inconnus.—Tous les êtres aimés  
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux

Et le cœur transpercé, que la douleur allèche,  
Expire chaque jour en bénissant sa flèche.

[1844.]

\*

\* \*

Noble femme au bras fort, qui durant les

Sans penser bien ni mal, dors ou rêves

Fièrement troussée à l'antique.

Toi que depuis dix ans qui pour moi se font

Ma bouche bien apprise aux baisers

Choya d'un amour monastique.

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir,  
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir  
Un homme en tes cavités saintes.  
Tant tu crains et tu fuis le stigmaté alarmant  
Que la vertu creusa de son soc infamant  
An flanc des matrones enceintes.

---

**[Élégie refusée aux jeux floraux.]<sup>[36]</sup>**

fanées,  
abandonnées,

Mes bottes, pauvres fleurs, sur leurs tiges  
Dans un coin, tristement, gisaient,

Veuves des soins du décrotteur.  
Les jours étaient passés où mon âme ravie  
Les voyait recouvrer leur éclat et leur vie  
Sous le pinceau réparateur.

passée,

Et moi, je contemplais avec sollicitude  
Le spectacle émouvant de leur décrépitude!  
Puis, un de ces soupirs qu'on ne peut étouffer  
S'échappa malgré moi de ma gorge oppressée,  
Et mon cœur, encor plein de leur grandeur

Se mit à les apostropher.

O bottes! leur disais-je, ô bottes infidèles,  
Vous êtes, vous aussi, comme les hirondelles,  
Des oiseaux légers, inconstants!  
Vous aimez le ciel pur et les brises amies;  
Aussi d'un vol léger, vous vous êtes enfuies  
Quand est venu le mauvais temps.

Ainsi, durant les jours pluvieux de novembre,

chambre,  
d'autrefois,

Me voilà donc contraint de rester dans ma  
Appelant, mais en vain, les beaux jours

Car la dent des pavés en grosses cicatrices  
A gravé sur vos fronts vos états de services,  
Et vous n'entendez plus ma voix.

malheureuse,

Le ciel, dont la bonté s'étend sur la nature,  
Refuse ses bienfaits à la littérature.  
Peut-être, hélas! l'hiver entier,  
Traînant cette existence absurde et

J'attendrai vainement d'une âme généreuse  
Un crédit chez quelque bottier.

mémoire,  
armoire

Oh! si pareil bienfait vient à tomber des nues,  
Je jure de marcher au travers de nos rues  
Avec un légitime orgueil.  
Et vous, dont je n'ai plus qu'une triste

O mes bottes! rentrez au fond de cette  
Qui va vous servir de cercueil.

[1851.]

\*

\* \*

même<sup>[37]</sup>?

Seigneur,

aime!»

Hélas! qui n'a gémi sur autrui, sur soi-

Et qui n'a dit à Dieu: «Pardonnez-moi,

Si personne ne m'aime et si nul n'a mon cœur;  
Ils m'ont tous corrompu; personne ne vous

Alors lassé du monde et de ses vains discours,

Il faut lever les yeux aux voûtes sans nuages,  
Et ne plus s'adresser qu'aux muettes images  
De ceux qui n'aiment rien consolantes  
amours.

Alors, alors, il faut s'entourer de mystère,  
Se fermer aux regards, et sans morgue et sans  
fiel,  
Sans dire à vos voisins: «Je n'aime que le  
ciel»,  
Dire à Dieu: «Consolez mon âme de la terre!»

Tel, fermé par son prêtre un pieux monument,  
Quand sur nos sombres toits la nuit est  
descendue,  
Quand la foule a laissé le pavé de la rue,  
Se remplit de silence et de recueillement.

[1852.]

\*

\* \*

Quant à moi, si j'avais un beau parc planté  
d'ifs sur autrui, sur soi-même<sup>[38]</sup>,  
Si, pour mettre à l'abri mon bonheur dans  
l'orage,  
J'avais, comme ce riche, un parc au vaste  
ombrage,

Dédale s'égarant sous de sombres massifs;  
Si j'avais des bosquets, ô rossignols craintifs,  
O cygnes, vos bassins; votre sentier sauvage,  
Vers luisants qui, le soir, étoilez le feuillage;  
Vos prés au grand soleil, petits grillons  
plaintifs;

Je sais qui je voudrais cacher sous mes  
feuillées,

Avec qui secouer dans les herbes mouillées  
Les perles que la nuit y verse de ses doigts,

Avec qui respirer les odeurs des rivières,  
Ou dormir à midi dans les chaudes clairières,  
Et tu le sais aussi, belle aux yeux trop adroits.

---

## AUTRE MONSELET PAILLARD<sup>[39]</sup>

### VERS DESTINÉS A SON PORTRAIT

On me nomme le *petit chat*;  
Modernes petites-maîtresses,  
J'unis à vos délicatesses  
La force d'un jeune pacha.

La douceur de la voûte bleue  
Est concentrée en mon regard;  
Si vous voulez me voir hagard,  
Lectrices, mordez-moi la queue!

---

## SONNET<sup>[40]</sup>

Lorsque de volupté s'alanguissent tes yeux,  
Tes yeux noirs flamboyants de panthère  
amoureuse,  
Dans ta chair potelée, et chaude, et  
savoureuse,  
J'enfonce à belles dents les baisers furieux.

Je suis saisi du rut sombre et mystérieux  
Qui jadis transportait la Grèce langoureuse,  
Quand elle contemplait, terre trois fois  
heureuse,

Dieux.

L'accouplement sacré des Hommes et des

serrée

Puis, sur mon sein brûlant, je crois tenir

doux,

Quelque idole terrible et de sang altérée,  
A qui les longs sanglots des moribonds sont

frénétiques,

Et j'éprouve, au milieu des spasmes

L'atroce enivrement des vieux Fakirs hindous,  
Les extases sans fin des Brahmes fanatiques.

---

**[Sur l'album de M<sup>me</sup> Émile Chevalet.]**

Au milieu de la foule, errantes, confondues,  
Gardant le souvenir précieux d'autrefois,  
Elles cherchent l'écho de leurs voix éperdues,  
Tristes comme le soir deux colombes perdues  
Et qui s'appellent dans les bois.

\*

\* \*

nature;

Je vis, et ton bouquet est de l'architecture<sup>[41]</sup>:  
C'est donc lui la beauté, car c'est moi la

Si toujours la nature embellit la beauté,  
Je fais valoir tes fleurs... me voilà trop flatté.

---

[26] Cette pièce avait été communiquée par Louis Ménard à Charles Cousin, qui la cita dans *Charles Baudelaire, souvenirs, correspondances, biographie suivie de pièces inédites* (Paris, chez René Pincebourde, 1872).

[27] Cités par M. Hignard, qui avait été le condisciple de Baudelaire au collège de Lyon. (*Le Midi hivernal*, 17 mars 1892.)

[28] *Le Monde illustré*, 4 novembre 1871; communication de M. Antony Bruno, auquel Baudelaire avait donné ce sonnet en 1840.

[29] Cette pièce a paru pour la première fois dans un numéro de *Paris à l'eau-forte* (17 octobre 1875), — moins les vers 19 à 24, qui ont été rétablis par *la Jeune France* (janvier-février 1884).

Une note de la rédaction de *Paris à l'eau-forte* mentionne qu'elle figure sur l'album de M. A. Buchon. (Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, MCMV.)

[30] Jacques Crépet, *Charles Baudelaire*. Lib. Varnier, A. Messein, succ., Paris, MCMVII.

[31] Publiée par le prince A. Ourousof dans *Le Tombeau de Charles Baudelaire*, 1890, avec cette note: «Chanson inédite de Baudelaire communiquée par M. Hocets. Cette pièce était destinée au drame intitulé *L'Ivrogne*: «Le Chat Noir», n° 288 du 31 juillet 1886.»

[32] Eugène Crépet, *Charles Baudelaire, Œuvres posthumes*, etc. Cette pièce était incluse dans la première lettre de Baudelaire à Sainte-Beuve (V. *Lettres*, 1844)—signée Baudelaire-Dufays.

[33] C'est «longueurs» qu'on lit chez M. E. Crépet, mais le contexte exige évidemment «langueurs». Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, MCMV.

[34] Dans le texte original, ce mot est orthographié *alterre*.

[35] *La Renaissance latine*, 15 décembre 1902. Ces vers, signés B. D., et publiés par le docteur M. Laffont, sont écrits «au verso d'une feuille d'album où se trouve une poésie de Pierre Dupont, également inédite, que le grand chansonnier de Lyon dédie, le 18 octobre 1844, comme «essai de plume», à Edward Hanquet, le philosophe». (Note du collecteur des *Œuvres posthumes* MCMV). Il s'agit sans doute de M. Henkey, riche amateur anglais.

[36] *La Gironde littéraire*, 15 avril 1888.

[37] *Le Midi hivernal*, 24 mars 1892. Remis par Baudelaire à M. Hignard.

[38] *Le Monde illustré*, 2 décembre 1871, sous ce titre: Sonnet inédit de Charles Baudelaire (*sic*) et la signature Charles Baudelaire. (Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, MCMV.)

[39] *Nouveau Parnasse satyrique du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> édit. (Bruxelles, 1881). Ce portrait est ainsi intitulé, dans ce recueil, parce qu'il y succède à trois autres pièces sur Monselet. (Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, MCMV.)

[40] *Les frères Lionnet*, souvenirs et anecdotes, Paris, 1888.

[41] *Œuvres posthumes*, MCMV, et accompagné de la note suivante du collecteur: Collection Gustave Kahn. Ce quatrain est écrit de la main de Baudelaire au bas d'un billet à lui évidemment adressé, et non signé, dont voici le texte:

«Mardi 3 novembre.

«Vous m'avez envoyé des vers sans papillon, permettez-moi de vous offrir des fleurs sans vers, et pour me prouver que mon goût a su comprendre le vôtre, mettez-les ce soir à votre boutonnière,

«Car toujours la nature embellit la beauté.»

## VENUS BELGE<sup>[43]</sup>

*[En faisant l'ascension de la rue Montagne de la Cour, à Bruxelles.]*

Ces mollets sur ces pieds montés  
Qui vont sous ces cottes peu blanches  
Ressemblent à des troncs plantés.  
Dans des planches.

Les seins des moindres femmelettes  
Ici pèsent plusieurs quintaux  
Et leurs membres sont des poteaux  
Qui donnent le goût des squelettes.

doux;  
Il ne me suffit pas qu'un sein soit gros et

Il le faut un peu ferme, ou je tourne casaque,  
Car, sacré nom de Dieu! je ne suis pas  
cosaque,

Pour me soûler avec du suif et du saindoux.

---

## LA PROPRETÉ DES DEMOISELLES BELGES

Elle puait comme une fleur moisie.  
Moi, je lui dis (mais avec courtoisie):  
«Vous devriez prendre un bain régulier  
Pour dissiper ce parfum de bélier.»

Que me répond cette jeune hébétée?  
«Je ne suis pas, moi, de vous dégoûtée!»  
—Ici pourtant on lave le trottoir  
Et le parquet avec du savon noir.

---

## UNE EAU SALUTAIRE

Joseph Delorme a découvert  
Un ruisseau si clair et si vert  
Qu'il donne aux malheureux l'envie  
D'y terminer leur triste vie.

—Je sais un moyen de guérir  
De cette passion malsaine  
Ceux qui veulent ainsi périr:  
Menez-les aux bords de la Senne.

---

### UN NOM DE BON AUGURE

Éden.)  
Sur la porte je lus: «Lise Van Swieten.»  
(C'était dans un quartier qui n'est pas un

possède,  
—Heureux l'époux, heureux l'amant qui la

Cette Ève qui contient en elle son remède!  
Cet homme enviable a trouvé,  
Ce que nul n'a jamais rêvé,  
Depuis le pôle nord jusqu'au pôle antarctique,  
Une épouse prophylactique!—

---

### OPINION DE M. HETZEL SUR LE FARO<sup>[44]</sup>

Hetzel.  
«Buvez-vous du faro?» dis-je à monsieur

Je vis un peu d'horreur sur sa mine barbue.  
«Non, jamais! le faro (je dis cela sans fiel),  
C'est de la bière deux fois bue.»

Hetzel parlait ainsi dans un café flamand,  
Par prudence sans doute, énigmatiquement.

Je compris que c'était une manière fine  
De me dire: «*Faro, synonyme d'urine!*»

---

## LES BELGES ET LA LUNE<sup>[45]</sup>

On n'a jamais connu de race si baroque  
Que ces Belges. Devant le joli, le charmant,  
Ils roulent de gros yeux et grognent  
sourdement;  
Tout ce qui réjouit nos cœurs mortels les  
choque.

Dites un mot plaisant, et leur œil devient gris  
Et terne comme l'œil d'un poisson qu'on fait  
frire;

Une histoire touchante: ils éclatent de rire,  
Pour faire voir qu'ils ont parfaitement  
compris.

Comme l'esprit, ils ont en horreur les  
lumières;

Parfois, sous la clarté calme du firmament,  
J'en ai vu qui, rongés d'un bizarre tourment,

Dans l'horreur de la fange et du vomissement,  
Et gorgés jusqu'aux dents de genièvre et de  
bière,

Aboyaient à la lune, assis sur leur derrière!

---

**ÉPITAPHE POUR L'ATELIER de M. ROPS,**

**FABRIQUANT DE CERCEUILS A BRUXELLES**

Je rêvais, contemplant ces bières  
De palissandre et d'acajou,  
Qu'un habile ébéniste orne de cent manières;  
Quel écrin, et pour quel bijou!

Les morts ici sont sans vergogne.  
Un jour des cadavres flamands  
Souilleront ces cercueils charmants.  
Faire de tels étuis pour de telles charognes!

---

### **L'ESPRIT CONFORME**

Les Belges poussent, ma parole!  
L'imitation à l'excès,  
Et s'ils attrapent la vérole,  
C'est pour ressembler aux Français.

---

### **LA CIVILISATION BELGE**

Le Belge est très civilisé:  
Il est voleur, il est rusé,  
Il est parfois syphilité,  
Il est donc très civilisé.  
Il ne déchire pas sa proie  
Avec ses ongles; met sa joie  
A montrer qu'il sait employer  
A table fourchette et cuiller;  
Il néglige de s'essuyer,  
Mais porte paletot, culottes,  
Chapeau, chemise même et bottes;  
Fait de dégoûtantes ribotes;  
Dégueule aussi bien que l'Anglais;  
Met sur le trottoir des engrais;  
Rit du ciel et croit au progrès

Tout comme un journaliste d'*outr*—  
*Quiévrain*<sup>[46]</sup>;—de plus, il peut f....,  
Debout, comme un singe avisé;  
Il est donc très civilisé.

---

[42]Le recueil des *Amœnitates belgicæ*, formé par Poulet-Malassis, est passé pour la dernière fois en vente, à notre connaissance, quand fut dispersée la collection J. Noilly (1886). Composé de 23 pièces autographes, il comprenait, outre les neuf qu'on trouve ici: *La Propreté belge*.—*L'Amateur des Beaux-Arts en Belgique*.—*La Nymphe de la Senne*.—*Le Rêve belge*.—*L'Inviolabilité de la Belgique*.—*Épitaphe pour Léopold Ier*.—*Épitaphe pour la Belgique*.—*L'Esprit conforme* (une autre pièce).—*Les Panégyriques du Roi*.—*Le Mot de Cuvier*.—*Au Concert de Bruxelles*.—*Une Béotie belge*.—*La Mort de Léopold Ier* (2 pièces). Nous n'avons pu, à notre vif regret, retrouver la trace de ce recueil. (Note du collecteur des *Œuvres posthumes*, MCMV.)

[43]A la différence des huit qui la suivent ici, *Vénus belge*, la première des *Amœnitates belgicæ*, fut publiée du vivant de l'auteur. (*Nouveau Parnasse satyrique du XIX<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, 1866.) Les huit autres ont été insérées dans la 2<sup>e</sup> édition de cet ouvrage (1881), sauf la cinquième et la sixième, publiées en 1872.

[44]Insérée pour la première fois en 1872, dans le *Charles Baudelaire*, publié chez René Pincebourde, *op. cit.*

[45]Ibid.

[46]Les gens d'*outre-Quévrain*: c'est sous ce nom qu'en Belgique on désigne communément les Français.

(Note de Baudelaire.)

---

# TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Dédicace à Théophile Gautier. [Première version]

## LES FLEURS DU MAL 1857

Au lecteur

### SPLEEN ET IDÉAL

Bénédiction

Le Soleil

Élévation

Correspondances

*J'aime le souvenir de ces époques nues*

Les phares

La Muse malade

La Muse vénale

Le mauvais moine

L'ennemi

Le guignon

La vie antérieure

Bohémiens en voyage

L'homme et la mer

Don Juan aux Enfers

Châtiment de l'orgueil

La beauté

L'idéal

La géante

Les bijoux (*Pièce condamnée*)

Parfum exotique

*Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne*

*Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle*

Sed non satiata  
*Avec ses vêtements ondoyants et nacrés*  
Le serpent qui danse  
Une charogne  
De profundis clamavi  
Le Vampire  
Le Léthé (*Pièce condamnée*)  
*Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive*  
Remords posthume  
Le chat  
Le balcon  
*Je te donne ces vers afin que si mon nom*  
Tout entière  
*Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire*  
Le flambeau vivant  
A celle qui est trop gaie (*Pièce condamnée*)  
Réversibilité  
Confession  
L'aube spirituelle  
Harmonie du soir  
Le flacon  
Le poison  
Ciel brouillé  
Le chat  
Le beau navire  
L'invitation au voyage  
L'irréparable  
Causerie  
L'Heautontimoroumenos  
Franciscæ meæ laudes  
A une dame créole  
Mœsta et errabunda  
Les chats  
Les hiboux  
La cloche fêlée  
Spleen.—*Pluviôse*  
Spleen.—*J'ai plus de souvenirs*

Spleen.—*Je suis comme le roi*  
Spleen.—*Quand le ciel bas et lourd*  
Brumes et pluies  
L'irréremédiable  
A une mendiante rousse  
Le jeu  
Le crépuscule du soir  
Le crépuscule du matin  
*La servante au grand cœur*  
*Je n'ai pas oublié*  
Le tonneau de la haine  
Le revenant  
Le mort joyeux  
Sépulture  
Tristesses de la lune  
La musique  
La pipe

## FLEURS DU MAL

La destruction  
Une martyre  
Lesbos (*Pièce condamnée*)  
Femmes damnées.—*A la pâle clarté (Pièce condamnée)*  
Femmes damnées.—*Comme un bétail pensif*  
Les deux bonnes sœurs  
La fontaine de sang  
Allégorie  
La Béatrice  
Les métamorphoses du vampire (*Pièce condamnée*)  
Un voyage à Cythère  
L'amour et le crâne

## RÉVOLTE

[Avertissement] *Parmi les morceaux suivants*  
Le reniement de saint Pierre

Abel et Caïn  
Les litanies de Satan  
Prière

## LE VIN

L'âme du vin  
Le vin des chiffonniers  
Le vin de l'assassin  
Le vin du solitaire  
Le vin des amants

## LA MORT

La mort des amants  
La mort des pauvres  
La mort des artistes

## PROJETS D'UNE PRÉFACE POUR LA SECONDE ÉDITION DES «FLEURS DU MAL»

[Première version.]  
[Deuxième version.]  
[Troisième version.]  
*Tranquille comme un sage*

## PIECES AJOUTÉES DANS LA SECONDE ÉDITION (1861)

L'albatros  
Le masque  
Hymne à la beauté  
La chevelure  
Duellum  
Le possédé  
Un fantôme

Semper eadem  
Chant d'automne  
A une Madone  
Chanson d'après-midi  
Sisina  
Sonnet d'automne  
Une gravure fantastique  
Obsession  
Le gout du néant  
Alchimie de la douleur  
Horreur sympathique  
L'horloge  
Paysage  
Le cygne  
Les sept vieillards  
Les petites vieilles  
Les aveugles  
A une passante  
Le squelette laboureur  
Danse macabre  
L'amour du mensonge  
Rêve parisien  
La fin de la journée  
Le rêve d'un curieux  
Voyage

## **PIÈCES EXTRAITES DES "ÉPAVES" (1866)**

Le coucher de soleil romantique  
Le jet d'eau  
Les yeux de Berthe  
Hymne  
Vers pour le portrait de M. Honoré Daumier  
Lola de Valence  
Sur le *Tasse en prison*  
La voix  
L'imprévu

La rançon  
A une Malabaraise

**PIÈCES EXTRAITES  
DE L'ÉDITION POSTHUME DITE "DÉFINITIVE" (1868)**

A Théodore de Banville  
Le calumet de paix  
La prière d'un païen  
Le couvercle  
L'examen de minuit  
Madrigal triste  
L'avertisseur  
Le rebelle  
Bien loin d'ici  
Le gouffre  
Les plaintes d'un Icare  
Recueillement  
La lune offensée  
Épigraphe pour un livre condamné

ORDRE DE L'ÉDITION POSTHUME  
DITE «DÉFINITIVE» (1868)

**PIÈCES EXTRAITES DES "ÉPAVES" (1866)  
et non insérées dans les "Fleurs du Mal"**

***GALANTERIES***

Les promesses d'un visage  
Le monstre ou le paranymphe d'une nymphe macabre

***BOUFFONNERIES***

Sur les débuts d'Amina Boschetti  
A M. Eugène Fromentin

Un cabaret folâtre

## **AUTRES POÉSIES publiées du vivant de l'auteur**

*N'est-ce pas qu'il est doux*

*Il aimait à la voir*

Hymne sentimental

Sonnet burlesque

Sapho

Chanson

Épilogue

Vers laissés chez un ami absent

Sonnet pour s'excuser de ne pas accompagner

un ami à Namur

## **POÉSIES publiées après la mort de l'auteur**

Incompatibilité

*Tout à l'heure*

*Vous avez, compagnon, dont le cœur est poète*

*Je n'ai pas pour maîtresse*

*Ci-gît*

Chanson du scieur de long

*Tous imberbes alors*

*Noble femme au bras fort*

[Élégie refusée aux jeux floraux]

*Hélas! qui n'a gémi*

*Quant à moi*

Autre Monselet Paillard

Sonnet, *Lorsque de volupté*

[Sur l'album de M<sup>me</sup> Émile Chevalet]

*Je vis, et ton bouquet*

## **AMENITATES BELGICÆ**

Vénus belge

La propreté des demoiselles belges

Une eau salubre  
Un nom de bon augure  
Opinion de M. Hetzel sur le faro  
Les Belges et la lune  
Épitaphe pour l'atelier de M. Rops  
L'esprit conforme  
La civilisation belge

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'OEUVRE  
POËTIQUE DE CHARLES BAUDELAIRE: LES FLEURS DU MAL \*\*\*

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

# THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

## **Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website ([www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project

Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

## 1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to

you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg**

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the

efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

### **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

### **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works**

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:  
[www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.